



**Albert MAYBON**

**LA VIE SECRÈTE DE  
LA COUR DE CHINE**

## La vie secrète de la cour de Chine

à partir de :

# LA VIE SECRÈTE DE LA COUR DE CHINE

par Albert MAYBON (1878-19xx)

Librairie Félix Juven, Paris, 1910, 304 pages + plans et illustrations.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
février 2016

## TABLE DES MATIÈRES

- I. Le repaire du Fils du Ciel.
- II. Le gynécée impérial.
- III. Les deux impératrices.
- IV. La fuite de la cour.
- V. Une partie disputée.
- VI. L'impératrice et le régent.
- VII. Le trône en péril.
- VIII. Li Hong-tchang à l'œuvre.
- IX. L'eunuque du printemps éternel.
- X. L'impératrice de l'Est.
- XI. L'éducation du Fils du Ciel.
- XII. La politique du gynécée.
- XIII. Hyménée.
- XIV. La douairière se débarrasse de l'empereur.
- XV. Li Hong-tchang, thaumaturge.
- XVI. La Cité Rouge déborde.
- XVII. Elle va mourir... il meurt.
- XVIII. Nouvelles figures.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'impératrice Ts'eu-hi à l'heure de l'audience des hommes d'État (photo Firmin Laribe).

Un des pavillons particuliers de l'empereur dans la Cité Rouge (photo Firmin Laribe).

L'impératrice Ts'eu-hi sur sa chaise particulière portée par des eunuques (photo Firmin Laribe).

Vue de Pékin, prise des Jardins de l'Ouest.

La porte de l'Orient fleuri, pendant une audience impériale.

Une réception de l'impératrice Ts'eu-hi (photo Firmin Laribe).

L'empereur Kouang-siu.

L'incendie des légations et des églises de Pékin avant l'arrivée des troupes internationales en 1900.

Après la fuite de la cour, en 1900, M. Pichon, ministre de France, fait les honneurs de la Cité Rouge.

Les aides de camp du général Frey, installés, en 1900, dans le « Temple des Parents décédés », à l'est de la Cité Rouge.

Après la figuration d'une scène mythologique, l'impératrice Ts'eu-hi, accompagnée de princesses et d'eunuques, traverse sur la jonque de gala, le lac des Jardins de l'Ouest.

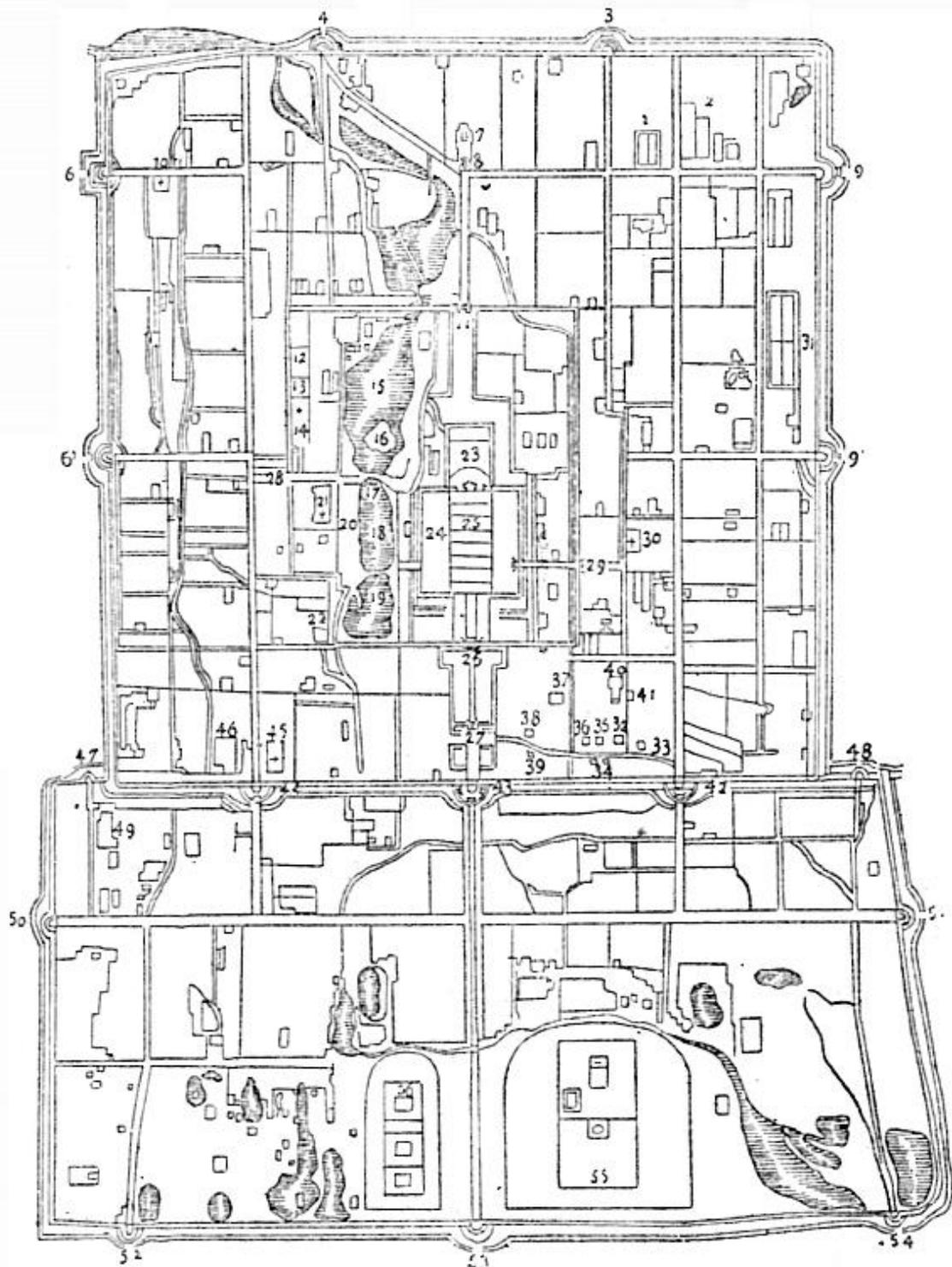
Dernière photographie de l'impératrice Ts'eu-hi.

\*

Plan de Pékin.

Plan du Palais impérial ou Cité Rouge. — Détail.

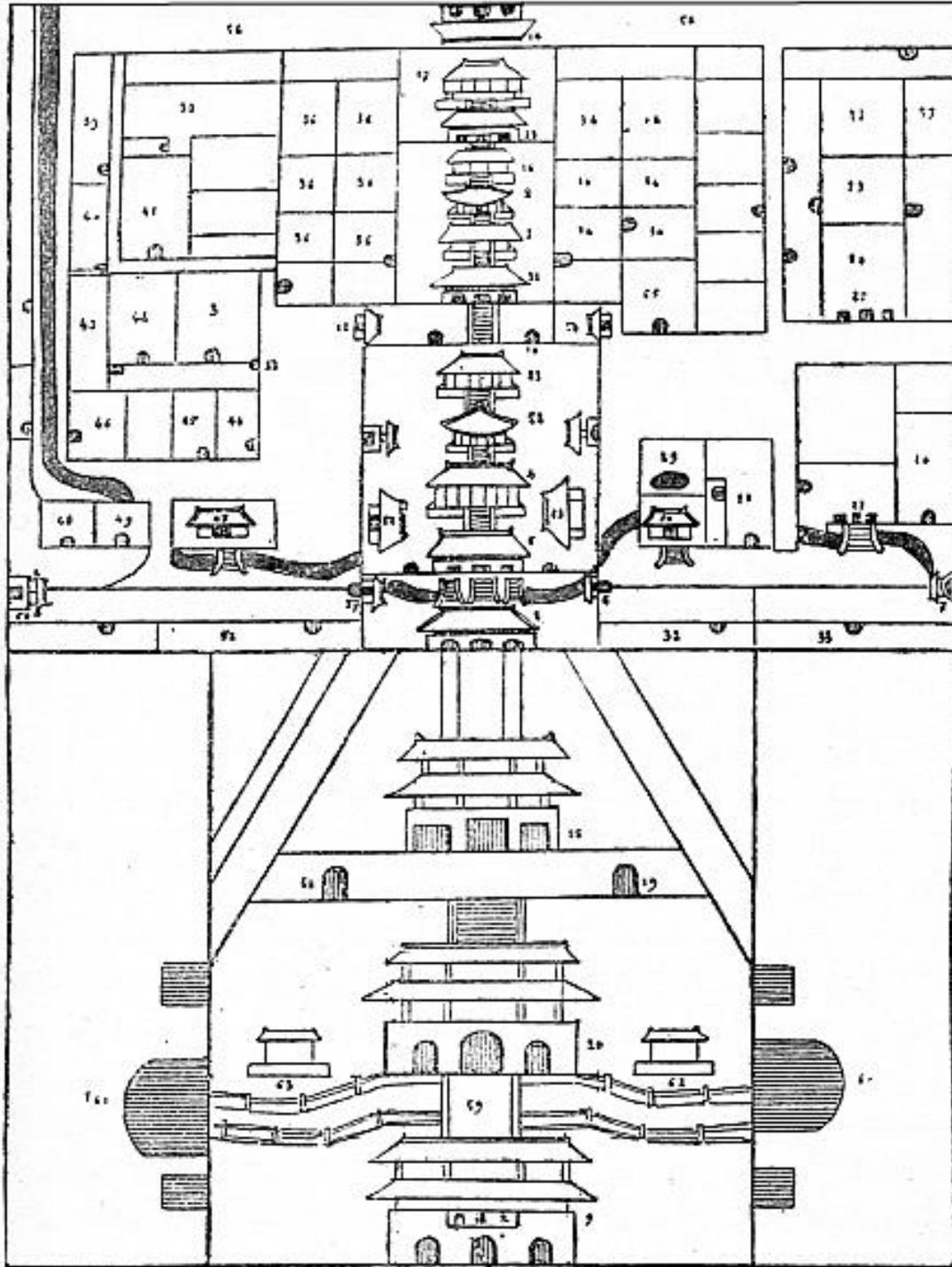
## La vie secrète de la cour de Chine



**Plan de Pékin**

1. Établissement étranger. — 2. Temple. — 3 à 9. Portes de la ville mandchoue. — 3. Palais princier. — 7, 8. Belvédères. — 10, 14, 30, 45. Églises et Cathédrales. — 11 à 44. Portes de la Cité Rouge. — 13 Concessions. — 15, 18, 19. Lacs. — 16. Île. — 17. Pont de marbre. — 20. Jardins impériaux. — 21. Ancien Pei-t'ang. — 22. Dernière résidence de l'impératrice Ts'eu-hi. — 23, 26, 27. Entrées du Palais. — 24. Cité Rouge. — 25. Appartements impériaux. — 31. Magasin de riz. — 32 à 39. Légations. — 40. Douanes. — 41. Postes. — 46. Écurie des éléphants impériaux. — 47, 48. Canaux. — 49. Palais princiers. — 50 à 54. Portes de la ville chinoise. — 55, 56. Temples du Ciel et de l'Agriculture.

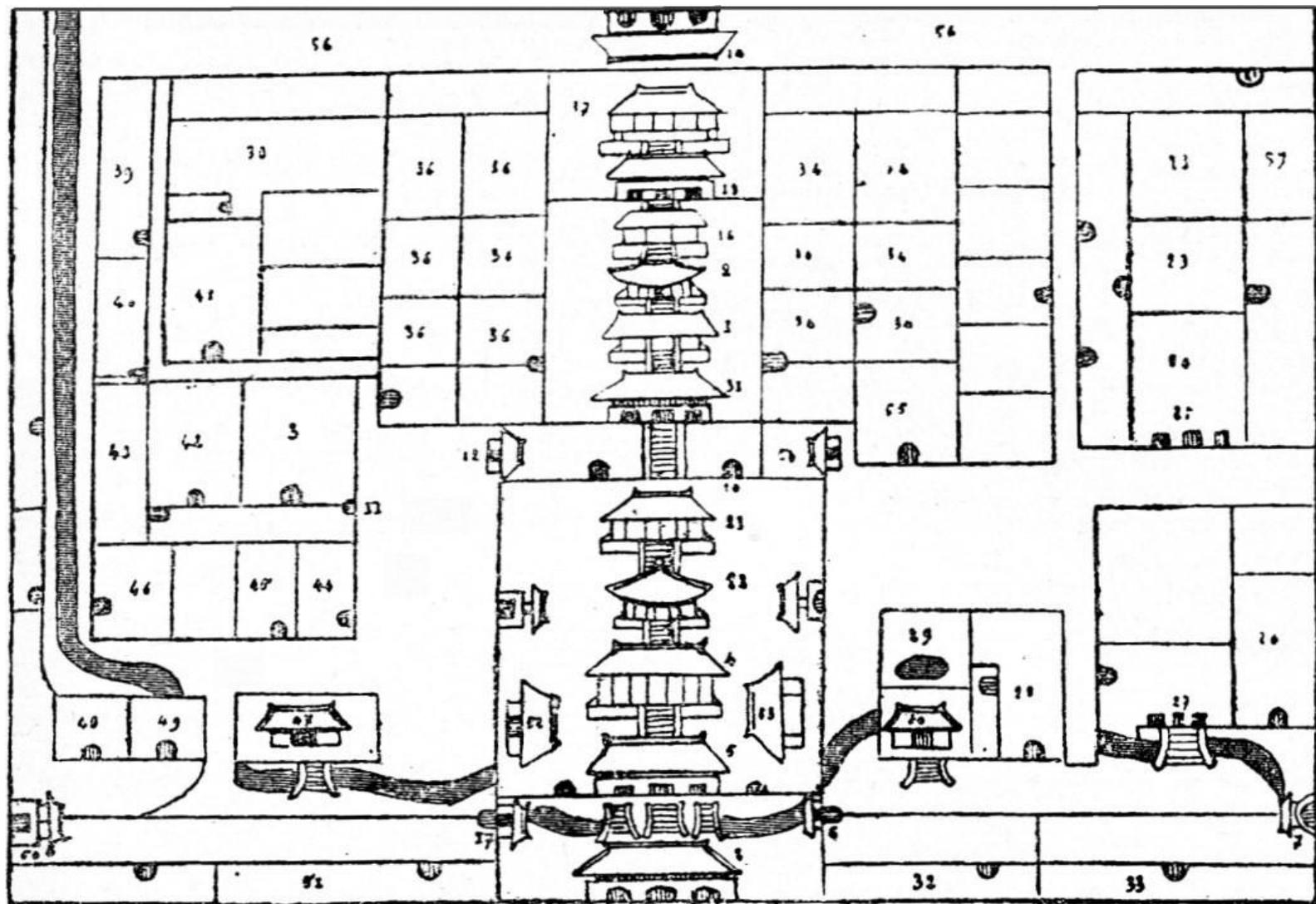
## La vie secrète de la cour de Chine



**Plan du Palais impérial ou Cité Rouge.**

1. Palais de la Pureté Céleste. — 2. Palais du Dualisme du Ciel et de la Terre. — 3. Palais de la Charité et du Calme. — 4. Palais de la Souveraine Concorde. — 5 à 14, 17 à 20, 25, 27, 31, 50, 52 à 54, 58. Portes. — 16. Palais de l'Élément terrestre supérieur. — 21. Palais de la Concorde protectrice. — 22. Palais de la Moyenne Concorde. — 23. Palais de la Pureté de Jade. — 24. Résidences des princes du sang. — 26. Bureau des historiographes — 28. Salle d'offrandes. — 29. Bibliothèque. — 30. Pavillon des Fleurs littéraires. — 32. Nei-ko. — 33. Trésor. — 34. Palais de l'Est. — 35. Intendance. — 36. Palais de l'Ouest. — 37 à 41, 46 à 48. Jardins et résidences. — 42. Pavillons de la Méditation. — 47. Bibliothèque de l'Ouest. — 49. Magasin de vêtements. — 51. Salle des portraits. — 55. Temple des ancêtres. — 56. Résidences. — 59. Pont de l'Onde d'or. — 60. Portes de l'Orient fleuri. — 61. Portes de l'Occident fleuri. — 62. Temple des empereurs défunts. — 63. Autel des Dieux tutélaires de l'État.

## La vie secrète de la cour de Chine



**Plan du Palais impérial ou Cité Rouge.**

Détail.

1. Palais de la Pureté Céleste. — 2. Palais du Dualisme du Ciel et de la Terre. — 3. Palais de la Charité et du Calme. — 4. Palais de la Souveraine Concorde. — 5 à 14, 17 à 20, 25, 27, 31, 50, 52 à 54, 58. Portes. — 16. Palais de l'Élément terrestre supérieur. — 21. Palais de la Concorde protectrice. — 22. Palais de la Moyenne Concorde. — 23. Palais de la Pureté de Jade. — 24. Résidences des princes du sang. — 26. Bureau des historiographes — 28. Salle d'offrandes. — 29. Bibliothèque. — 30. Pavillon des Fleurs littéraires. — 32. Nei-ko. — 33. Trésor. — 34. Palais de l'Est. — 35. Intendance. — 36. Palais de l'Ouest. — 37 à 41, 46 à 48. Jardins et résidences. — 42. Pavillons de la Méditation. — 47. Bibliothèque de l'Ouest. — 49. Magasin de vêtements. — 51. Salle des portraits. — 55. Temple des ancêtres. — 56. Résidences. — 59. Pont de l'Onde d'or. — 60. Portes de l'Orient fleuri. — 61. Portes de l'Occident fleuri. — 62. Temple des empereurs défunts. — 63. Autel des Dieux tutélaires de l'État.

I

LE REPAIRE DU FILS DU CIEL

@

p.005 Tout au bout des plaines de sorghos, vers l'Océan, les premiers rayons de l'astre surgissent d'une déchirure du ciel pâle, et sur leur chemin, avant de jouer, à l'ouest, le long des crêtes dentelées des montagnes de Mongolie, ils rencontrent, depuis tant de matins et de siècles pareils, Pékin, la Ville Céleste, ramassée entre ses murs farouches comme un corps gigantesque qui, dans l'enroulement de sa cape grise, aurait succombé au sommeil, près de steppes inconnus.

Bientôt, sous leur caresse pénétrante, la masse sombre dégage ses formes, accuse sa physionomie ; ce sont de puissants murs crénelés et des successions de portes, de tours, fossés, courtines, bastions... Une place forte se dessine, non sans un air étrange dans cette solitude plate. Pourquoi ces remparts de dix-sept mètres de haut, ces sortes de barbicanes et ces louches meurtrières ? Depuis Marco Polo, le premier descripteur de Pékin, — de « Cambaluc, qui veut dire la cité du Seigneur », — tout p.006 voyageur, à l'apparition de ces imposantes murailles, admire, s'étonne ; et il marche vers l'une des entrées bastionnées avec la pensée, un peu inquiète, que par delà ces épaisses cuirasses de pierres, un mystère, un trésor est inclus. Mais, une fois dans la place, fatalement, du même air, sans doute, que tous ses prédécesseurs, il rira de sa méprise, car Pékin n'est qu'un cloaque. Et, dans la poussière éternelle de la ville, il lui paraîtra inouï que pour défendre une telle pouillerie l'on ait dressé de si formidables ceintures...

Cependant, tout au bout de rues éventrées, où les toits pointus, relevés aux angles, figurent des tentes de nomades, derrière d'autres murs, couleur de sang, sous la lumière laiteuse du matin, des roses, des émeraudes, des améthystes, des turquoises percent délicatement, et, au cœur de la cité, c'est une architecture aérienne qui se balance

## La vie secrète de la cour de Chine

sur des fleuves de verdure... On dirait de grêles nefs aux deux bouts recourbés ; sur la ligne du sommet se devinent des torsions de reptiles. Toitures, faitages, ces choses gracieuses sont comme suspendues, sans support avec le sol, et l'heure est propice pour être ému de leur vision. Plus loin, plus haut d'autres apparences : une chute d'étoffes diaprées, baignant dans la fluidité de l'atmosphère ; — des collines touffues, où miroitent des blancheurs de kiosques, apparaissent ainsi sous des couleurs irréelles.

Alors, au seuil de cet asile sacré, de ce sanctuaire impénétrable, l'on saisit dans quel but de protection des générations d'hommes ont bouleversé le sol pour dresser les prodigieuses assises de pierre qui cernent Pékin. Là est le gîte du Fils du Ciel, la « Cité Rouge interdite ». La ville impériale l'entoure. Celle-ci repose au sud sur le quartier chinois et s'accote à l'est contre le quartier <sup>p.007</sup> tartare. Trois manières de boulevards donc — murs à abattre, populations à exterminer — avant d'atteindre la « Face du Dragon » ; trois sièges !

Des rebelles, des conquérants, jaunes ou blancs, ont osé cet exploit. Mais le Saint des Saints, le Palais auguste, troublé par les régicides, occupé par les corps d'armée étrangers, laisse toujours passer le vain torrent des convoitises et des passions. Qu'importe qu'un souverain ait été égorgé, qu'un audacieux ait dérobé le « Mandat du Ciel » qu'importe l'invasion ! La Majesté impériale n'est point atteinte par de tels accidents ; une insurrection heureuse, un coup d'État, une usurpation, un détronement, et d'autres mains reçoivent la délégation céleste. Le succès justifie, couronne l'acte. Les Fils du Ciel succèdent aux Fils du Ciel, et leur puissance souveraine s'éternise comme la vie du monde planétaire dont elle est le reflet.

Tout dans le Palais exprime cette immanence ; il doit apparaître lui-même pareil à une création cosmique ; et l'harmonie de l'univers devrait se reconnaître dans la distribution de ses parties.

Une enfilade de portes ; et à droite, à gauche chacune commande à des séries de pavillons, de salles du trône, de temples où se célèbrent les solennités administratives et fétichistes, où s'accomplissent les

## La vie secrète de la cour de Chine

actes politiques. « *Souveraine Concorde* », « *Moyenne Concorde* », « *Concorde Protectrice* », « *Grande Lumière* », « *Fleurs littéraires* », « *Tranquillité Générale* », « *Pureté Céleste* », « *Purification* », « *Pureté de Jade* »... C'est un complexe organisme, dont les fonctions disciplinaires ont une telle rigueur que toute personnalité y doit être broyée ; et l'idéal réside en ce résultat. Car il faut se laisser agir par les lois rituelles, codifiées par les Sages, p.008 comme l'élément cosmique par les lois du Ciel. De là la vertu des formulaires, des protocoles, des étiquettes et de tout ce vaste et subtil cérémonial, semblable à un réseau aux mailles étroites ; de là les gestes d'automates, les expressions figées et les paroles apprises, de là les artifices et les feintes de la vie privée.

Pour le repos et la joie des sens l'on maquille, l'on torture la nature elle-même ; — elle est charmante la verte « montagne du charbon », au nord du Palais, avec ses pins à écorce blanche, ses cèdres antiques, et les hydrangées, les camélias, les thuyas autour des ponts à rocaille et des pavillons de faïence, mais est-il rien de plus factice ? Et, à l'Ouest, la « colline du blanc suburga » avec ses feuillages immarcescibles, les lacs des lotus, des nymphæas, des nénuphars, des nélumbos, des châtaigniers d'eau, que franchissent des ponts de marbre, qu'entourent des belvédères, des chalets de plaisance, perdus au milieu de bosquets d'arbres fruitiers et ayant tous un murmure de fontaine, une ombre bleue de faux rochers... — peut-on rêver décor plus savamment composé ?

C'est ce palais sans pareil, c'est cette paradoxale création que les murs de Pékin annoncent et protègent. Et, véritablement, quand on saisit l'étrangeté, l'anomalie de la Chose, l'on voudrait une œuvre cyclopéenne pour publier au plus loin l'existence d'un tel phénomène, de ce chef-d'œuvre stupéfiant de la contrainte humaine, l'on voudrait que le voyageur fût plus profondément remué à l'apparition de Pékin où, dans un carré, au centre de la cité, se meut, parmi le perpétuel apprêt des hommes et de la nature, l'être unique, prodigieux, invraisemblable qu'on salue des titres inouïs de « Fils du Ciel », de

## La vie secrète de la cour de Chine

« Seigneur des dix mille années », d'« Éternel Solitaire », d'« Infini en Science et en Vertu ».

p.010 Mais point d'illusions ; ici tout émerveillement ferait sourire. Car cette vie de potentat, pour être fantastique, est loin de paraître affranchie des réalités communes. Et ce palais énigmatique, cette cour du Ciel ne fait que masquer les désordres scandaleux des âmes et des sens.

En nul autre lieu le pharisaïsme n'a aussi superbement triomphé ; en nul autre pays au monde on ne vit enveloppe plus délicatement raffinée ; et c'est bien à la « Cité Rouge » que l'effort de *civilisation* a atteint son summum.

Mais sachons percer les façades imposantes des pavillons et des salles qui se succèdent selon l'ordre établi, allons jusqu'aux réduits les plus secrets, et chez tous ces flegmatiques abstracteurs de quintessence, nous verrons l'émail brillant de la surface éclater, la passion, vive, ardente, naturelle enfin, déborder et s'étaler, l'instinct élémentaire surgir...

Là, dans cette demeure retranchée, écrasée de silence, de vraies larmes jaillissent, et, sur ces dalles, rutilent du sang de tous les âges, de tous les sexes ; des haines, des ambitions, des convoitises, arment les bras, versent le poison...

La loi d'airain de l'étiquette, du cérémonial qui pèse sur le Palais de Pékin est le plus grand des mensonges sociaux, et le plus utile aussi, car il voile déceimment l'aspect vrai de cette cour de dissolution, de corruption et de crimes.

Jusqu'ici l'Europe, devant ce solennel et mystérieux dehors, bénévolement, prenait le change, se laissait abuser. Elle scrutait bien quelquefois le repaire, mais toujours elle rencontrait une même intelligence, une même volonté, une même femme ; et il semblait que l'impératrice douairière Ts'eu-hi, qui tenait les fils de la tragi-comédie, fût là aussi, pour maintenir le vieil édifice, p.011 pour cacher aux yeux indiscrets l'anarchie intérieure. Mais le 15 novembre 1908, celle à qui l'Europe, selon les circonstances, donnait les noms de Messaline, de

## La vie secrète de la cour de Chine

Sémiramis, de Catherine la Grande, l'illustre Ts'eu-hi s'est éteinte, après quarante-sept années de pouvoir tyrannique.

À la nouvelle de cette mort, d'aucuns crurent que princes, hommes d'État ou chambellans, las d'être éternellement en attitude, jetteraient bas les masques et que la façade, béante, de la cour Céleste, allait enfin révéler les secrets, l'envers mystérieux de l'histoire du Palais durant le long règne de l'impératrice Ts'eu-hi.

Mais n'était-ce point une illusion ? Et peut-on aujourd'hui interroger avec confiance la Cité Rouge interdite ? L'historien rigoriste se gardera de cette tentation ; d'ailleurs, sûr de sa méthode positive, il ne pousserait pas loin l'aventure, aimant mieux ses mains vides que chargées d'une moisson mêlée. Car, en vérité, il y a là un amas d'un peu de tout, de faits historiques indubitables et de versions mal fondées, d'anecdotes acceptables et de conjectures hasardées.

Pour nous, qui allons tenter de restituer, de dépeindre, de faire revivre les scènes cachées de la cour de Pékin, depuis l'entrée de Ts'eu-hi au gynécée impérial jusqu'au jour de la disparition de la souveraine, ce n'est point en historien strict que nous goûterons aux témoignages, mais en peintre, en évocateur. Les éléments descriptifs fixeront notre choix, préoccupé que nous serons de composer, de recréer un milieu vraisemblable, d'animer notre tableau, de reproduire sur la grande scène historique, dans la mesure de notre pouvoir d'interprétation, un peu du pittoresque des sentiments, des gestes, des accents et des guenilles.

@

## II

### LE GYNÉCÉE IMPÉRIAL

@

p.012 À l'ouest du *Palais de la Pureté Céleste*, le gynécée multiplie ses pavillons. Il touche aux bâtiments de l'*Intendance*, — administration qui assure le fonctionnement des services domestiques de l'empereur et qui a pour rouage principal l'office des eunuques.

Ceux-ci sont groupés dans des baraquements aux portes du sérail. Jour et nuit ils grouillent. Ils sont guichetiers, veilleurs, caserniers, voyers, palefreniers, portiers, régisseurs, maîtres d'hôtel, valets de pied, huissiers, bouffons. Dans toutes ces fonctions, ils s'exercent à la délation, à l'espionnage, aux faux témoignages, à l'escroquerie, à la concussion, à tous les crimes. Maîtres des quarante-huit départements, ils régentent insolemment la vie du palais, de la monstrueuse Cité Rouge. D'après le règlement, ils devraient être trois mille ; ce chiffre, dit-on, a été quelquefois de beaucoup dépassé. Mais seule une élite sert d'intermédiaire entre le Fils du Ciel et les femmes ; et il arrive que le chef de cette formidable armée, mandarin de quatrième rang, ose opposer sa volonté à celle du Maître suprême.

p.013 Les eunuques encombrant les appartements de l'impératrice, des princesses épouses, des dames du palais ; ils sont sur les pas des servantes. À tous ces frôlements, ils goûtent on ne sait quel plaisir vicieux, on ne sait quelle ardeur étrange. Dans la consolation verbale des affligées, dans l'apaisement des jalousies, dans le gouvernement, à la fois câlin et sévère, de toute la troupe féminine, il semble qu'il y ait pour eux comme une sensualité. Et on a cru voir des liaisons inouïes.

Sous l'empereur Hien-fong, de 1851 à 1861, leur règne fut fameux. Le gynécée bruissait alors de séductions ; perpétuellement quelque chose de lascif en suintait...

## La vie secrète de la cour de Chine

Il y avait près de quarante concubines ou dames du palais ; et l'on a rapporté que des servantes ordinaires les suppléaient. En outre de nombreuses femmes de l'empereur précédent vivaient encore ; comme au temps où elles devaient leurs services, l'Intendance pourvoyait à leurs besoins.

Un tel sérail n'était point d'une administration aisée. Mille intrigues s'y nouaient. Et, s'il faut en croire certains récits, des princes, des fils de dignitaires, de hauts mandarins, voire même des fonctionnaires sans prestige tentaient à ce seuil de surprendre la vigilance des eunuques. Si ce n'était point toujours en vain, le scandale ne se prolongeait pas. L'eunuque coupable était condamné à des séances de bastonnade ; et, quand il ne succombait pas à la douleur, impitoyablement il était chassé.

Ces avances du dehors devaient occuper agréablement les mornes loisirs des femmes. On les voit rire des efforts entrepris pour leur conquête et, aussi, à la pensée de tromper « l'éternel solitaire ». La surveillance soupçonneuse des eunuques leur offrait encore des sujets à p.014 plaisanterie. Elles se plaisaient à les cajoler pour les fléchir, pour qu'ils consentissent à fermer les yeux sur des scènes répréhensibles ; et eux ne pouvaient que prendre goût à prolonger la molle et médiocre volupté de ces agaceries, en faisant mine de lutter avec leur conscience professionnelle, de capituler, puis de se ressaisir...

Les femmes avaient encore la distraction de l'enseignement des maîtresses de cérémonie, tatillonnes et, courtisanes déchues, vite irritables. À l'étiquette de la cour elles formaient cette jeunesse. Elles lui montraient les prosternations, les agenouillements parfaits, ceux qui tout en étant conformes au sens hiératique se paraient d'élégance ; et, faisant dérouler des cortèges antiques, elles savaient ingénieusement associer la coquetterie à la gravité sacrée des maintiens. Leurs leçons sur les vertus et les obéissances féminines ne laissaient pas d'offrir prise aux propos frivoles ; bannir les poésies, les chansons, les anecdotes galantes, ne pas piquer de fleurs fraîches à ses cheveux, parler à bon escient, c'étaient des prohibitions, des avis piquants sur des sujets aimables.

## La vie secrète de la cour de Chine

Ainsi les heures s'écoulaient tranquilles, quiètes... Certaines, sans doute, s'assombrissaient d'un peu de mélancolie, quand la pensée se portait vers le pays natal, le foyer familial brusquement quitté. La plupart de ces jeunes recluses, filles d'officiers des « Huit Bannières », venaient de Mandchourie. On imagine que chacune aurait pu faire ainsi le récit de son aventure.

Un matin, au lever, des atours avaient été présentés ; docile, avec seulement une crainte souriante, elle s'était abandonnée aux mains expertes des servantes. Puis, dès le soir, dans un chariot couvert de nattes de bambous, <sup>p.015</sup> elle connut les cahots des routes défoncées de Mandchourie ; mais son corps, lassé de soins infinis, écoeuré du parfum des fards, céda vite au sommeil.

À l'aube, quand le rideau de soie jaune se souleva aux souffles de la brise, des plaines de sorghos s'allongeaient, des odeurs de frais herbages passaient. Des deux côtés du véhicule quelques cavaliers allaient silencieux ; souvent, par mégarde, ils heurtaient leurs piques. Peu à peu la voyageuse était tirée de son assoupissement. Et à mesure, elle était comme effleurée par le pressentiment de sa destinée.

Des nuits sous des toits protecteurs, des jours le long des interminables plaines... Enfin les murs de Pékin apparurent, mauves sur le flamboiement d'un crépuscule, ou de teintes mêlées selon la position du soleil ; — gémissant de ses deux essieux, le char franchit les portes. Au couvent des bonzes, près du lac des lotus, l'on attendit les ordres du Conseil de la Maison impériale. Des fonctionnaires de l'Intendance bientôt apparurent. Cagneux, la panse en vedette, le souffle court, l'un d'eux, de ses doigts mous, palpa les formes enfantines, soigneusement, sans un émoi sur sa face ridée.

Tout près, la Cité Rouge déployait son mystère.

C'est un fait peu commun qu'une jeune fille, entrée comme humble concubine au gynécée impérial, en franchise l'inviolable seuil quelques ans plus tard, magnifiée, impératrice. Le phénix de pourpre et d'or, emblème de l'Augusta Céleste, n'a pas coutume de hanter les chambres

## La vie secrète de la cour de Chine

où, inlassablement, sous l'œil de l'eunuque, et pour charmer le « Seigneur des dix mille années », aux sensualités toujours avides, s'attifent, se parent, se fardent de mutines créatures.

p.016 De 1853 à 1856, elle fut parmi les nombreuses épouses inférieures de l'empereur Hien-fong, celle qui un jour commandera à toute la Terre Fleurie ; — Ts'eu-hi, la redoutable Ts'eu-hi de plus tard, a été pétrie par le gynécée. Née le 29 novembre 1835, elle avait dix-huit ans quand sa famille — une famille de nobles mandchous portant le nom de Ye-ho-na-la — la consacra au Fils du Ciel.

Que furent ces premières années ? On voudrait pouvoir le dire, relater le passé de concubine de cette souveraine illustre, son entrée chez les femmes et les eunuques, décrire son allure timide, ses gestes empruntés et rappeler tout ce que sa candeur lui inspirait. Mais muets sur ce point tous les témoignages.

Comme tant d'autres, elle dut pénétrer au cœur de la demeure interdite par la porte de Che-wou-men ; son regard se porta sur les éminences de la « montagne de charbon », fleurie et parée de kiosques, semblables à des insignes. La poussière de la cour toujours éloignait, estompait la merveille, et pour cette jeune imagination, ce paysage, sans doute, s'offrit comme un mystérieux sourire d'accueil.

En cette même salle, nous voyons d'autres jeunes filles se presser... Les langues se délient peu à peu ; l'on rit des servantes qui disposent tout ce que nécessite la toilette des futures « dames du palais ». D'abord la coiffure, puis le maquillage, enfin l'attifement. Des bougies de cire rose ont des clartés mourantes. Exténuées, les jeunes Mandchoues, contre l'appui des baies, goûtent les douceurs de l'heure. Une approche de pas quelquefois les trouble, mais, vite, à la frayeur subite se mêle une gaîté moqueuse. Les servantes ont instruit leur innocence. Et ces enfants, vouées aux voluptés p.017 impériales, attendent avec une impatience inquiète un personnage qui, dans leur vie recluse, sera, leur a-t-on dit, un confident, un protecteur ; elles attendent l'eunuque.

## La vie secrète de la cour de Chine

Les murailles d'enceinte, couleur de rouille, chauffées par le soleil, exhalent une fadeur de choses anciennes. Sur les dalles de la cour s'allongent des ombres de gens qu'on ne voit pas. Tout à coup un paravent de la loge s'écarte ; c'est lui, le grand eunuque, tortu, rebondi, poussif. Déjà il pèse de sa main épaisse sur les gorges, sur les membres, comme pour s'assurer des promesses de bonheur que tout ce petit monde apporte à l'« Infini en Science et en Vertu ». Mais il fait signe d'avancer. La galerie s'ouvre comme une charmille : colonnettes et solives, soffites des plafonds ont leur ébène si bien fouillée qu'on croirait voir les dentelures de légères frondaisons. Entre des écrans de cloisonné, face au jour, les jeunes filles s'alignent. Elles sont toutes pareilles, avec leur robe vert d'eau, dont les fentes sur les côtés découvrent un pantalon de soie attaché au-dessus de mules blanches, aux talons très haut ; une courte tunique rose bordée d'un large galon bleu serre leur taille. Et ces teintes douces, ces étoffes nuageuses ajoutent encore à la gracilité des formes. La tête émerge sans vie ; des couches de blanc de céruse ont enseveli la face ; un sang de carmin teinte lèvres, joues, fossettes du menton, haut du nez ; l'antimoine allonge, avive mensongèrement les yeux, et, aux tempes, tremblotent des mouches de soie verte, noire, bleue. Ce qui les distingue c'est la chevelure qui, à la chinoise, forme un édifice, où jouent des épingles d'or, à la tartare, tombe en natte.

Elles sont immobiles, extatiques. Dans des bronzes brûle de l'encens du Tibet... L'impératrice Ts'eu-ngan paraît. Sous le maquillage elle est presque semblable aux <sup>p.018</sup> filles agenouillées. Sa voix a des caresses, des inflexions dolentes ; ses gestes sont réservés, — ils semblent exprimer une étrange volonté de résignation. Elle sourit pourtant à cette jeunesse qui lui rappelle le jour peu lointain où le quatrième fils de l'empereur Tao-kouang, héritier présumé du trône céleste, la joignit à ses femmes ; elle a toujours aimé l'intimité et les jeux des gynécées ; mais c'est un sentiment nouveau qui la fait accueillir d'un sourire toutes ces frêles vierges.

## La vie secrète de la cour de Chine

Quand en 1851, son maître devint Fils du Ciel, le cœur de Ts'eu-ngan ne dut point battre à une pensée ambitieuse, et, sans doute, quand un an plus tard, Hien-fong l'éleva au rang suprême, les devoirs d'impératrice ne lui furent pas une charge légère. Elle n'eut qu'un désir : donner un héritier à l'empereur. Mais ses entrailles restèrent infécondes ; elle espéra, patienta, puis se jugeant, déserta, croit-on, la couche du Dragon. Dès lors elle mit toute son application à embellir le gynécée de jeunesse et de beauté ; bientôt les concubines furent au nombre de trente-cinq, et les eunuques déclaraient que la moitié des servantes méritaient d'être nourries. Certes, l'époux, à la perspective des fauchées de la riche moisson, n'était pas de tempérament à récalcitrer, et, s'il œuvra avec ardeur, ce fut, peut-on supposer, pour la plus vive satisfaction de Ts'eu-ngan ; mais nulle grossesse n'était surprise. L'impératrice dut être dépitée et frôlée d'un soupçon. C'est alors qu'il fut décidé qu'au bouquet féminin l'on ajouterait quelques fleurs, bien que les trois ans réglementaires pour le renouvellement des concubines ne fussent pas écoulés.

La future impératrice Ts'eu-hi entra-t-elle dans la Cité Rouge à la faveur de cette mesure d'exception ? On ne saurait l'affirmer. Mais on se plaît à évoquer <sup>p.020</sup> l'impératrice en contemplation devant le nouveau lot de jeunes filles, où celle qui sera Ts'eu-hi était mêlée.

Laquelle était prédestinée à gagner par les douleurs de l'enfantement le titre de « noble concubine » ? Laquelle surtout assurerait la perpétuité de la branche aînée de la dynastie mandchoue par la mise au monde d'un mâle ? Celle-ci, bienheureuse entre toutes, deviendrait « princesse-épouse » et, peut-être, impératrice. Déjà, Ts'eu-ngan devait se résigner à l'avoir pour égale ; et même, en expiation de son crime de stérilité, était-elle prête à lui faire le sacrifice de ses prérogatives, à laisser la Mère prévaloir sur la Femme légitime.

Si, à ce moment, l'impératrice se pencha sur ces visages puérils comme pour y découvrir le signe d'élection, peut-être remarqua-t-elle sur le corps le plus fluet, un minois des plus singuliers. Malgré le

## La vie secrète de la cour de Chine

crépissage de céruse, les traits naturels perçaient, vivaient, et, chose sans pareille, un nez busqué, en bec d'aigle, semblait affirmer une inquiétante personnalité. Comment Ts'eu-ngan alors, toute à sa pensée soucieuse, à son effort d'investigation, n'eût-elle pas été arrêtée par cette originalité, comment, avide d'augures, n'eût-elle pas frémi ?

Et l'on aime encore à imaginer qu'après la cérémonie, l'impératrice, sous la domination du présage, put voir, en une des plus mystérieuses régions de l'âme, l'image de l'avenir reflétée ; cette nouvelle esclave des voluptés impériales, que signalait l'insolite nez aquilin, coupant comme une lame, se défaisait de ses gestes humbles et serviles pour surgir sous les traits de la rivale la plus ambitieuse, la plus implacable, sous les traits de l'impératrice Ts'eu-hi...

C'est le 27 avril 1856 que la concubine offerte par la <sup>p.023</sup> famille Ye-ho-na-la accoucha d'un fils. Pour la dynastie il ne pouvait être d'exploit plus grand que cette maternité. Combien tardive ! Il y avait trois ans que cette jeune femme était dans la Cité Rouge. Maintes fois, cependant, elle dut vivre la commune aventure au gynécée de la Cité Rouge.

Quand la nuit tombe, les eunuques se rapprochent des appartements secrets, veillent aux portes. Il semble que l'on soit dans l'attente d'un événement.

L'eunuque de service auprès de l'empereur pénètre en un *retiro* secret. Là est une collection de fiches de jade ; chacune porte, gravé en caractères d'or, un nom de femme du harem : « Délicatesse », « Splendeur des perles », « Éclat de soleil », « Océan de jade », « Ingénieuse »... Sur l'une de ces fiches la fantaisie du Fils du Ciel, durant le jour, s'est exprimée clairement : elle est sens dessus dessous. Instruit, l'eunuque s'éloigne.

Il prend le chemin du sérail, et, à la porte du logis de la femme désignée, suspend une lanterne de corne écarlate. Comme un regard d'amour, à la fois impérieux et tendre, à travers les vitres de la baie, la lueur s'insinue jusqu'aux profondeurs de l'appartement obscur.

**La vie secrète de la cour de Chine**



**L'impératrice Ts'eu-hi à l'heure de l'audience des hommes d'État.**

## La vie secrète de la cour de Chine

Quel émoi et quel trouble, à cet appel. Cependant la femme convoitée se dévêt, et, bientôt, l'eunuque entre avec, sur son bras, un manteau de pourpre sans manche. Sous les regards de l'être insensible, elle tremble de se voir nue ; mais, déjà des bras puissants l'ont roulée dans le vaste manteau, et une étreinte, qui semble passionnée, la couvre toute... Des couloirs sonores sont traversés ; parfois le bruit sec d'un store qu'on abaisse : visage de curieuse, amusée ou déçue... L'eunuque hâte le pas, embrassant mieux sur sa poitrine le précieux p.024 fardeau ; ses doigts, comme ceux d'un ravisseur, pétrissent cette chair. Las, il plie l'échine, hausse les bras, et son souffle haletant, contre l'étoffe de soie, paraît être un râle d'amour ; puis, dans la brise et les parfums de la nuit, il court... Enfin c'est de nouveau la tiédeur d'un pavillon. Un arrêt. Une clarté incertaine. Des émanations précieuses. Et, sur une couche, parmi la caresse d'étoffes soyeuses, l'eunuque abandonne sa charge.

Un toucher, aussitôt, se pose, se plaît à deviner les formes enveloppées ; le manteau est lentement déplié, et ainsi la nudité de celle qui fut offerte par la famille Ye-ho-na-la s'est découverte un soir, pour la première fois, au « Seigneur des dix mille années ». Voilà donc ce nez en bec d'aigle, si souvent l'objet des plaisanteries du gynécée...

La couche est molle. Il y a huit nattes ouatées, recouvertes de soie jaune, et des couvertures, dont le bleu rappelle l'atmosphère des nuits calmes. L'obscurité est semée de points lumineux : des yeux ou des veilleuses ? Sur un tabouret à incrustations s'alignent des flacons de verre où du « vin d'argent », de l'eau-de-vie blanche de sorgho, met une teinte nacrée. Hien-fong est grand, amateur de liqueurs. Et vers ces flacons, maintes fois, ce sera le même geste...

À trois heures une voix retentit :

— L'empereur est prié !...

Réveil de chaque matin ; réveil morne, réveil lugubre, mais selon la tradition. Avant que le soleil n'apparaisse, les affaires de l'État doivent être discutées ; et pour délibérer, les grands mandarins, dans la salle

## La vie secrète de la cour de Chine

du trône qu'éclaire une bougie, attendent que la « Face du Dragon » resplendisse.

Maussade, Hien-fong, se couvre de son manteau bleu <sup>p.025</sup> brodé, tandis que l'eunuque de la veille remporte vers le gynécée la favorite assoupie ; puis il rédige un rapport qui, en cas de grossesse, fera foi.

Lorsque, le 27 avril 1856, l'impératrice Ts'eu-ngan apprit qu'une femme du harem venait d'accoucher d'un garçon, à sa satisfaction de souveraine, le sentiment de sa propre déchéance dut s'ajouter. Sans doute rendit-elle grâce à la mère de l'hoir ; mais secrètement, en sa conscience, tout fait supposer qu'elle abdiqua le rang suprême.

Dès ce moment, pour l'ambition de l'Épouse-mère Ts'eu-hi, le champ fut libre.

@

III

LES DEUX IMPÉRATRICES

@

p.026 Il en coûte d'être Fils du Ciel !

Sur cette amère réflexion l'esprit inquiet de Hien-fong souvent dut s'attarder. C'est que véritablement de tous ces lieux de servitude que sont les palais des potentats, nul ne peut être comparé à la Cité Rouge, — geôle infernale où pèse le tourment raffiné des disciplines protocolaires. L'être humain qu'on y magnifie n'est que le triste esclave de sa fonction sublime ; épié, gardé à vue par la conscience de tous les Sages et des ancêtres qui personnalisent le passé vénéré, il y expie la gloire de représenter l'ordre supraterrrestre et d'incarner l'État, il y souffre la domination écrasante d'une puissance supérieure à sa puissance, d'une puissance énervante, subtil extrait de séculaires casuistiques.

Au palais impérial de Pékin, jamais on n'a pensé que l'exercice de la délégation céleste pouvait s'accommoder de la vulgaire liberté des hommes.

Mais il y eut des empereurs rétifs. Le *tribunal des Rites*, la *cour des Censeurs*, mataient vite leur indépendance. Alors le récalcitrant, pour fuir l'obsession des p.027 sentences et des préceptes, pour éluder l'effet des prescriptions, avait une ressource : il prenait la route du palais d'Été. Là, se relâchait la rigueur du cérémonial officiel, et le Fils du Ciel était autorisé à vivre plus librement sa vie d'homme. Hien-fong avait une prédilection pour cette résidence, Aux heures harmonieuses du jour, il parcourait les étages des jardins, suivi d'un groupe de familiers. Vers l'est, la chaîne mongolique se couvrait de diaprures roses, bleues, vertes. Dans les tonalités moelleuses, dans un silence de velours, le paysage se fondait. Entre les rocailles, les sentiers, garnis d'un fin cailloutis, épousaient les vallons d'artificielles collines ou couraient le long de canaux reptiliens, liserés de reflets marbrés, longs et pâles.

## La vie secrète de la cour de Chine

Dans le ciel infini, sur les verdurees des saules, des pins, des cèdres, des thuyas, les charpentes d'or des légers édifices s'enlevaient, s'équilibraient selon l'esthétique gracieuse et calculée d'une race sensible au jeu des apparences et aux commodités morales.

On apportait à Hien-fong des bouquets de lilas blanc, prémices du printemps. Et sur les eaux paresseuses, du sein des vases fécondantes, près de nénuphars aux larges feuilles polies comme le jade, on lui signalait la percée verte et rose des lotus.

Il admirait la timidité du renouveau ; et, dans l'entourage, c'étaient des exclamations, puis des silences d'aise. Enfin les courtisans, sachant les mots à dire, déploraient que des regards d'impératrice ne pussent prendre leur part de la joie fugitive des choses. Mais l'empereur d'un air comiquement affligé, répliquait :

— L'impératrice Ts'eu-ngan ? Le Ciel ne l'a-t-il pas rappelée ?

Depuis deux ans en effet elle était absente de ses <sup>p.028</sup> plaisirs. D'abord l'insoumission de l'impératrice ne l'avait point surpris. À ses yeux, ce n'était qu'une passagère crise d'orgueil : par dépit de n'avoir pu donner le jour à l'héritier, elle s'était elle-même condamnée à la claustration. Mais quand, aux avances, elle ne répondit pas, Hien-fong, blessé, manda au chef des eunuques de lui amener l'impératrice. Elle avait trop ressassé les formules sacrées d'obéissance pour décliner la faveur du Maître. À chaque injonction elle vint, mais avec l'allure d'une concubine novice... L'empereur se lassa. Les eunuques et sa camarilla lui conseillèrent l'oubli. Déjà il n'était que trop porté à accueillir les consolations du sérail et des liqueurs ; il s'y perdit. Mais quand on vit son esprit extravaguer et, sur des jambes hésitantes, son torse fléchir, on fit intervenir l'autorité irrécusable des médecins. Puis les princes du sang délibérèrent sur la situation créée par l'état de santé du Fils du Ciel.

C'était à l'époque de la guerre avec les alliés franco-anglais, en 1858. Cette coalition pour la cour se présentait comme une révolte de vassaux ; on l'écraserait, et il n'en serait plus question ; ou bien l'on traiterait comme des porteurs de tributs les ambassadeurs des

## La vie secrète de la cour de Chine

« barbares », et, à ce titre, ils seraient roulés et contents. L'affaire était donc sans importance. Les princes n'envisageaient pas plus sérieusement la nécessité de combattre les Chinois qui, sous le nom de *T'ai-p'ing*, visaient à renverser la dynastie mandchoue ; les vice-rois ayant été investis, par décret impérial, d'une autorité souveraine, la rébellion, par leurs soins, serait étouffée. Ce qui importait c'était uniquement les relations irrégulières de l'empereur et de l'impératrice. Il fallait y aviser au plus vite, il fallait qu'aux audiences, aux sacrifices l'on n'entendît plus cette lamentation d'âme à la dérive : p.029

— Je suis comme veuf ! Ts'eu-ngan est comme morte !...

Jamais les sentiments de délicatesse, de noblesse féminine qui avaient incité l'impératrice à se déposer de ses propres mains, à céder le pas à l'Épouse-mère, ne furent sans doute compris de Hien-fong. Dans cette loyale renonciation, il crut discerner une révolte contre l'autorité maritale et contre la nature, alors que réellement il y avait là un acte d'hommage, humble et héroïque, aux droits primordiaux de la maternité. Puis, s'étant efforcé vainement de découvrir les mobiles secrets auxquels Ts'eu-ngan avait obéi, s'étant égaré en ce mystère, il arriva qu'aux heures d'obsession, l'empereur délira ; c'était un sempiternel rabâchage de plaintes bredouillées.

Un parti fut adopté, grave et insolite. Les vénérables encyclopédies de droit impérial n'avaient pu répondre aux difficultés du moment ; il fallut innover, au grand déplaisir des orthodoxes.

Puisque Ts'eu-ngan demeurait sourde à toutes les prières, on respecta sa retraite méditative du « Palais de l'Est », mais, en face, au « Palais de l'Ouest », attendant au gynécée, l'Épouse-mère Ts'eu-hi reçut également le titre suprême. Dès lors l'empereur recouvra sa quiétude d'esprit ; mais encore, à des allusions, ses blessures morales se ravivaient, et l'on voyait sur sa face poindre l'hébétude. Loin de conjurer l'accès, les courtisans prenaient plaisir à redoubler leurs réflexions explorées sur l'éloignement où persistait l'impératrice légitime, car, bientôt, la mélancolie de Hien-fong leur permettait de louer abondamment les vertus consolatrices de l'impératrice nouvelle, celle

## La vie secrète de la cour de Chine

de l'Ouest. Ainsi ils grandissaient tous les jours le crédit de cette dernière. Politique <sup>p.030</sup> prévoyante, pensaient-ils, en un temps où, d'un certain nombre de faits, ils conjecturaient un avenir d'infortunes ; politique qui pouvait leur être avantageuse.

En face de l'offensive européenne, un état d'esprit nouveau était apparu au sein de la famille impériale. Pour préserver la civilisation chinoise des perturbations consécutives aux victoires étrangères, le prince Kong, frère de l'empereur, estimait que le simulacre de la force suffirait. Il eût voulu quelques soldats habiles à manier les armes modernes, quelques ports du littoral mieux outillés, plus aptes à commercer ; en somme, l'Europe jugeant la Chine seulement d'après le spectacle des régions côtières, cette façade devait être telle que les convoitises fussent tenues en respect. Des conseillers, des vice-rois partageaient cette opinion. Mais la camarilla de Hien-fong, satisfaite d'un état de choses où sa courtoisie fructifiait, ne se lassait pas de soutenir que prendre les étrangers au sérieux était une ineptie, un crime même.

L'empereur semblait plus favorable aux intransigeants qu'à ceux qui préconisaient une politique d'artifices, trompeusement réformiste. Cependant, dans la crainte d'être supplantés avant la fin de la guerre contre la France et l'Angleterre, les premiers résolurent de se rendre définitivement maîtres de l'esprit de Hien-fong. Une conjuration se machina ; les agents actifs en étaient le prince Tsai-Yuan, Touan-Houa, général des Neuf-Portes, et Sou-Choun, ministre des Finances. Parce que l'impératrice-mère leur devait un surcroît d'influence, ils crurent l'avoir aisément pour complice. Certes, Ts'eu-hi, façonnée par le harem impérial, professait la haine sentimentale de l'étranger ; et comme toutes les concubines, ses anciennes compagnes, elle avait une âme futile, <sup>p.031</sup> vite apeurée à l'évocation des choses exotiques. Mais hors de la discipline du gynécée, hors de l'influence exclusive des eunuques, au contact d'hommes qui apportaient dans la Cité Rouge les préoccupations du dehors et donnaient ainsi la sensation de la vie réelle, l'impératrice Ts'eu-hi laissa percer sa véritable nature.

## La vie secrète de la cour de Chine

Au harem elle s'était divertie, dit-on, dans l'intrigue galante ; et, grâce à un esprit fertile en supercheries, dans toute affaire où ses intérêts de concubine avaient été engagés elle avait eu l'avantage. Les manigances étaient son fort ; ce lui était une joie d'en tenir les fils. Comment, une fois impératrice, n'eût-elle pas incliné vers ceux qui, comme le prince Kong, plutôt que de mécontenter l'Europe par une vaine arrogance, par une méprisante inertie, usaient à son endroit de procédés dilatoires, de manœuvres insidieuses, tout en paraissant lui complaire ? Pour l'humeur entreprenante de Ts'eu-hi, il y avait, sans doute, plus de plaisir dans le jeu de Kong que du côté des intransigeants, des mystiques et des fous qui avec des mousquets, des piques et une artillerie de pacotille prêchaient la résistance outrancière à l'Europe.

Trop simple et trop naïve était cette défensive ; l'impératrice de l'Ouest ne pouvait qu'adopter le parti de la diplomatie, de la politique. Elle approuva les négociations entreprises en 1858 avec les ambassadeurs étrangers, non pas dans la pensée d'aboutir et de régler définitivement une situation difficile, mais par goût de la tricherie et de la chicane.

Aux demandes des Européens — résidence de plénipotentiaires à Pékin, liberté de voyager sur tout le territoire chinois, ouverture de nouveaux ports... — les grands mandarins tinrent bon, représentant que le Céleste empire ne saurait jamais admettre le principe d'égalité <sup>p.032</sup> dans ses relations avec les pays barbares d'Europe. Cependant une visite à la capitale serait permise aux ambassadeurs étrangers ; mais en qualité de tributaires, de vassaux, pour s'incliner devant l'omnipotence du Fils du Ciel. Après avoir suffisamment temporisé, les négociateurs chinois cédèrent. Ce n'était pas un échec pour le parti de la finasserie ; bien au contraire, c'était le triomphe de sa méthode : grâce à leurs engagements, dont ils comptaient habilement se libérer, les plénipotentiaires de l'empereur éloignaient les armées européennes.

Les partisans de l'action violente gâtèrent tout.

En juin 1859, les canons du Pei-ho reçurent les envoyés extraordinaires français et anglais qui venaient à Pékin échanger les

## La vie secrète de la cour de Chine

ratifications des traités de l'année précédente. Cette meurtrière offensive n'était point assurément dans le programme du prince Kong, et lui-même pouvait être considéré comme une victime de la conjuration triomphante.

Dès lors, dans son cher asile du palais d'Été, l'empereur Hien-fong prêtera une oreille complaisante à la jactance des courtisans ; et sous la domination du fanatisme, il se plaira follement à irriter l'Europe.

Les barbares anglais et français, lui enseignait le prince Tsai-Yuan, chef de la camarilla, méconnaissent la dignité du Ciel ! Ce sont des serfs, des esclaves en révolte !

Et faisant allusion aux vingt-sept millions de dollars payés comme indemnité de guerre aux Anglais en 1842, il disait que rien ne sert de leur donner de l'argent, que les bienfaits dont la Chine les comble ne font que surexciter leur malfaisante nature.

L'empereur entendait d'autres cris :

Les Barbares ne songent qu'à s'enrichir ; ils sont sans <sup>p.033</sup> parents, sans lois ; ils ne comprennent rien aux choses de la Terre Fleurie ; étiquette, décorum sont pour eux des mots vides de sens, et ils n'ont jamais pratiqué la piété filiale. Pourquoi veulent-ils propager leur religion ? Afin de troubler le peuple, de le dresser contre la cour Céleste...

Et les conseillers de l'empereur prenaient les *T'ai-p'ing* à témoin : ces rebelles chinois qui harcelaient la dynastie mandchoue avaient eu l'esprit empoisonné par la religion des étrangers ; leur chef ne se disait-il pas le propre fils de Jésus-Christ ?

— Exterminons-les ! répétaient les échos.

Et ces frénésies semblaient écorcher la claire sérénité des paysages du palais d'Été, la douce et sonore intimité des salles en bois de cèdre. Bientôt ce fut le paroxysme ; en mars 1860, l'empereur recevait l'ultimatum des ministres français et anglais. La camarilla traita ce langage d'extravagant. La réponse du gouvernement impérial fut hautaine et embrouillée. On y sentait un désir de provocation et comme

## La vie secrète de la cour de Chine

une crainte de rompre définitivement. Sans doute fut-elle rédigée sous les deux influences qui luttèrent auprès de l'empereur, celle des violents, et celle des temporisateurs. Mais les alliés franco-anglais remarquèrent particulièrement le refus d'ouvrir des négociations à Pékin ; et, sans plus tarder, les opérations militaires commencèrent.

Durant sept mois, d'avril à octobre, l'Europe se rua contre la ville superbe, culbutant tout le long du Pei-ho les armées mandchoues-chinoises ; — à chaque bataille, le chemin s'ouvrait plus large.

Au palais d'Été toutes les choses avaient perdu leur vertu apaisante, — ciel, eaux, fleurs, frondaisons, architectures. Seul le grondement de l'invasion !... Et, parmi ces âmes altières, c'était la déroute.

p.034 Dès le 26 août le généralissime mongol Seng-ko-lin-ts'in avait versé des larmes aux pieds du Fils du Ciel : on avait trompé Sa Majesté ; il était fou de penser vaincre les barbares ; le sort de tous ces bataillons, dont la cour était fière, ne pouvait être que l'anéantissement entier, absolu. Et le Mongol suppliait Hien-fong de fuir en Tartarie. Ce conseil était loin de déplaire au souverain fourbu. Mais, d'autre part, il n'osait déchoir aux yeux des exaltés. Alors, il prit l'avis de tous les princes et des Grands conseillers. Formelle, fut la majorité des réponses : l'empereur, au lieu de fuir, devait se mettre à la tête des troupes ; et l'on accusa Seng-ko-lin-t'sin de nourrir des projet criminels. Hien-fong, converti à la cause de la guerre à outrance, proclamait qu'avec ses millions de soldats, il écraserait cette poignée de barbares. Mais il ne se décidait pas à entrer en campagne. Plus que jamais, au contraire, le désir de fuir le hantait. Quand les Anglo-Français ne furent qu'à quelques lieues, il avoua le désir qu'il aurait à faire « un tour de chasse en Tartarie ». Personne, de son entourage immédiat, cette fois ne s'y opposa ; et on lui sut gré d'exprimer sous cette forme une idée désagréable. Mais Pékin s'émua à la nouvelle de cette subite envie cynégétique. Des censeurs allèrent clamer leur indignation au palais d'Été.

— Il n'y a pas d'exemple qu'un souverain ait choisi un moment de péril et de détresse pour faire une excursion de chasse. Votre Majesté jettera-t-elle l'héritage de ses ancêtres comme une vieille chaussure ?

## La vie secrète de la cour de Chine

Comment donc considère-t-elle les tombeaux de ses prédécesseurs et les autels des esprits tutélaires ? Qu'Elle songe aux mille générations à venir...

Mercuriales, représentations affluaient.

— La partie de chasse d'automne est une institution <sup>p.035</sup> de notre auguste dynastie ; mais elle n'a lieu qu'aux époques de tranquillité. Quand les barbares troublent l'empire, Votre Majesté est plus que jamais le soutien de l'autorité et de l'ordre.

Pour se justifier, Hien-fong dut prétendre que son expédition de chasse n'était qu'une ruse ; en s'engageant sur la route de Tartarie, il donnerait le change aux ennemis, mais faisant aussitôt demi-tour, il viendrait tailler en pièces les armées des Barbares.

— Nous admirons, répliquèrent les grands mandarins la merveilleuse ingéniosité du plan stratégique que vient de déployer Votre Majesté, mais les positions des ennemis étant au Sud-Est, le peuple ne comprendra pas que vous vous dirigiez vers le Nord-Ouest.

Et ils ajoutèrent :

— Défense et résistance en paroles signifient en fait fuite et dispersion.

Ils sentaient bien que dans l'esprit de Hien-fong, Pékin était sacrifié, et que les inspireurs de ses actes — ceux-là mêmes qui avaient décrit la méthode prudente de Kong et des négociateurs — maintenant n'aspiraient qu'à échapper à la vengeance de l'Europe. Dès ce moment d'ailleurs les Anglo-Français précipitèrent leur marche et leurs victoires. Et au palais d'Été les préparatifs du « tour de chasse » furent hâtés.

@

IV

LA FUITE DE LA COUR

@

p.036 Une nuit de septembre, — mais doit-on ajouter foi à ce récit ? — un messenger impérial pénétra en palanquin dans la Cité Rouge, par la porte des lacs ; aussitôt entouré par les eunuques de garde, il se fit conduire au palais de l'Est et annoncer à l'impératrice Ts'eu-ngan. Elle se présenta devant lui, sans fard et sobrement vêtue. Aux premiers mots du chambellan, elle se récria.

Non ! elle n'y consentirait pas. Sa retraite lui était trop chère ! Que lui importait l'irruption de bandes barbares dans la Demeure Céleste !... Ah ! l'on ne voulait pas que ses yeux, où s'étaient mirés les yeux du Fils du Ciel, pussent être offensés par les sacrilèges et la bestialité de la soldatesque étrangère. Voilà qui n'était point feint ! Ce n'était pas pour la préserver elle-même de contacts impurs qu'on la poussait sur la route de Tartarie, mais parce que sa chair avait été sanctifiée sur la couche du Dragon ! Elle n'était donc rien, elle ! Ni plus ni moins précieuse que le miroir terni chaque matin par le souffle du Maître suprême, que l'éventail d'ivoire, commode dans la main souveraine, discret confident des mouvements secrets de l'âme, maintenant tout abîmé de pressions... p.037 Objet d'usage impérial ! Oui, elle n'était que cela. Comment avait-elle pu l'oublier ? Dans la retraite, l'orgueil s'exalte. Mais ne s'était-elle point entourée de cette solitude parce qu'au service de l'empereur elle n'avait pu être qu'une chose vaine, parce que ses entrailles lui avaient refusé le bonheur de l'enfantement ? Maintenant ses yeux se rouvraient à la saine vue des choses. Ce chambellan avait raison. Elle n'avait rien à respecter en elle, sinon l'empreinte du Seigneur tout-puissant ; elle devait fuir ; elle fuyait...

À l'aube les eunuques escortèrent sur la route du palais d'Été des palanquins lourdement chargés. L'un d'eux était recouvert de satin

## La vie secrète de la cour de Chine

jaune orné de phénix d'or ; seize hommes le portaient ; c'était celui de l'impératrice Ts'eu-ngan.

À mesure que l'on approchait du palais d'Été, une rumeur étrange grandissait. Stridences ; coups sourds ; huées ; et tous les bruits qui annoncent la panique, le délogement soudain. Peuple qui immigre ou armée se repliant.

Bientôt, sous la bruine, se dessina la « Montagne aux dix mille longévités » ; elle formait une masse noirâtre, ourlée sur les bords d'un clair chapelet de chariots couverts de bâches ruisselantes.

Dans les sentiers boueux les porteurs peinaient. À chaque pont, contre les balustrades de marbre, ils décrotaient leurs bottes, puis interpellaient des serviteurs de la cour qui, chargés de ballots de bronzes, de soieries, de porcelaines, passaient affairés ; mais toujours les mêmes réponses : on ignorait à quel pavillon il convenait de conduire l'impératrice ; d'abord tout cérémonial était depuis longtemps aboli ; quant à l'empereur il était au « Ciel », son asile préféré, mais en tenue de grande chasse...

p.038 Les palanquins repartaient.

Or, comme ils longeaient un chalet à colonnades de bois, à demi caché sous d'épaisses charmilles, des lamentations déchirantes tout à coup semblèrent être exhalées des profondeurs de la Terre. Mais cela était moins impressionnant encore que la vue de loques qui pendaient par-dessus l'accoudoir de la véranda. À bien regarder, ces choses prenaient une apparence humaine. La petite troupe s'immobilisa, curieuse. Alors, comme des hyènes dans un charnier, des silhouettes d'eunuques surgirent, menaçantes. Les porteurs de palanquins virent des poings qui s'apprêtaient à les fêrir vivement, à briser leurs os sans pitié, parce qu'au spectacle de choses qui témoignaient de cruautés inouïes, ils avaient eu une minute d'épouvante. Mais le tutélaire palanquin de soie jaune arrêta les violences.

Cependant un des seize porteurs de l'impératrice avait déserté son poste ; du lieu de supplice il s'était approché et, déchirant un pan de sa

## La vie secrète de la cour de Chine

blouse bleue, il l'offrait à l'un des martyrs pour cacher ses plaies. Aussitôt aperçu d'un officier mandchou, on l'assomma sur place.



**Un des pavillons particuliers de l'empereur dans la Cité Rouge.**

Prostrée en sa litière couverte, la triste Ts'eu-ngan put entendre les laquais décrire la scène si rapidement tragique. Ah ! qu'était donc devenu ce palais d'Été depuis les années lointaines où Hien-fong avait fait d'elle, tendre concubine, une impératrice, depuis ce temps d'amour passionné et d'espoirs naissants où tout, de ces palais, de ces jardins gracieux, avait laissé en son âme des images de félicité ? Était-ce vraiment là que résidait la cour Céleste, le Seigneur de l'Univers ? Pourquoi des paroles de tortionnaires et des gestes homicides, au lieu de l'accueil cérémonieux qu'on lui devait, qu'elle <sup>p.039</sup> attendait. Le rideau de soie qui l'emprisonnait ne lui celait rien ; les pas, les cris, et

## La vie secrète de la cour de Chine

ce bourdonnement sans fin de besognes activées, — bien d'autres perceptions encore lui donnaient le juste sentiment de la débandade éperdue de la cour, de cette cour infatuée et magnifique, dans la mélancolie pluvieuse du paysage automnal.

Et Ts'eu-ngan s'attendrissait sur son esseulement immense. Depuis sa cruelle déconvenue de femme, depuis la naissance du fils de sa rivale Ts'eu-hi, impératrice de l'Ouest, les liens qui la tenaient à la vie peu à peu s'étaient rompus, comme ces roseaux des lacs du Palais que l'hiver, fibre par fibre, détache de la terre des berges. Elle aussi, sans doute, se voyait emportée, flottant sur des remous... ; et c'était bien cette même détresse que tant de Chinoises connaissent ; elles se réfugient toutes dans la mort pour y échapper.

Un arrêt brusque ébranla le palanquin ; le rideau fut écarté d'une main impatiente. Sur le visage terreux qui se penchait vers elle, l'impératrice de l'Est remarqua d'abord le disparate étrange d'un sourire jeune et d'yeux hagards ; puis elle fut éblouie par le dragon d'or aux épaules du manteau bleu marine. C'était donc l'empereur ! Le souvenir qu'elle en gardait correspondait peu à la réalité ; il est vrai, depuis de longs mois, elle n'avait été en sa présence. Quels ravages ! Plus de pommettes roses et charnues, et le bel ivoire du front s'offrait avec des craquelures ; jadis aussi, les ailes du nez, aux plus fugitives émotions, battaient, vibraient...

Descendues de leurs chaises, les servantes accouraient auprès de Ts'eu-ngan ; avec leur aide, elle mit pied à terre et vit alors que de fortes béquilles soutenaient la marche chancelante de Hien-fong ; il n'était entouré que de quelques dignitaires. Car les Anglo-Français, p.042 marchant depuis la veille sur le palais d'Été, l'armée tartare, qui devait couvrir la retraite de la cour, venait d'être renforcée de tous les hommes valides. Seuls les plus chers favoris, ayant été élevés à la dignité de grands veneurs, échappaient aux risques du combat ; et, par leurs soins, la fuite, sous le feu de l'ennemi, se colorait du lustre des antiques expéditions de chasse. Tout était prêt pour le départ. Les chars des impératrices, associés déjà à des attelages de mules

## La vie secrète de la cour de Chine

impatientes, poussaient leur éternelle plainte ; et des palefreniers, en livrée jaune, tenaient à la bride des roussins, burlesques sous l'orfroï.

Dans tous les véhicules disponibles, les richesses du Palais, sans choix, avaient été entassées ; au loin, on entendait le chant monotone des essieux. Mais les pavillons recelaient encore des merveilles d'or, d'argent, des bronzes niellés et des émaux cloisonnés, des gemmes innombrables, des tapis, des fourrures, des soieries... On n'aurait pu tout enlever ; et puis il fallait bien se résigner à des sacrifices afin que ce « tour de chasse » n'eût pas trop l'air d'une évacuation. Ce désir de sauver les apparences fit même dédaigner huit cent mille francs en lingots. Mais des liasses de papiers et des sacs de monnaies étaient accumulés au « Ciel », l'oratoire aimé des empereurs. Hien-Fong y conduisit Ts'eu-ngan.

C'était peuplé de formes, de gestes indistincts, fondus, rêveurs dans le faux jour, c'était comme plein de la discrète respiration des choses anciennes, — statuettes bouddhiques, potiches, brûle-parfums, coffres, tentures, écrans... Et aussi, en ce clair-obscur, il y avait l'attirance magnétique d'yeux humains : sur un siège, une attitude hautaine se silhouettait hiératiquement. L'impératrice de l'Est put reconnaître sa rivale Ts'eu-hi, impératrice <sup>p.043</sup> de l'Ouest, et, se pressant contre les genoux de sa mère, un enfant de quatre ans, Tsai-tch'oun, héritier probable du Trône Céleste. Sans doute vers l'être frêle et maussade, l'épouse inféconde, abandonnée du Ciel, eut-elle spontanément, pour tromper le vide de son âme, l'affliction de sa chair, les gestes maternels qu'elle savait quand même...

Tout à coup, à quatre heures, les lignes tartares ayant été enfoncées, les capitaines de chasse sonnèrent le départ. En hâte l'on mit en sûreté le trésor du « Ciel ». Déjà des fuyards se répandaient dans les jardins ; la plupart étaient des « Tigres de la Garde », vrais démons, en leur maillot aux stries jaunes et rouges, avec, surtout, la grimace horrible de leur masque cramoyi ; il y avait aussi des cavaliers des Bannières, encore insolents dans leurs robes de satin, des fantassins qu'un matricule, sur la lune blanche de sombres blouses,

## La vie secrète de la cour de Chine

signalait de loin. L'indicible horreur du carnage s'était inscrite dans les prunelles injectées ; et le branle du meurtre persistait dans les gestes convulsifs, dans le roulis du torse. Et tous, avec superbe ou avec honte, jetaient leurs armes, fusils à mèches, arquebuses, sabres, piques et boucliers d'osier...

L'empereur parut, se traînant sur ses béquilles ; à chaque pas, son manteau de zibeline s'ouvrait sur les passementeries d'une sorte de paletot jaune, son costume de grande chasse ; une toque en fourrure tombait sur les yeux. Il se montrait inquiet ; et, bientôt, il revint sur ses pas. On s'empressa. Pour chasser l'anxiété dont on avait cru connaître l'objet, il lui fut dit que toutes les concubines avec les dames du palais et les eunuques gradés occupaient les premiers chars du convoi. Mais Hien-fong exprima le mépris et le dégoût ; il eut quelques gestes <sup>p.044</sup> colériques. Enfin il parla. Alors d'un véhicule proche on écarta la banne, et l'empereur vit ses mignons rangés sagement ; quoi qu'on lui dît de la commodité de sa voiture, il voulut être auprès d'eux. Et, les chars des impératrices ayant pris les devants, la caravane entière s'ébranla, tandis que les roussins, trottant l'amble, emportaient les grands veneurs.

Clameur d'épouvante ! Comme une meute, toute la valetaille abandonnée s'élança sur les traces de la cour.

Et bientôt le silence seul emplit le palais d'Été, silence approfondi encore par les pas feutrés de quelques vagues eunuques, errant pareils à des fantômes, promenant leur stupeur dans la morne solitude des appartements et du parc.

Pourtant, quand, à sept heures du soir, la brigade française Collineau se présenta aux portes, des fuyards de l'armée tartare tentèrent de lui opposer un semblant de résistance. Mais les marins fusiliers ayant promptement déjuché ces derniers défenseurs de la gloire impériale, s'engouffrèrent dans les jardins ; et, aussitôt, chez les chefs, la pensée inquiète de délivrer les prisonniers anglais et français fit fouiller les palais, où flottait encore comme l'émanation des récentes présences. D'abord salles, galeries, réduits n'avouèrent rien

## La vie secrète de la cour de Chine

des supplices que l'on supposait, mais quelque part on découvrit des formes ensanglantées, traînant. C'étaient bien des vêtements d'Européens ; point souples, car le pus et le sang, séchés, figés en avaient fait des choses étranges, comme des haillons que, par une nuit d'hiver, le gel aurait saisis, durcis, des choses, horriblement évocatrices, vivantes qui reproduisaient les postures contractées durant les longs jours du martyr. Des lambeaux de chair se détachèrent.

p.045 On s'exalta. Il y eut des cris de rage, une impatience grondante de meurtres et de saccages. La nuit d'hiver, profonde et pleine des chuchotements de la bise, semblait dissimuler coupables et complices. Contre l'obstacle, les Français s'irritaient ; ils avaient la sensation troublante des étrangetés du lieu. Une lueur creusa le mystère ; d'autres brandons coururent sous les futaies, tirant des ténèbres un fantastique qui surexcita les esprits. On se sentait sous la domination des créations chinoises, impénétrables, inintelligibles, et les soldats d'Europe, hallucinés, jetèrent leurs brandons sur ces extravagances.

Tout de suite les langues de feu, prises par des rafales, se crispèrent, puis s'épanouirent haut. À quelques lieues, la cour fugitive reçut le coup en plein cœur. Dans le crépitement des brasiers, elle voyait s'anéantir son faste et ses splendeurs ; et, pour annoncer la fin de la dynastie mandchoue, ces nuages pourprés ne roulaient-ils pas jusqu'aux limites de l'empire Céleste ?

Tous, en leur âme, hautaine ou nébuleuse, étaient confondus par l'exploit prodigieux de l'étranger, du barbare, du tributaire. Que le Ciel ait permis à ces pygmées de violer l'asile sacré, de vaincre la puissance de l'Unique, la cour ne pouvait l'admettre ; et, à ses yeux, il y avait là un attentat contre les lois mêmes de l'univers.

Mais le Fils du Ciel s'en tourmentait peu. Miné par le mal, hébété de luxures, Hien-fong rapportait tout à son instinct de jouissance. Or ses mignons, ses femmes, ses liqueurs l'accompagnaient dans le désastre...

## La vie secrète de la cour de Chine

Pour Ts'eu-ngan, impératrice de l'Est, qu'était cette épreuve ? Elle avait connu d'autres fatalités ! Elle avait trop souffert en sa chair de femme ! Que lui importaient les malheurs de l'État et de la dynastie ?

p.046 En vérité, l'empereur et l'impératrice, épouse légitime, s'étaient comme dépouillés de leur souveraineté. Et, seule, l'Épouse-mère Ts'eu-hi, consciente de sa réelle primauté, s'ouvrait aux espoirs infinis, en fuyant sur les routes du Nord.

En amphithéâtre, dans les demi-teintes bleuâtres du matin, les palais de Jéhol se déployèrent.

C'était, après le palais d'Été, la plus riche villégiature des empereurs, à quelques jours de Pékin, dans la province du Tche-li. Depuis que la foudre, en 1820, avait abattu, au milieu d'une forêt, le Fils du Ciel Kia-k'ing, le palais était laissé à l'abandon.

La cour, dans ses chars, s'engouffra sous les portiques, avec le sentiment que l'âme des disparus l'accueillait. Elle était lasse d'aller ; et, à voir toujours des horizons sans fin, la nostalgie des grands murs protecteurs lui était devenue poignante.

D'abord on avait eu la pensée de demander refuge aux princes mongols, mais l'on était trop pauvre pour les assouvir. Vers le berceau de la dynastie, vers la Mandchourie, la cour s'était dirigée ; et à moitié route elle succombait !

Au contact des pierres de Jéhol, il y eut enfin pour elle allégeance et réconfort. Elle se terra dans l'antique palais, quiète, heureuse, et vite elle oublia l'étourdissante liberté des campagnes. Cependant il fallut bien ouvrir les yeux sur l'état de ruine des salles, des galeries, sur l'indignité de cette existence de campement, où tous les rangs étaient mêlés, où de maintes promiscuités commençaient à naître, discorde, querelles, batailles.

En son logis l'empereur hospitalisait les deux p.047 impératrices. Les gens de leur maison, servantes et eunuques, étaient confondus.

## La vie secrète de la cour de Chine

À la faveur de ce rapprochement, l'Épouse-mère put surprendre comme un retour d'affection de Hien-fong pour l'impératrice de l'Est. Était-il réel, était-il sincère ? Sans doute reposait-il sur une sympathie nouvelle entre deux êtres qui n'étaient plus souverains que de nom, qui, l'un par fourbure, l'autre par désenchantement, se libéraient des obligations, se désintéressaient de l'empire.

L'impératrice de l'Ouest suspecta les intentions de Ts'eu-ngan. Et, tremblant pour ses projets ambitieux, dans son corps d'eunuques, elle organisa une police vigilante. Les rapports qu'elle reçut s'appliquaient à confirmer ses craintes : l'Épouse légitime se prémunissait contre l'avenir, la mort prochaine de Hien-fong devant l'amoindrir vis-à-vis de l'Épouse-mère, la réduire à un honorariat sans prestige, sans autorité ; et ses manœuvres consistaient à capter la confiance de l'empereur moribond afin que la prééminence lui fût conservée.

Ts'eu-ngan aurait donc joué la comédie du renoncement ! Si une telle pensée effleura l'esprit de l'impératrice de l'Ouest, on imagine qu'elle résolut d'agir au plus vite.

À Pékin, où il était demeuré, le prince Kong, dans les derniers jours d'octobre, avait signé avec la France et l'Angleterre les conventions de paix ; et, depuis, par ses bonnes grâces, il s'employait à obtenir le concours des étrangers pour vaincre définitivement les *T'ai-p'ing*, ces rebelles chinois qui s'efforçaient toujours au renversement de la dynastie mandchoue.

Mais la conjuration du Palais qui autrefois avait vaincu le prince Kong, de nouveau agença ses menées. <sup>p.048</sup> En ce négociateur, elle vit l'ennemi des larrons, des faussaires, des suborneurs, des entremetteurs, des trafiqueurs, de la meute des harpies, de la tourbe des privilégiés qui, dans une société archaïque, au sein d'une cour vieux-jeu, d'un gouvernement rouillé, fauchaient, glanaient, pressuraient et engrangeaient en paix. Aux traditions, complices de ses rapines, elle ne voulait pas qu'on touchât. Or Kong laissait faire

## La vie secrète de la cour de Chine

quelques brèches dans le vieux monument. La conjuration jura sa perte.

Entre Pékin et Jéhol, elle établit des communications occultes pour entraver incessamment les efforts du prince négociateur et pour désavouer à temps ses actes.

Hien-fong, dans sa torpeur, s'abandonnait aux coteries qui le sollicitaient. Et Jéhol, inabordable au parti de la conciliation, demeurait sous l'empire de l'ancienne camarilla.

Est-il vrai qu'un jour de l'année 1861 un émissaire de l'Épouse-mère, impératrice de l'Ouest, se présenta devant le prince Kong ? Le message lui aurait appris que Ts'eu-ngan, impératrice de l'Est, complotait contre sa vie avec le prince Tsai-Yuan, chef du clan, Touan Houa, général des Neuf-Portes, et Sou Choun, ministre des Finances. Le frère de l'empereur dut saisir aisément l'avance qui lui était ainsi faite et savoir y répondre. L'imminence de la mort de Hien-fong hâta les démarches ; bientôt, semble-t-il, une alliance offensive et défensive fut conclue entre la toute-puissante impératrice et le grand homme d'État.

Le 22 août 1861, à trois heures du matin, l'empereur Hien-fong, « montant sur le char des dragons », devint « l'hôte d'en haut ».

Depuis des jours il délirait. Les chefs de la camarilla <sup>p.049</sup> veillaient sur cette agonie pour, au dernier souffle, publier les prétendus décrets du défunt désignant l'héritier et les membres du Conseil de régence.

Ts'eu-hi laissait faire, l'absence de confidents sûrs lui interdisant de découvrir son jeu. Elle attendit la venue de l'allié.

@

V

UNE PARTIE DISPUTÉE

@

p.050 La voix qui annonça l'arrivée du prince Kong dut sonner fatidiquement aux oreilles de l'impératrice Ts'eu-hi.

C'était en octobre 1861.

Depuis trois mois, sur l'empereur enfant, dont le nom de règne devait être *k'i-siang*, « bonne chance », les régents Tsai-Yuan, Touan-Houa, Sou-Choun et leurs amis veillaient avec la plus défiante jalousie. Au nom du Fils du Ciel c'était leur propre volonté qu'ils imposaient, en dehors de tout souci du bien public ; et ainsi une oligarchie, l'ancienne camarilla de l'empereur Hien-fong, régnait souverainement.

Des relations épistolaires de l'impératrice Ts'eu-hi et du prince Kong, rien n'avait transpiré. Néanmoins, dès la première heure, la mère du « Maître sacré » fut écartée du conseil de régence. C'est que maintes fois ses velléités ambitieuses avaient été flairées ; et, en outre, les dictateurs redoutaient trop l'écrasante autorité de son titre pour l'associer à leur gouvernement. Ici ils manquaient de clairvoyance, car une telle obstruction eût décidé l'impératrice à s'allier au prince Kong, l'unique force qui p.051 existât en face des régents, si c'eût été encore à faire.

Et, maintenant, en son boudoir, que paravents et écrans ménageaient à l'extrémité d'une galerie en ébène ajourée, elle s'apprêtait à recevoir celui dont les intérêts étaient désormais liés aux siens. D'un an bientôt dataient les premières ouvertures. Depuis, de Jéhol à Pékin, et le Pékin à Jéhol, les messages avaient succédé aux messages ; chaque fois moins vagues, moins hésitants, moins réservés.

C'était Ts'eu-hi qui avait mandé à Jéhol le prince Kong. Mais on imagine qu'à l'arrivée de celui-ci, elle dut appréhender quelque peu de voir se révéler des engagements, des responsabilités imprévus ou

## La vie secrète de la cour de Chine

oubliés, après tant de choses dites durant cette longue et intime correspondance. Et comment, impératrice douairière, veuve de vingt-six ans, n'eût-elle pas éprouvé une vague confusion à se trouver en présence de ce jeune prince, sagace dépositaire des confessions, des aveux, des secrets de son âme ?

L'espionnage des régents ayant yeux et oreilles autour de son boudoir, Ts'eu-hi fit quelques pas dans la galerie, puis descendit les marches de marbre rose qui conduisaient au parc oriental. Elle éloigna son cortège de suivantes, la plupart concubines de Hien-fong, fit le tour d'une compagnie de lions, suintant encore un tendre incarnat et frémissant, en leur chair marmoréenne, d'une antique convulsion. La terrasse dominait un verger ; et plus bas, l'eau diaprée du lac mirait les flexuosités des pavillons de porcelaine, les tortillements des portiques, des colonnades laquées. À l'abri, Ts'eu-hi attendit son allié...

Dès son arrivée à Jéhol, Kong s'était rendu au palais, où l'empereur enfant avait été confié aux soins des <sup>p.052</sup> quelques concubines et eunuques dévoués au nouveau régime. Dans les antichambres, dit un récit, il se heurta aux obstacles prévus, à une consigne de fer : les médecins interdisaient que l'empereur vît des visages qui n'étaient pas familiers. Et les gardes du corps ne prirent même point la peine de mitiger leur refus d'une excuse. Kong subit l'affront et eut quelque satisfaction à faire personnellement l'expérience du despotisme des régents, dont, à Pékin, son auguste épistolière l'avait instruit. Dès lors il fut impatient de voir l'impératrice, mais parmi les nouvelles distributions des palais, il s'égara. Les cours, les galeries, les couloirs, les interminables circuits des dégagements qu'il parcourut étaient vides ; pourtant les frêles cloisons, les paravents cachaient une vie bruissante. Il ne s'autorisa point cependant une indiscretion ; les yeux pleins de myopie, il allait vite, car il ne désirait nullement qu'on pût surprendre son embarras. Mais, à toujours se fourvoyer, il eut la sensation d'être pris dans des rets inextricables, d'y être engagé plus étroitement ; c'étaient les mêmes personnages que croisaient ses désespérantes allées et venues, et tels qui révérencieusement offrirent

## La vie secrète de la cour de Chine

de le guider, se moquèrent. Enfin, tout à coup, apparurent les perspectives des jardins, le terre-plein des lions, la douce descente des vergers et la grande tache lumineuse du lac. Le prince Kong était devant l'impératrice.

Il allait s'agenouiller ; elle le retint. Dans sa robe de soie, grise de la poussière des routes, il s'imposa le plus humble maintien. Mais déjà l'on venait. C'étaient les régents.

Prévenus de l'arrivée du prince du sang, ils avaient pris l'alarme. Que signifiait ce voyage ? Le mobile était aisé à percer, car ils n'étaient pas sans se rendre compte p.053 de la fragilité de leur position. Contre leur gouvernement, ils en eurent la certitude, une conjuration s'était ourdie à Pékin, et le prince, « ami des étrangers », venait à Jéhol soumettre à la souveraine le plan du coup d'État.

Si, à cette minute, les régents comprirent quelle force, quel principe de légalité représentait l'impératrice, mère de l'empereur, sans doute durent-ils déplorer de ne point l'avoir sévèrement chambrée, tout comme son fils, et de ne point l'avoir admise en leur Conseil. La tenir encore à l'écart, c'était appeler la foudre sur leur tête ; car d'elle tout ambitieux sollicitera l'investiture de pouvoirs dictatoriaux, d'elle, durant la minorité de l'empereur, émanera la seule puissance légitime. À son contact déjà, Kong devait se sentir pénétré d'une assurance nouvelle. Mais, puisque cette funeste rencontre n'avait pu être évitée, il parut urgent aux usurpateurs de s'opposer à tout conciliabule. Et, mimant un respect obséquieux, parasols et éventails au vent, ils s'avançaient vers le groupe.

À leur vue, l'impératrice s'éloigna, manifestant ainsi pour la première fois ses sentiments hostiles.

Quelle stupéfaction chez les régents ! Il leur apparut soudainement que Ts'eu-hi était d'ores et déjà gagnée à la cause de Kong. À leur insu donc des relations s'étaient nouées ! Et ce n'était point, comme ils le pensaient, pour entamer des démarches que le prince faisait le voyage de Jéhol, mais pour la ratification dernière d'un projet de complot. Ainsi, longuement, l'on avait miné le sol sur lequel ils avaient élevé leur

## La vie secrète de la cour de Chine

domination ! Et maintenant du coup de force c'étaient les derniers apprêts ; bientôt, se débattant dans les réseaux de l'intrigue, à d'invisibles embûches, ils buteraient, terminant leur vie avec leur règne...

p.054 Mais n'avaient-ils pas sous la main une armée de partisans, de nombreux militaires mandchous, et des fonctionnaires, des dignitaires, des prétoriens, des eunuques, tous les déchets de la maison grouillante de l'empereur défunt ? Il ne s'agissait après tout que de s'emparer d'un homme ; prince du sang, il est vrai ! Mais l'on ne sévirait pas trop cruellement. L'essentiel était que l'impératrice douairière, terrorisée, reconnût la légitimité du gouvernement de la régence.

Le prince Kong, à l'instant, jugea la situation. Une retraite dédaigneuse eût été sa perte. Il fit face aux consciences qui préméditaient le crime. Il dit :

— L'Auguste Mère de l'État estime que la cour ne peut rester plus longtemps à Jéhol sans nuire à sa dignité, sans amoindrir l'autorité souveraine, sans ravalier le prestige de « Celui qui est Sacré ». Sa Majesté l'impératrice-douairière, dans sa toute-puissance, a prononcé. Il faut donc que sur-le-champ la cour se prépare à rejoindre Pékin, la Cité Rouge, véritable siège du pouvoir.

Les régents s'inclinèrent, mais leur réplique trahit leur sentiment du péril et leur résolution désespérée.

— Notre Conseil pèse trop peu pour ne pas donner son entière approbation à ce que, dans sa toute-puissance, l'Auguste Mère de l'État vient de décider. Mais s'il osait oublier qu'il tient son autorité de la volonté dernière de l'empereur, qui est devenu l'hôte d'en haut, ne manquerait-il pas à toutes les lois divines et humaines ?

L'ivoire et les plumes d'épervier des éventails bruissèrent plus vivement dans l'air léger, et les parasols de papier écarlate mirent une épaisseur d'ombre sur les visages cramoisis. Une voix reprit : p.055

## La vie secrète de la cour de Chine

— Sur la question du retour de la cour à Pékin une délibération est donc nécessaire.

Et Kong fut prié d'y assister. Il se refusa, n'appartenant pas au Conseil de régence. À cette réponse de fausse bonhomie, les autres se sentirent atteints. Elle insinuait bien le grief d'accusation que bientôt l'on ferait valoir en termes formels ; feinte maligne, elle annonçait les hostilités. Mais non moins habile fut la réponse.

— La composition du Conseil de régence n'est pas intangible ; et le pouvoir que nous possédons en vertu du saint édit de l'empereur Hien-fong, les princes du sang en sont investis.

Au reste, leurs avis, toujours précieux, nous seraient, dans le cas présent, particulièrement utiles ; car le départ de la cour ne saurait s'improviser, et l'entrée à Pékin sera un événement de trop grande importance pour ne pas nécessiter études, méditations, délibérations préalables.

— Tout à été prévu, tout a été réglementé, répliqua Kong.

Et il leur tourna le dos.

Peu après, à chaque porte du palais, des créatures des régents étaient postés aux écoutes, aux aguets, menaçants.

Le Conseil tenait dans son pavillon ordinaire. Il n'y eut pas de débats. Le désir de vivre, l'ambition de commander firent l'unanimité : on s'opposerait par la force au départ de l'empereur. Cette résolution raffermi les cœurs.

— Que craindre ? N'avons-nous pas pour nous le décret de Hien-fong nous désignant pour régenter l'empire ? Quelle autorité aurait-on le front d'invoquer en face de <sup>p.056</sup> la nôtre ? Seuls, nous sommes dans la loi ; et rebelles, factieux, tels sont nos adversaires.

Sous l'ampleur des dalmatiques blanches les bravades ne pouvaient paraître avec avantage. Avec leur dégain de canards présomptueux,

## La vie secrète de la cour de Chine

les régents se transportèrent chez l'impératrice-mère, résolument, l'éventail en bataille.

D'un pinceau alerte, sur un papier d'usage gouvernemental, le prince Kong traçait des caractères, auprès de la souveraine attentive.

« Nous ordonnons que les régents soient éloignés de leur poste, et nous donnons la mission au prince Kong, de concert avec les membres du Grand secrétariat, des Six ministères, des Neuf Hautes-cours, de nous faire un rapport sur le degré de châtement auquel les régents se sont exposés, chacun séparément, devant la loi, pour leurs crimes.

Kong eut soin de laisser son écrit sous les yeux des nouveaux venus.

— Avec regret, disaient ceux-ci, le Conseil vient de juger qu'il n'y a pas urgence pour la cour à rentrer à Pékin.

Et, ayant lu à leur aise le décret d'accusation :

— Il y a donc deux gouvernements en Chine ! Mais que l'on sache bien que tout ce qui sera tenté contre le Conseil équivaudra, sans compter le sacrilège envers la mémoire de l'empereur défunt, à une entreprise contre la sûreté de l'État et de la dynastie.

L'onction du prince exaspérait encore ces courroux.

— Mais qu'êtes-vous ?

— Nous nous réclamons de la volonté suprême du Saint empereur Hien-fong ; nous tenons notre existence et notre pouvoir de son décret ultime. p.057

— Nous n'acceptons pas ce décret !

— L'on en conteste l'authenticité ? Qu'au même titre l'on condamne tous les actes *in extremis* de tous les Fils du Ciel !

— Vous venez d'avouer le faux ! Vous êtes de vils usurpateurs ! Votre indignité n'a pas de bornes ! Vous parliez

## La vie secrète de la cour de Chine

de sacrilège ! Mais vous portez la flétrissure d'impiétés inouïes ! Vos crimes datent de loin, vous le savez. Vous avez abusé de la confiance de l'empereur, notre frère. Vous l'avez poussé aux plaisirs énervants ! Et vous êtes responsables de tous nos malheurs ! Vous ne pensiez qu'à satisfaire vos passions, qu'à bénéficier de vos privilèges ; la fange a rempli vos consciences ! Pourtant, plus sainement que nous, dans les circonstances tragiques que vient de traverser l'empire, vous prétendiez connaître les résolutions qu'imposait notre salut. Et vous inspiriez à l'empereur des actes d'intransigeance et d'inutile violence. Vouliez-vous déshonorer devant l'humanité tout entière le nom chinois ? Mais ne voyiez-vous pas que la dignité de la dynastie en était éclaboussée ? C'est vous les auteurs des guet-apens où sont tombés les étrangers et qui ont justifié les représailles. Si la cour a fui honteusement, à qui le devons-nous, sinon à vous ? Et la destruction du palais d'Été n'est-ce pas votre œuvre ? Les Français y ont fait jaillir les premières flammes, puis les Anglais sont venus... Mais aviez-vous respecté vous-mêmes ce vénérable et pur asile de nos empereurs ? À ces murs, à ces jardins, n'aviez-vous pas imposé le spectacle de vos actes sauvages, du martyre féroce des prisonniers étrangers ? Quoi ! Devant l'innocence de Celui qui est aujourd'hui notre maître, n'avez-vous pas étalé, comme un enseignement, le tableau de vos cruautés, de ces chairs <sup>p.058</sup> suppliciées et qui vivaient encore pour de nouveaux supplices ? Quel est ce crime ? A-t-il un nom parmi les hommes ? Dans quelle pensée donc tentiez-vous de pervertir ainsi le cœur du futur Fils du Ciel ?... Est-ce tout ? Avec toujours plus d'impudence, vous vous arrogiez les prérogatives réservées à la Personne Sacrée, si bien qu'ici, à Jéhol, vous usiez de ses biens, de tous ses biens... Et n'y eut-il pas de misérables querelles entre Elle et vous ? Après la mort, vous vous êtes tout approprié, tout, jusqu'aux coupes, où vous avez bu, jusqu'aux vêtements, que vous avez

## La vie secrète de la cour de Chine

endossés. Quelle profanation ! Quel abominable exemple ! Vous avez été des agents de corruption ! La cour est tombée à je ne sais quel rang ! Des femmes, des eunuques forment votre séquelle éhontée, comme une scandaleuse racaille ! Vous parliez de sacrilège ?

— C'est bien. Mais au nom de quelle loi prétendez-vous gouverner ?

— Au nom de la mienne, répondit l'impératrice.

Les régents se prosternèrent ; puis ils sortirent.

L'allure avait perdu le docte dandinement du palmipède ; et les éventails ne frétilaient plus sur les cols apoplectiques, ils pendaient inertes au bout des bras renversés, puis soigneusement on les réintégra dans leur gaine brodée, contre la hanche. Car les régents avaient besoin de leurs mains libres ; ils se découronnèrent des chapeaux abat-jour en tissu de gaze, surmontés du globule de corail, insigne des hauts mandarins, et leurs doigts mous, sur le front, sur la nuque, sur les joues enflammées épongeaient, tamponnaient une suée fiévreuse.

Sans hâte, ils rasseyaient leurs esprits, ils reprenaient leur souffle ; la secousse avait été rude. De véritables coups de lanières, ces paroles de Kong, mais l'épiderme <sup>p.059</sup> seul portait les marques de la flagellation ; la conscience ne s'était pas émue. Et, peu à peu, l'accalmie montait de cette impassibilité intérieure, profonde. Cependant leur meurtre était commandé, ils n'en doutaient plus ; mais le danger pouvait être encore conjuré. Ils se rendirent chez l'impératrice Ts'eu-ngan.

Elle ignorait tout, et elle ne voulait rien savoir. C'était cette fois un adieu définitif, une mort entière à la vie de la cour. Mais qu'entendait-elle ? Aux prières des régents, elle se récria avec stupéfaction. Comment put-on penser qu'elle serait d'humeur à opposer sa volonté à celle de l'impératrice-mère, à révolutionner le palais ? Et pourquoi ? dans quel espoir insensé ? Ah ! certes, il lui eût été pénible d'être sacrifiée par son époux à celle qui avait enfanté l'héritier ; et quelles

## La vie secrète de la cour de Chine

résolutions extrêmes son amour-propre, aussi cruellement blessé, ne lui eût-il pas inspirées ! Mais la paix régnait en elle, puisque Hien-fong en mourant avait comblé ses vœux, puisqu'il lui avait assuré un droit de prééminence ; et maintenant la certitude qu'en vertu d'un codicille secret, joint au testament de l'empereur, il lui serait loisible de s'attribuer le pouvoir, de mettre son veto aux actes du gouvernement, cette certitude suffisait à rassurer le sentiment de sa dignité. Ferait-elle usage de ce droit ? Non ! À quoi bon !

À ces révélations, les régents se virent hors de péril. Étaient-ils stupides tout à l'heure de plier l'échine devant les autres, cette impératrice-mère qui ne détenait qu'une puissance illusoire, ce prince vain, paradant devant une admiration féminine ! Quelle joie bientôt à les confondre ! Quelle revanche ! Car ils ne doutaient pas de vaincre l'inertie de la veuve de Hien-fong, timorée et indifférente, dont l'omnipotence insoupçonnée les p.060 éblouissait, par son apparition subite, et les faisait haleter de saisissement heureux. Et, ravis, après des affres silencieuses où s'était dressée l'image de l'échafaud, ils s'approchaient de cette souveraine suprême, aussi rayonnante, à leurs yeux, que la première aurore de liberté pour le criminel échappé au châtiment.

Ils déployèrent leurs éventails, leurs glorieux éventails, où les sentences, les maximes écrites de la main de l'empereur Hien-fong témoignaient du crédit dont ils avaient joui sous le règne précédent. Ces caractères sacrés, ils les lisaient à haute voix, avec pédanterie et ostentation, ils les montraient du doigt à l'impératrice, et ce leur était prétexte à rappeler les faveurs anciennes, à tirer vanité de toutes leurs actions serviles. Ah ! ils savaient faire trophée de ces éventails...

Ainsi les régents croyaient plaire à Ts'eu-ngan.

Mais vantardises, flagorneries, apologies de l'empereur Hien-fong, et tous leurs manèges ne réussissaient pas à forcer la volonté têtue de celle dont ils attendaient le salut, à lui arracher le consentement libérateur. Et, à la longue, sur cet airain, les subtilités de leur éloquence s'émoussaient, sans rencontrer le joint, les efforts opiniâtres défailaient.

## La vie secrète de la cour de Chine

Fallait-il donc attendre de leurs ennemis le fatal arrêt de mort ? Comment s'y résigner quand d'un mot, d'un geste, l'impératrice, veuve de Hien-fong, pouvait changer la face des choses ? Elle était maîtresse de leur sort, et maintenant, avec un désespoir non joué, ils le lui criaient. Les laisserait-elle périr, eux, des serviteurs loyaux ? Les dévouerait-elle à la haine ambitieuse de l'impératrice-mère, qui l'exécrait, qui, si longtemps, auprès de Hien-fong, l'avait desservie, l'avait amoindrie ? Toutes les épreuves, tous les désespoirs de sa vie, c'est à cette intrigante qu'elle les devait ! Et elle <sup>p.061</sup> hésitait à frapper ? à user de représailles ? Mais puisqu'elle en avait le pouvoir, puisqu'il lui suffisait de dévoiler sa suprématie, de paraître... Cela coûterait bien peu à son désir de repos ; ensuite, eux se chargeraient de l'affaire...

Mais Ts'eu-ngan était lasse d'ennui.

Alors, perdant leur flegme et toute tenue, ils l'accablèrent de supplications désolées, de protestations énergiques. Ils étaient comme de lamentables naufragés autour de cette impératrice menue, impassible, sans atours, sans bijoux, sans doigtiers pour les ongles longs, au visage ridé, flétri, couvert d'un fard ancien, s'écaillant par places. Elle n'avait point encore trente ans et elle portait tous les stigmates de la douleur. Et ces hommes qui rampaient à ses pieds, qui frôlaient, qui caressaient ses vêtements comme pour se pénétrer, pour garder au bout des doigts un peu de la puissance souveraine dont elle était investie, ces hommes, palpitant d'une vie anxieuse, n'émouvaient pas sa chair.

Jusqu'à la nuit ils furent là. Mais l'impératrice Ts'eu-ngan ne se laissa pas fléchir.

Quand ils s'éloignèrent, tout avait été ouï et publié dans ce palais de verre.

Instruite, dès le premier moment, Ts'eu-hi, sans tarder, se fit annoncer à Ts'eu-ngan. De pâles lueurs de bougies piquèrent aussitôt le boudoir où celle-ci rêvait, encore sous la fascination d'accents et de gestes. On entendit glisser des paravents ; de la grisaille des galeries

## La vie secrète de la cour de Chine

des ombres se détachèrent. Il y eut une sourde vibration de voix. Les deux impératrices étaient en présence ; l'une modelant des formes pleines sous un peplum brodé, l'autre de galbe réduit, penché, dans la simplicité de sa tunique. p.062

Avec Ts'eu-hi était entré un parfum de tubéreuse.

Elle souriait, dès le seuil, de ses minces lèvres carminées, mais le nez dressait sa lame de cimenterre, et sur la physionomie se répandait une expression de dureté, qu'accentuait encore le sombre onyx des yeux. Elle s'avancait ; sur les tempes quelques perles fines, appendues à des mouches cornées, oscillaient avec des scintillations. Pour polir les bandeaux de sa coiffure, hérissée sur le sommet d'épingles longues, garnies de fleurs, elle leva les bras, et, dans ce geste, la chaînette d'or, retenant au cou le plastron de dessous, s'étira, tressaillit, comme si, sur la chair tiède, on eût troublé sa torpeur. Enfin Ts'eu-hi parla ; et ce que distinctement elle prononçait, semblait être tramé par ses doigts effilés, agiles. Elle disait :

— Les régents devaient périr. Ils périront certainement puisqu'ils possèdent maintenant votre secret. J'ignorais moi-même que vous prévaliez sur mon empire. Mais votre prudente modestie sait heureusement tenir vos droits captifs. J'admire qu'il vous suffise de penser dans votre solitude que, si telle était votre fantaisie, vous pourriez m'anéantir, et je ne mets pas en doute que toujours vous vous en tiendrez à cette sentimentale satisfaction, qu'au plus profond de votre être ce secret est déjà enseveli. Dès notre arrivée à Pékin, les régents seront immolés. D'autres ont surpris ce qui s'est dit ici, il y a peu ; je saurai leur imposer le silence de la tombe. C'est une nécessité politique à laquelle personne ne pourrait faire exception. Mais on aura soin de vous laisser à la paix profonde de vos soliloques ; plus que vous pourtant je respecte vos droits, et vous figurerez dans le nouveau Conseil de régence...

Puis Ts'eu-hi vint au plus vite rassurer le prince Kong p.063 qui, à la nouvelle des révélations de Ts'eu-ngan, s'était dépité, comme un

## La vie secrète de la cour de Chine

joueur devant un coup maladroit. Ils convinrent que néanmoins il fallait hâter les événements ; et ayant décidé que la cour quitterait Jéhol le 30 octobre, Kong partit aussitôt pour Pékin, accompagné de quelques cavaliers des Bannières.

Peu après, l'impératrice-mère apprit que le Conseil de régence avait fui. Ses ennemis ne songeaient donc pas à résister, à moins qu'ils n'eussent comploté d'attaquer sur les routes Kong et sa garde. Mais la mort de son allié, si elle eût troublé des projets sentimentaux, pouvait-elle rien changer à sa destinée ? Elle se savait le point culminant, non seulement en vertu de son titre, mais aussi grâce à sa volonté organisatrice et exécutrice. Sans doute durant ces dernières heures vécues à Jéhol, dut-elle avoir des craintes pour sa sûreté ; mais déjà elle avait repris possession de son fils, et les eunuques, toujours au vent de la fortune, lui constituaient une garde de corps décidée.

Dès le lendemain les préparatifs de départ commencèrent.

Le 30, dans les chars et les litières de l'évacuation du palais d'Été, la cour prit la route de Pékin. Les partisans des régents étaient devenus imperturbablement des transfuges ; et tous acclamèrent l'impératrice Ts'eu-hi quand, franchissant le dernier portique de ce palais de Jéhol, retombé au silence éternel, elle exalta devant eux le jeune empereur. Cependant le régent Sou Choun s'était improvisé une garde, et, à une journée de marche en arrière, il suivit le cortège impérial.

Le 1<sup>er</sup> novembre les murs de Pékin se dressèrent dans la poussière lumineuse ; leurs crêtes étaient mouvantes d'une foule bariolée, mais la porte Nord avait été <sup>p.064</sup> déblayée des curieux qui, depuis la veille, interrogeaient l'horizon ; et les rues de cette autre ville sainte, où s'engageaient les équipages impériaux, étaient comme tapissées de draperies derrière lesquelles s'entendaient les trépignements et la rumeur d'un peuple immense.

Enfin la Cité Rouge Interdite, comme désaffectée depuis près de deux ans, reçut son idole. Les battants centraux des portes s'ouvrirent au cortège, puis retombèrent.

## La vie secrète de la cour de Chine



**L'impératrice Ts'eu-hi sur sa chaise particulière portée par des eunuques.**

(Au premier plan, on voit à droite le Grand eunuque Li Lien-yin, à gauche le doyen de la corporation).

Les hauts mandarins — Grands conseillers, ministres, Grands secrétaires, censeurs... — se présentèrent. L'impératrice-mère fut aussitôt prête à leur accorder audience.

Stylés par Kong, ils dirent :

— L'esprit public est troublé, depuis que de vulgaires sujets détiennent la puissance impériale. Des calamités se préparent. L'État a perdu son centre ! Les gens pervers triomphent, mais le peuple qui craint les esprits du Ciel et de la Terre dit en lisant les décrets fabriqués par les usurpateurs : « Ce ne sont pas là les mots de notre Maître ; ce ne sont pas là les intentions de la Mère de l'État, de la Mère de notre souverain. Peut-on laisser subsister pareil

## La vie secrète de la cour de Chine

désarroi ? L'État repose sur le Palais. Il n'est qu'une puissance au monde : celle de l'empereur, et pendant la minorité, seule son auguste Majesté l'impératrice-mère représente le foyer d'où tout émane. Il faut écraser la faction.

— Ce sera fait, répondit Ts'eu-hi.

À ce moment les régents Tsai-Yuan et Touan-Houa, qui venaient de prendre connaissance du décret impérial rédigé par Kong à Jéhol, demandèrent à être entendus.

Leur attitude, leurs paroles furent d'une violence calculée ; ne doutant plus de l'issue de l'aventure, magnifiquement, ils abattaient la dernière carte. p.065

— On nous expulse du Conseil de régence ; tel est le cas qu'on fait de la volonté suprême de l'empereur Hien-fong ! C'est un forfait comme la Chine n'en a jamais vu ! Et que sera l'avenir si l'on méprise ainsi les droits les plus légitimes, les plus sacrés ? Il n'y aura plus qu'impiété et qu'irrespect ! N'avez-vous donc plus la mémoire des ancêtres !

« Parce que nous jugeons votre acte sacrilège, nous nous y opposons en vous déniaut le droit de gouverner au nom de l'empereur. Et nous défendrons que des intrus pénètrent au sein du Conseil des régents, tel que l'a constitué notre saint empereur au moment d'aller dans l'autre vie.

On les laissa ainsi parler. Et nulle réplique ne leur fut donnée. Mais le lendemain, à la pointe du jour, Tsai-Yuan et Touan-Houa étaient appréhendés à leur domicile, tandis qu'à quelques lieues de Pékin, le jeune prince du sang K'ing empoignait le régent Sou Choun dans la maison d'un fonctionnaire. Le même jour la Gazette officielle annonce la dissolution du Conseil de régence et la mise en jugement des redoutables favoris de Hien-fong. En vingt-quatre heures, la Haute cour de justice instruit l'affaire ; et le Grand Conseil prononce immédiatement la peine : les trois chefs de l'ancien Conseil de régence subiront la mort lente, c'est-à-dire seront coupés morceaux par

## La vie secrète de la cour de Chine

morceaux. Mais ils bénéficient d'une commutation de peine. Dans leur Prison honorable (geôle réservée aux membres de la famille impériale), le prince Tsai-Yuan et Touan-Houa reçoivent chacun une ceinture de soie avec laquelle ils s'étranglent aussitôt. Quant à Sou Choun, le 9 novembre, on l'invita à monter dans une charrette attelée d'une mule ; il fut ainsi conduit sur une des places de Pékin où s'élevait l'échafaud ; avant <sup>p.070</sup> de présenter sa tête au bourreau, il secoua d'un geste élégant sa robe de soie où, durant le trajet, de la poussière s'était abattue...

L'impératrice-mère et le prince Kong avaient gagné la partie.

@

VI

L'IMPÉRATRICE ET LE RÉGENT

@

p.071 À ses maîtres si longtemps absents la Cité Rouge, de loin, était apparue avec cette face accueillante des demeures ancestrales. Et, les portes de l'enceinte à peine closes, quelle hâte dans la reprise de possession !... Mais qu'était-ce ? Quelque chose ne flottait-il pas, inquiétant, indéfinissable comme une odeur de foule et de sang, comme si des fumées épaisses avaient été portées jusqu'ici — fumées des batailles ardentes, fumées des bivouacs grouillants, — jusqu'à ce sanctuaire de l'éternité, que ne devraient pas émouvoir les crises des générations éphémères ? Une sensation était poignante dans son étrangeté, le long des galeries et des salles intimes, sur le pavé des cours, — celle de l'histoire récente, de ces événements prodigieux l'invasion, l'occupation européenne. Et la cour de Jéhol qui n'avait pas été mêlée à ces choses, aux premières minutes, resta surprise, rêveuse, troublée.

Cependant les palais, les salles du trône, les temples, les pavillons, les portiques et tous les édifices se groupaient selon l'ordre immuable, comme des organes toujours en fonction. À cette cour qui, malgré tout, se laissait p.072 encore impressionner par les apparences et émouvoir par l'instabilité des situations humaines, ils rappelaient les rites archaïques, ils imposaient les règles, les disciplines sacrées ; et se distribuant, d'une manière mécanique, en chacune de ses parties, bientôt la vie immortelle reprit.

L'impératrice Ts'eu-ngan se réinstalla au palais de l'Est, près du *Temple des Parents décédés* ; l'impératrice Ts'eu-hi, au palais de l'Ouest ou du *Printemps Éternel*, — comme elle tint à ne pas se séparer de l'empereur, un personnel innombrable envahit sa demeure : d'abord ses gens, puis tous les serviteurs et tous les eunuques de l'empereur

## La vie secrète de la cour de Chine

défunt, auxquels s'ajoutaient les survivants de l'ancienne maison impériale, ceux qui avaient fui l'incendie du palais d'Été. Tous les jours les bureaux de l'Intendance voyaient un défilé de nouvelles figures. En outre, les bâtiments du gynécée où se logèrent de nouveau les concubines de Hien-fong étant proches des habitations des eunuques, ce quartier Nord-Ouest devint le plus vivant, le plus bruyant du palais.

Jusqu'à l'exécution du dernier chef de la camarilla de Hien-fong, les courtisans, au *Printemps Éternel*, se produisaient avec une prudente réserve, car le gouvernement nouveau ne paraissait pas d'une stabilité à toute épreuve. Mais dès le 3 novembre, au plus fort de la révolution du palais, un édit avait désigné le triumvirat du Conseil de régence : les deux impératrices douairières et le prince Kong ; le 7 novembre, nouvelle victoire des princes du sang contre les usurpateurs : un édit substitue le titre de période t'ong-tche (« Gouvernement uni ») à celui de k'i-siang (« Heureuse chance »). Victoire de formalistes, sans doute ; mais de telles victoires comptent en Chine. Le jour où le nom de règne du Fils du Ciel, choisi par la camarilla, fut annulé par les adversaires de celle-ci, il <sup>p.073</sup> n'y eut plus à discuter sur l'issue de la lutte engagée ; T'ong-tche avait, en quelque sorte, vaincu K'i-siang... Et le lendemain les chefs du défunt Conseil de régence, comme on l'a vu, se donnaient ou recevaient la mort.

C'est alors qu'il y eut au *Printemps Éternel* affluence de Grands conseillers, de Grands secrétaires, de ministres, de censeurs, de chambellans, de dignitaires, de mandarins de toute sorte, de tout acabit, empressés aux prosternations, aux louanges, aux félicitations, aux congratulations. La clientèle de Kong triomphait ; la veille elle ne comptait pas, ou si peu ; et tout à coup, augmentée des courtisans qui avaient pu échapper au naufrage du premier Conseil de régence, elle grouillait, rampait, clamant ses appétits, protestant de sa fidélité, de son loyalisme... Quand on n'eut plus d'offices, de prébendes, de faveurs à distribuer ou à promettre, l'on songea aux affaires de l'État.

L'impératrice T'seu-hi annonça bien haut qu'elle entendait que tout lui fût soumis. Mais l'enchevêtrement et la nouveauté des problèmes

## La vie secrète de la cour de Chine

bientôt la déconcertèrent. Dans sa solitude de Jéhol, sans doute avait-elle cru que la signature des conventions de paix avec la France et l'Angleterre, les 24 et 25 octobre 1860, n'était qu'un geste, dont l'effet devait être de clore à jamais l'ère des luttes et des difficultés, d'assurer la reprise de la vie traditionnelle ; — et voici qu'à Pékin, d'une voix tranquille, on lui apprenait que les engagements souscrits ne sauraient être absolument considérés comme lettre morte, qu'il fallait tolérer la présence permanente à Pékin de représentants des pays barbares, se disant autorisés par leurs rois à communiquer directement avec le Fils du Ciel, qu'il fallait respecter l'institution d'un « Bureau des Affaires Étrangères », entretenir donc des relations avec <sup>p.074</sup> l'étranger... — comme si avec ces nations de marchands, uniquement sensibles au gain et habiles au trafic, l'Empire Céleste pouvait traiter d'égal à égal ! Mais était-ce là le prix d'une paix définitive ? Déjà d'autres prétentions perçaient !

Ts'eu-hi devait ainsi exhaler ses plaintes. Et, à chaque colloque, Kong ne sentait-il pas comme l'enveloppement de regards soupçonneux ? Mais cette âme de souveraine, sans doute, ne lui était plus une énigme. Il pouvait saisir quel sentiment tirait du fond de la mémoire ou de l'inconscient, phrases, accents, gestes qui depuis des ans, à la cour de Hien-fong, se répétaient avec une force fascinatrice, mettant tout ce monde au même niveau, le pétrissant, le façonnant à l'image de la camarilla fanatique et sanguinaire.

Bien qu'elle eût poussé à l'exécution du clan hostile aux négociations, Ts'eu-hi, c'était visible, subissait l'empire du gouvernement vaincu. Et quand près de Kong, en ce milieu nouveau, plus aéré, elle s'appliquait à dompter ses préventions et que, docilement, elle se mettait à l'école des progressistes, vite rebutée, comme malgré elle, elle dévidait les raisonnements tant de fois entendus, elle jetait de ces cris passionnés que, par la mort des ex-régents, elle avait elle-même étouffés... Le passé ne pouvait mourir en elle.

Néanmoins, en fin de compte, sensible sans doute à d'autres arguments, la régente faisait toujours prévaloir les avis du prince.

## La vie secrète de la cour de Chine

Kong, légitimement, pouvait concevoir quelque fierté de sa politique gouvernementale ; — elle avait sauvé la situation. Certes, quelque chose était changé en Chine, et, dans l'affaire, le vieil empire laissait de ses plumes, beaucoup de sa parure vaine, de son orgueil insolent. <sup>p.075</sup> Mais, somme toute, il n'était pas diminué ; il était plutôt allégé, — allégé comme une noblesse que talonne la misère : pour vivre selon le siècle elle se débarrasse de ses infatuations et de tous ses titres inutiles, et, fuyant sa mortelle solitude, elle hante les mondes où se crée la richesse, où les forces se renouvellent. L'État chinois était pareil à un grand personnage ; et, jusqu'ici, à ses yeux, les autres puissances comptaient comme vulgaire canaille. Pénétré de sa suprématie, il avait pris ces airs, ces maintiens qui en font accroire, qui font douter l'adversaire de sa valeur propre. Aussi avec quelle timidité, par deux fois, en 1842, en 1858, l'épée de l'Europe avait-elle été maniée, comme si, dans les obscurités de la civilisation chinoise, un lien essentiel pouvait être rencontré et, par mégarde, tranché ; c'eût été, peut-être, l'effondrement de l'antique édifice, avec fracas, — et l'Europe ne souhaitait pas cette catastrophe. Mais, à la troisième fois, en 1860, témérairement la pointe de l'épée se ficha au cœur même de l'État, dans les mystérieuses régions de la Cité Rouge ; et alors l'on crut voir le vieil empire solitaire descendre de ses hauteurs sublimes, secouer le poids de son passé et accepter la souveraine loi d'égalité, le commun droit des gens ; on crut le voir entrer dans la société des nations, sans une arrière-pensée, librement.

Ainsi c'était d'un œil intéressé que l'étranger contemplait la défaite chinoise ; en vérité, il y voyait germer, dans les limites du droit des autres, une indépendance nationale, — et il ne lui en coûtait pas de la reconnaître. Serait-ce donc un geste d'éveil que firent les Anglo-Français, penchés sur l'empire momifié ? Voilà qui prêterait à sourire, car ce fut plutôt, selon les apparences, un geste de brutalité. Ah ! sans doute, dans l'affaire, ont-ils abusé <sup>p.076</sup> du fer et du feu, mais il semble qu'ils en voulaient moins à la Chine qu'à l'originalité chinoise, à cette singularité politique et sociale, qui empêchait le vaste territoire — force

## La vie secrète de la cour de Chine

économique endormie — d'entrer en relations avec les sociétés de la civilisation occidentale.

Comment, en effet, le gouvernement de Pékin eût-il admis ce droit de coercition, et surtout, et d'abord, comment la notion du principe supérieur au nom duquel l'on combattait le farouche individualisme de la Chine, son souverain mépris des races et des pays étrangers, lui eût-il été intelligible ? On s'entêtait à rendre l'État sociable. Et pourquoi ?

Toute immixtion paraissait donc une atteinte à la liberté propre du pays, inspirée par une volonté purement tyrannique. Quant à faire entendre que l'indépendance dans l'isolement n'est qu'une fausse indépendance et qu'à l'aliéner il y avait gain certain, il n'y fallait pas songer.

Aussi, pour la majeure partie des dirigeants et des lettrés, les conditions de la paix ravalaien-elles l'empire.

Sans doute les traités de 1858, ratifiés et aggravés par les traités de 1861, tenaient bien la Chine dans une position humiliée, lui imposaient une attitude de repentir, mais ce n'était pas aux hommes, à l'étranger, qu'elle se rendait, mais aux lois de la vie, aux nécessités du siècle. Et, loin de déchoir, la Chine se pliait aux conditions d'un meilleur devenir.

C'est de cette région sereine, dominant les contingences misérables, que l'on eût aimé voir les hommes d'État chinois considérer les événements. Mais, en dépit de leurs airs impassibles et de ce suprême regard de détachement, il ne fallait point leur demander l'effort qui libère. Et, d'ailleurs, s'ils se détournaient des choses du jour, c'était, pour contempler encore le passé avec la certitude apaisante de sa résurrection.

Pourtant cet état d'esprit, n'est-il pas démenti par l'action de Kong et de quelques autres, par l'œuvre politique du nouveau Conseil de régence ? Cette action, cette œuvre se signalent, en effet, par un caractère éminemment pratique ; là, il y eut de lucides intelligences, qui, tout en acceptant les faits accomplis, s'efforcèrent de disposer une demeure qui fût au goût de l'étranger sans déplaire à la Chine. Sans

## La vie secrète de la cour de Chine

doute se bornèrent-elles au présent, à la réalité immédiate ; et, si à leurs démarches ne se mêla pas le vain regret du passé, il ne semble pas, d'autre part, qu'elles méditèrent sur l'avenir, qu'elles saisirent les fatales conséquences des innovations.

On reconnaît bien ici l'esprit terre-à-terre de la race jaune, merveilleusement apte, quand il s'y applique, à tirer tous les avantages d'une situation, même, au premier aspect, défavorable, mais impuissant à abstraire, à pénétrer l'essence des choses, à supposer la postériorité d'un acte.

Et véritablement, comme elle nous apparaît étroite, débile, indigente, la politique dite « progressiste » de Kong ! Elle ne se formule pas ; elle se fait au jour le jour ; elle est opportune ; elle est raisonnable, — résignée et avisée ; et, à l'image de son inspirateur, elle est affligée d'une incurable myopie : les lointaines perspectives lui sont inconnues. Pareille à un boutiquier en son échoppe exiguë, après peu de débats, elle enregistre les ordres ; elle fait honneur à sa signature. Et son habileté consiste à exploiter, le plus fructueusement possible, les relations qu'elle noue, derrière son comptoir, avec les chalands bavards qui lui arrivent d'Occident ; c'est un commerce actif. Mais, sous cette raison sociale, on ne sait à quelle <sup>p.078</sup> loi obéit la Terre Fleurie, ni quelle direction est la sienne ; ou, plutôt, il semble qu'elle aille à la dérive...

En vérité, le gouvernement de Pékin, incapable de s'élever assez haut pour prévoir la suite logique des événements, ayant vainement cherché dans l'histoire du passé, suivant la traditionnelle habitude, le remède aux difficultés présentes et ne trouvant rien qui puisse s'appliquer à l'actualité, se dépense en efforts de conciliation et reste impuissant à jeter dans le débat le poids d'une thèse ou d'une proposition originale. Et tous les jours des faits nouveaux confondent ou démontent le Conseil de régence, dont la savoureuse ingénuité alors s'épanouit.

Ainsi lorsque Kong apposa sa signature aux conventions de paix, il crut que la France et l'Angleterre qui seules avaient porté leurs armes victorieuses en Chine, seraient exclusivement autorisées à entretenir

## La vie secrète de la cour de Chine

des relations directes avec le Céleste empire. Et voici que les pavillons d'autres puissances apparaissaient à l'horizon ; c'étaient la Russie, les États-Unis et c'étaient le Portugal, le Danemark, l'Espagne, la Prusse, la Hollande, la Belgique, l'Italie... Toutes n'étaient pas inconnues ; la grande république américaine comme l'empire du Tsar avaient déjà obtenu quelques avantages par des traités antérieurs avec les autorités chinoises. Mais que de nations nouvelles révélaient peu à peu leur existence au gouvernement de Kong ! Et pas une qui ne fît entendre les mêmes revendications, pas une qui n'usât des mêmes moyens d'intimidation, qui ne se montrât affamée, impatiente !... Qu'était donc cette Europe pour contenir tant de races et de pays, et pareillement pressés par le besoin de vivre ?

La marée grandissait : marchands, prêtres, diplomates ! Incessantes arrivées, débarquements tumultueux ! <sup>p.079</sup> Boniments, chicanes, avec accompagnement de grossièretés, de menaces et, selon les circonstances, de voies de fait. Du moins, jusqu'ici, Pékin n'en avait eu que l'écho ; or, après sa capitulation, après avoir été réduit par la coalition franco-anglaise, les scènes qui tant de fois s'étaient déroulées à Canton, à Macao, à T'ien-tsin et sur quelques autres points, n'allaient-elles pas se produire maintenant dans la ville sacrée ! Qu'il eut ou non cette appréhension, le gouvernement de la régence se refusa à admettre que Pékin fût ouvert à d'autres représentations diplomatiques que celles de la France et de l'Angleterre. Aussi quand, en mai 1861, un « envoyé extraordinaire prussien » — le comte d'Eulenburg — sollicite une audience, le prince Kong, stupéfait, demande à l'ambassade de France « à quelle catégorie d'empires appartient le royaume de Prusse », dont pour la première fois le nom frappe son oreille. Il lui est aussitôt expliqué que « cet empire est un des grands royaumes de l'Europe » et que la Chine et la Prusse ont « intérêt à s'allier par un traité de commerce ». Kong se rend à ces raisons ; il accorde à la Prusse « la qualité de Grande puissance » et autorise le « directeur des Greniers publics » à signer le septembre un traité commercial avec les représentants du roi, « agissant tant en son

## La vie secrète de la cour de Chine

nom qu'au nom des autres membres de l'association de douane et de commerce allemande » ; mais, en laissant entrevoir l'étendue du sacrifice fait à la France et à l'Angleterre, il s'opposa à la résidence à Pékin d'un ministre prussien. — Cependant, après un laps de cinq ans, satisfaction sera donnée sur ce point à la Prusse.

Plus tard, la même fin de non-recevoir frappera les puissances qui viennent se faire connaître et reconnaître ; le gouvernement de Pékin ne peut se décider à admettre <sup>p.080</sup> qu'il ne saurait y avoir de nations privilégiées, et l'on dirait que, dans sa pensée, la France et l'Angleterre ont charge de faire respecter leurs prérogatives et de monter ainsi la garde autour du sanctuaire de l'État. C'est à la France que s'adressa le prince Kong quand, en décembre 1863, l'envoyé danois pénétra à Pékin sans prévenir les autorités chinoises :

« Toute personne envoyée en Chine par un royaume étranger pour conclure un traité, doit venir sans aucun mystère et aller tout d'abord aux *ya-men* du surintendant du commerce à Chang-hai pour s'entendre avec cet officier.

Jamais un traité ne sera négocié, signé, ratifié à Pékin, mais à T'ien-tsin, à Chang-hai. Et dans toutes ces circonstances, plus ou moins, les deux puissances favorisées joueront le rôle d'intermédiaire, de conseiller même ; on s'en rapporte à leurs avis, à leur décision, — et il semble qu'on veuille engager leur responsabilité.

Cependant un décret du 20 janvier 1861 avait créé un *Bureau des Affaires Étrangères*, ou *Tsong-li ya-men*, destiné à mettre fin, en quelque sorte, à l'antagonisme classique du monde gouvernemental à l'égard de tout ce qui n'était pas mandchou-chinois, « à consolider, à assurer les bonnes relations entre la Chine et les empires étrangers ». Ainsi fut enlevé au *Li-fan-yuan*, chargé de l'administration de la Mongolie, du Turkestan et du Tibet, la connaissance des affaires relatives aux rapports avec l'Occident exclusivement attribuée dès lors au nouveau bureau.

## La vie secrète de la cour de Chine

Au point de vue de la civilisation occidentale, la création du *Tsong-li ya-men* était donc un progrès ; mais combien imparfaite cette institution, et combien loin encore de l'Office des affaires étrangères d'une nation qui accepte résolument les principes du droit des gens. Ce n'était <sup>p.081</sup> plus comme autrefois au vice-roi de la province du Kouang-tong que les diplomates avaient affaire, ni au Li-fan-yuan ou « cour des pays tributaires », « cour des vassaux », mais ce n'était pas encore aux représentants directs de la puissance impériale ; — les « rois étrangers » demeuraient toujours au-dessous du Fils du Ciel. Et si l'empereur des Français et la reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande avaient sur les autres chefs d'État un droit de prééminence, leur souveraineté néanmoins n'était pas telle que la « face du Dragon » pût être découverte aux envoyés qu'ils accréditaient à Pékin. Mais un premier pas, un grand pas, avait été fait : le maître du gouvernement, le prince du sang qui était investi de la confiance du Fils du Ciel et des impératrices-douairières, Kong régent, était accessible aux représentants de France et d'Angleterre. Plus tard, ils atteindraient plus haut, jusqu'aux marches du trône de l'Invisible ; la main souveraine recevrait leur lettre de créance...

Et, se bornant aux satisfactions présentes, M. de Bourboulon, ministre de France, et M. Bruce, ministre d'Angleterre, installèrent définitivement leur légation dans la capitale impériale, au seuil de la Cité interdite, les 25 et 26 mars 1861. De T'ien-tsin les couleurs françaises et anglaises étaient passées à Pékin ; saut immense ! Elles affirmaient que l'État chinois entretenait des relations diplomatiques régulières avec deux États étrangers ; révolution incroyable ! Désormais les conquêtes des traités de 1858 et 1860 étaient consacrées ; — et dresser enfin une demeure inviolable sur ce sol si longtemps inabordable, quelle joie triomphante ! Pour la savourer plus tôt l'Angleterre, contre toute prudence, n'avait pas craint de précipiter les événements : — peu après la signature des conventions, le 7 novembre 1860, Pékin vit arriver le ministre <sup>p.082</sup> anglais, Frederick A. Bruce, en burlesque équipage, notamment « avec cinquante caisses de

## La vie secrète de la cour de Chine

verre à vitre destiné à remplacer dans le palais, qu'il comptait occuper immédiatement, les carreaux de papier en usage dans le pays ». Ahurissement de l'entourage du prince Kong ! — en fait de *chinoiseries* il eût été difficile d'en trouver une meilleure. Mais Bruce ne plaisantait pas ; le posage de ses carreaux à vitre, de fabrication nationale, semblait être un des principaux articles de sa politique. Il y renonça cependant, le ministre français, M. de Bourboulon, ayant critiqué le projet d'ouvrir sans délai les Légations :

« Lorsque nos troupes auront quitté Pékin, disait-il et que nous n'y serons plus nous-mêmes, l'empereur pourra y revenir sans que son amour-propre soit froissé ; tout sera rentré dans l'état normal, et les deux ministres pourront alors venir s'établir auprès de lui conformément aux traités.

Cet avis ayant été écouté, les ambassadeurs et leur suite se retirèrent à T'ien-tsin ; de là ils communiquèrent avec le gouvernement de Kong. Et cinq mois après, quand les souverains, rassurés, eurent réintégré la Cité Rouge, MM. de Bourboulon et Bruce rentrèrent dans la capitale ; solennellement ils prirent possession des locaux affectés aux services de leur légation. Le 18 mai de la même année, la Russie qui jusqu'ici relevait du Li-fan-yuan installera une troisième légation.

Dès lors, ces demeures diplomatiques que pavoisent les couleurs françaises, anglaises, russes, et le palais du *Tsong-li ya-men* circonscriront la vie politique sino-occidentale. Là, en cet étroit espace, se jouera une grande partie, — interminable ; où le prince Kong eut des coups heureux, quoique ou parce que indécis, et où il s'exténua, jusqu'au jour où le prince K'ing prit la place et l'occupa avec sa belle astuce ; — et que de comparses <sup>p.083</sup> autour ! Mais Kong, K'ing et les autres, sur le tapis, jetèrent des cartes qui n'étaient pas les leurs ; d'invisibles yeux suivaient le jeu : — derrière les rouges murailles du palais sacré, l'impératrice Ts'eu-hi veillait, et c'étaient ses décisions qui intervenaient.

VII

LE TRÔNE EN PÉRIL

@

p.084 De courte durée avait été le malaise de la mère de l'empereur au retour de Jéhol. Et, dès qu'elle put tenir en respect ses préventions, et dès que s'étouffèrent en elle les voix du passé, elle devint attentive, sans effort, aux affaires gouvernementales. Tous les rapports lui étaient lus ; de sa main elle les annotait. Aux audiences, elle lassait les hauts mandarins de questions. À cet entraînement, sa curiosité naturelle acquit une extrême vivacité, et son jugement se précisa. Rien du dehors ne lui paraissait indifférent. Avide de nouvelles, de renseignements, difficilement elle se disait satisfaite ; et lorsqu'elle croyait avoir réuni tous les éléments d'un problème, elle dictait sa loi, au mépris de la co-régente et du régent.

La grande affaire alors était l'insurrection des *T'ai-p'ing*. Chaque jour marquait un nouveau progrès des rebelles. Longtemps, il est vrai, le gouvernement avait négligé de leur faire face, résolument, — et par force, le danger européen ne donnant point de relâche. Mais quand, p.085 du côté de l'étranger, on en fut aux arrangements, la cour mandchoue et les hommes d'État en place portèrent toute leur attention sur le soulèvement de seize provinces de l'empire. Fait sans précédent ! Avec ces ennemis, point de négociations possibles ; la nécessité s'imposait de les écraser, — question vitale pour la dynastie mandchoue !

Car l'idée qui triomphait réellement à chaque journée révolutionnaire, c'était en dépit des apports étrangers, l'idée chinoise, l'idée d'émancipation nationale ; ce qui était mis en déroute, c'était l'usurpateur qui en 1644 s'était emparé du trône de Pékin. Pareille à un degré du trône, une province conquise élevait toujours plus haut le chef *t'ai-p'ing*, l'insigne Hong Sieou-ts'iuan, qui,

## La vie secrète de la cour de Chine

avec un extraordinaire esprit de magnificence, s'était conféré le titre de « Roi céleste ». Extravagant, héroïque, infortuné Hong ! De quel absurde mélange sa pensée était résultée !

Obscur maître d'école, il était entré comme secrétaire au service de Mr. Roberts, membre de la *Baptist mission* de Canton ; mais déjà il avait subi l'empreinte de la doctrine qu'enseignait une secte mystique du Kouang-si. Bouddhisme d'un côté, christianisme de l'autre, et — la dose biblique étant en plus forte proportion, — bientôt Hong annonça qu'il était le fils cadet de Jehova et que, pareil à son frère Jésus-Christ, il avait une mission divine à remplir, il était le libérateur, le second Messie ! Et, en familier de la Bible, il citait ses textes ; mieux il les glosait ; là où l'Évangile dit que le Soleil sera obscurci, la Lune voilée, que les étoiles tomberont du ciel, il faut entendre que Hong et sa femme seront incarnés et que les guerriers *t'ai-p'ing* surgiront ; là où il est dit que le tabernacle de David sera relevé, c'est de la reprise de <sup>p.086</sup> Nan-king qu'il s'agit ; enfin dans l'Apocalypse, le bouleversement du ciel et de la terre, c'est « l'ancienne Chine qui fait place à l'empire Céleste de la Paix parfaite ».

En 1849, Hong forme l'association des « Adorateurs de Dieu », sorte de communauté égalitaire. Sur les marchés il prêche le nouvel évangile ; les meurt-de-faim, les malandrins viennent à lui. Il frappe l'imagination de ces gens en feignant de mourir pour ressusciter le septième jour. Mais les autorités, émues au rapport qu'on leur faisait de cette agitation insolite, firent arrêter des disciples du Messie, qui, se sentant suivi, décide d'entrer en campagne. Il entreprend de lutter contre les grands, contre les puissants de l'empire, contre les favoris du pouvoir, et c'était implicitement une déclaration de guerre à la dynastie mandchoue. Aussi Hong est-il pressenti par les chefs des Triades, puissante association politique se proposant de renverser la dynastie usurpatrice. Mais le contrefacteur de l'œuvre messianique ne veut point de profanes dans son armée, et il repousse les propositions qui lui sont faites. Il est jaloux de son

## La vie secrète de la cour de Chine

indépendance et de l'autonomie propre de cette organisation de combat qu'il a forgée : à ses côtés, ses deux lieutenants, « le Roi de l'Est » et le « Roi de l'Ouest », puis tout un système hiérarchique de ministres, de généraux.

Les bandes sont bien encadrées. De 1850 à 1853, elles montrent leur valeur dans les provinces des deux Kouang et dans le Hou-nan ; à merveille elles s'entendent à mettre à sac les villes prises. Le 19 mars 1853, Nan-king, l'ancienne capitale de l'empire de Chine, capitule ; le chemin du nord est ouvert à l'insurrection, dès ce moment, formidable, — car les forces qu'aux premières heures de son apostolat mystico-guerrier Hong avait dédaignées, maintenant grossissaient le noyau primitif, p.087 assuraient les victoires, faisaient déborder la révolution *t'ai-p'ing* sur presque toute la surface du territoire. Les armées impériales luttaient en vain, sans ordre, choisissant les positions favorables à de promptes retraites. Insuffisants, frêles barrages contre une telle inondation ! Par dessus l'obstacle passaient grondantes, écumantes, les masses insurrectionnelles ; ou bien elles s'enflaient en un courant compact, irrésistible ; enfin là où elles ne rencontraient pas de digues, elles couvraient, noyaient l'étendue, et, comme sur leur pente roulaient vers le nord, — eau profonde, trouble, épaisse, creusée de remous où s'entrechoquaient les épaves, toutes les dépouilles des riches cités, des plantureuses campagnes submergées. À son tour, bientôt la Cité Rouge recevrait le choc fatal ; mais, pour elle, elle avait l'éternité ! Demeure de l'autocratie céleste, les tempêtes révolutionnaires n'arrachent pas une pierre à ses murs impérissables ; seules les dynasties qu'elles abritent ont leur temps marqué. Elles le savent sans doute ; et elles savent aussi qu'elles ne sont qu'une apparence, que le dehors changeant du souverain principe gouvernemental et social de la Chine immortelle.

Aussi suffit-il de quelques symptômes troublants pour que les hôtes passagers de la Cité Rouge prennent l'alarme. Et quand leur parvenait la rumeur, toujours plus proche, des victoires

## La vie secrète de la cour de Chine

révolutionnaires, comment les Mandchous n'eussent-ils pas pensé à l'heure fatale ?...

Mais l'offensive des Français et des Anglais en 1858 changea la face des choses. Arrivée, invasion, déploiement de forces étrangères, batailles et défaites des impériaux, par une tactique et des armes autrement supérieures à celles des *T'ai-p'ing*, opéraient au fort du désarroi intérieur, une puissante diversion, causaient <sup>p.088</sup> une commotion nouvelle, moins retentissante tout d'abord, mais combien plus profonde !

Il se fit comme un équilibre : l'élan, la force impulsive des *T'ai-p'ing* s'annula, eût-on dit, à cette survenue d'intense énergie. Et sur les bords de l'abîme, où tant d'autres s'étaient anéanties, la dynastie mandchoue se reprit à espérer...

Certes, contre le trône, les redoutables cohortes européennes étaient tournées ; — et de 1858 à 1861 elles ne le ménagèrent pas. Mais, par leur présence même sur cet empire si affaibli, si appauvri militairement, elles donnaient au trône l'illusion de la sécurité. Meute dont il avait cruellement senti les crocs, mais qui, par contre, le gardait des détrousseurs les plus osés. Quelle terrible garde ! C'était à souhaiter de l'avoir constamment aux portes !... On l'aurait avec du savoir-faire, en paraissant lui concéder un lot convenable...

L'ennemi de l'extérieur converti en allié ! Où, sinon dans les antichambres du *Printemps Éternel*, une telle idée put-elle germer ? Le matériel de guerre, qui avait donné à ses possesseurs des victoires que l'on n'eût pas osé rêver, était l'objet, dans l'entourage du trône, de discussions passionnées ; et l'on s'étonnait de ces troupes si ardentes, si endiablées à se battre loin de leur foyer, — puis industrieuses, après le feu, après les razzias, d'un commerce facile, même. Voilà qui tenait du prodige !... Et la pensée que tout cela veillait dans le voisinage ne laissait pas d'être, malgré tout, réconfortante. La Cité Rouge estimait qu'en bonne politique le vainqueur devait protéger le vaincu, prendre à sa charge l'écrasement de l'insurrection chinoise qui, par ses efforts, risquait de

## La vie secrète de la cour de Chine

troubler la face de la victoire. Mais exprima-t-elle son sentiment au dehors ? Rien n'en témoigne.

p.089 D'ailleurs, quelle était, à cet égard, l'opinion des deux puissances européennes ? Il leur aurait paru mal aisé de se déclarer, au simple examen de la situation ; au début de la campagne même, elles ne savaient pas si elles avaient affaire aux Mandchous ou aux Chinois. Et si elles prirent position pour la dynastie mandchoue, contre les *T'ai-p'ing*, ce n'est point délibérément, mais entraînées par les événements.

Plus d'une fois les chefs de l'insurrection les avaient pressenties et, en termes plus ou moins formels, leur avaient proposé d'associer leurs armes, — en 1860, notamment quand, pour eux, il y avait intérêt à agir contre Chang-hai. Des pourparlers furent même engagés et le chef des insurgés avait été visité à Sou-tcheou.

Qu'eût été le sort de cette coopération ? Ils s'illusionnaient sans doute les Européens qui pensaient qu'aisément, à ceux qui leur auraient prêté assistance, les *T'ai-p'ing* vainqueurs acquitteraient la dette de reconnaissance. Une fois dupés, c'est l'empereur chinois de la Cité Rouge, l'illuminé Hong, que, fatalement, les Anglo-Français auraient été appelés à combattre. Et si la guerre au gouvernement mandchou laissait, somme toute, la masse populaire indifférente, une campagne contre une dynastie nationale n'eût pas manqué de réveiller le xénophobisme, l'ardent patriotisme de toutes les provinces de l'empire. À quoi bon, dans cette lutte intestine, prendre parti ? Rien, d'un côté comme de l'autre, selon les apparences, ne devait résulter d'avantageux. C'est ce que beaucoup de diplomates pensaient. Cependant, il en était d'autres, plus raffinés, qui eussent aimé épauler la dynastie croulante ; non pas pour assurer sa durée, mais plutôt, pour que, sous cette raison sociale, la Chine se survécût à elle-même et qu'à la faveur d'une lente p.090 agonie, sagement prolongée, chaque partie de ce grand organisme, en état de désagrégation, pût choir d'une manière insensible dans le domaine colonial des pays d'Europe.

## La vie secrète de la cour de Chine

Trente ans plus tard une telle opinion sera unanimement partagée par la diplomatie occidentale ; et, à l'énoncer sous sa forme brutale — « dépeçons, partageons la Chine » — on ne ressentira pas un soupçon de gêne. Mais en 1860, ceux qui avaient comme la vague prescience de ce qui sera vers 1890 un axiome de politique étrangère eussent été malhabiles à soutenir leur thèse ; — les événements leur vinrent en aide : sans qu'elles l'aient voulu, hors de tout dessein prémédité, la France et l'Angleterre furent entraînées à défendre fermement la dynastie régnante.

Le premier acte d'hostilité de l'Europe contre les *T'ai-p'ing* se produisit les 18-24 août 1860 à Chang-hai. Ce port — grand marché de l'empire du Milieu entre le Yang-tseu et la mer — se voyait prochainement atteint par l'insurrection. Le 2 juin, la cité des soieries et des lettrés, toute sillonnée de canaux, mélancolique, studieuse et trafiquante à la fois, Sou-tcheou, capitale du Kiang-sou, avait ouvert ses portes au « Roi fidèle », l'un des lieutenants de Hong ; dès lors l'attaque de Chang-hai n'était, croyait-on, qu'une affaire de jours. Les *T'ai-p'ing* n'ignoraient pas que c'était vers la base même de l'expédition franco-anglaise qu'ils s'avançaient. Mais loin d'en concevoir quelque crainte, ils allaient avec la confiance de faire accepter leurs propositions d'alliance ou tout au moins, d'obtenir quelques navires qui leur permettraient de se maintenir dans la province du Kiang-sou, et de s'y appuyer pour enlever Pékin.

Cependant les riches négociants de Chang-hai, <sup>p.091</sup> appréhendant le sort des autres villes que l'insurrection avait piétinées, résolurent de défendre l'existence de la cité, fondement de leur propre crédit, de leur pouvoir économique. D'autre part, l'alarme était dans la colonie européenne, alors à peine née, — l'irruption des révolutionnaires ne pouvant que perturber les relations d'affaires établies, non sans difficultés, avec les corporations marchandes. Il y avait là comme un groupement sino-européen, dont la croissance demandait à être protégée.

## La vie secrète de la cour de Chine

C'est ainsi que le comprirent les ministres français et anglais MM. de Bourboulon et Bruce. Le 26 mai, déjà, ils avaient fait connaître l'ordre donné aux commandants des forces de terre et de mer de couvrir Chang-hai. Peu après, d'ailleurs, de leur propre initiative, les maisons chinoises de la ville avaient organisé un corps franc sous le commandement de deux Américains, Frederick Ward et Burgevine ; composé d'aventuriers de différentes nationalités, il fit ses preuves en délogeant des environs des troupes d'insurgés, puis du 18 au 28 août, prêta main forte aux 1.200 soldats français et anglais affectés à la défense de ce point du territoire.

Durant toute l'année 1861, les *T'ai-p'ing* occupèrent les alentours de Chang-hai sans prendre l'offensive. Sans doute attendaient-ils l'issue de la lutte engagée entre les deux factions mandchoues : celle de Kong avec les impératrices douairières et celle des courtisans de l'empereur Hien-fong ; d'un autre côté le « Roi Céleste » Hong avait donné sa parole à l'amiral anglais Hope que Chang-hai serait respecté, — et peut-être se faisait-il scrupule ou, mieux, jugeait-il maladroit de rompre son serment. Mais dès 1862, dès qu'à Pékin l'état de choses politiques prit plus de fermeté, plus de consistance, des troupes franco-anglaises furent envoyées à Chang-hai.

p.094 Est-ce à dire que la France et l'Angleterre optaient résolument pour les Mandchous ? Sans avoir à examiner si dans le fait de renforcer contre les *T'ai-p'ing* les armées impériales, l'on doit voir le résultat voulu de négociations régulièrement conduites, si diplomatie européenne et gouvernement de la régence reconnurent que leurs intérêts concordaient assez pour commander une action commune, disons que les troupes franco-anglaises n'étaient pas expédiées pour châtier des rebelles, des fauteurs de guerre civile ; leurs mouvements, prenant l'allure d'une sorte d'opération de police, avaient sans doute pour objet de redonner aux grandes cités, paralysées par l'occupation révolutionnaire, leur ancienne aisance d'échange ; — mais, comme elles furent appelées à combiner marches, manœuvres, plans de combat avec les corps d'armée

## La vie secrète de la cour de Chine

dynastiques, il parut que l'Europe défendait le principe même de la souveraineté mandchoue.

En tout cas, les vœux de la Cité Rouge étaient comblés ; les armes et les hommes qui l'avaient vaincue la servaient maintenant. Et, comme pour manifester sa volonté de faire usage de toutes les ressources européennes, elle reconnut officiellement les phalanges mercenaires et cosmopolites de Ward et de Burgevine en leur accordant, par décret, le titre éblouissant d'« Armée toujours victorieuse ».

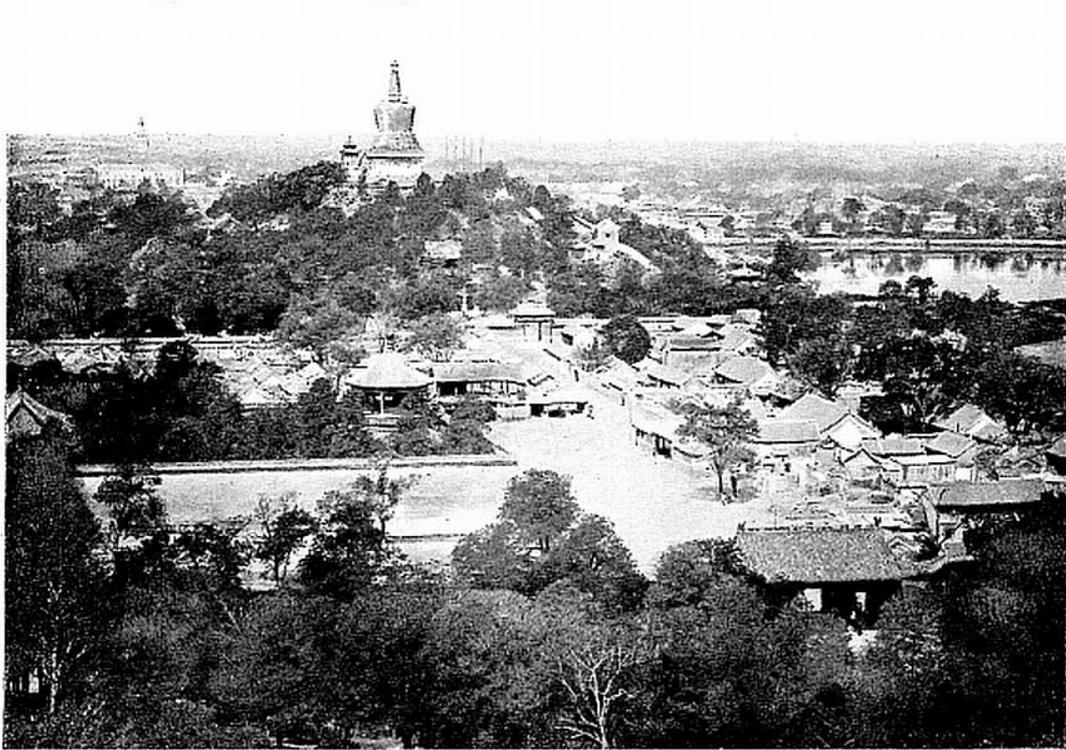
Dès ce moment, la répression alla bon train. Et au fur et à mesure que se succédaient les combats, où hommes de race blanche et hommes de race jaune mêlaient leur sang, à Pékin les relations diplomatiques jouaient selon un rythme de concorde, tout nouveau. Sans doute, stupéfait de voir l'Europe si prodigue de la vie de ses enfants pour un profit qu'il jugeait illusoire, le prince Kong<sup>p.095</sup> huilait ses phrases, soignait ses airs. Manifeste, la satisfaction du régent ! Et comme il savait se prévaloir de l'alliance qui se scellait dans la mort, sur chaque champ de bataille ! En ce sens, l'impératrice Ts'eu-hi elle-même le stimulait. Car, en elle, était bien éteint le fanatisme des courtisans de l'empereur Hien-fong ; — ce poison, absorbé à son insu, lentement, elle avait su le rejeter, et, délivrée, un rare sens pratique avait paru dans ses paroles, dans ses actes. Déjà c'étaient toutes les qualités qui l'élevèrent si haut. Elle fit figure de « femme d'État » à dater de cette époque critique, quand les événements changeaient d'aspect comme un amoncellement de nuées sous les sautes de vent ; avec un instinct sûr, elle indiquait la direction de la tempête et faisait faire route du côté des cercles maniables...

Mais Ts'eu-hi, pour libre qu'elle soit de son jugement, ne conserve pas moins cette impatience de la loi des « Barbares de l'Ouest » que les premiers régents, les ennemis de Kong, manifestaient avec tant de fureur homicide. Kong lui avait fait subir l'Europe ; et elle y avait répugné. Pourtant aujourd'hui elle ne peut qu'estimer le gain qui

## La vie secrète de la cour de Chine

résulte de cette adroite politique ; — à une condition néanmoins : qu'on se libère le plus tôt possible de ces vainqueurs, que leur qualité de sauveurs rend plus dangereux. Kong n'y contredit pas ; mais il est quelque peu gourmand de civilisation occidentale, et, dans l'intimité qui l'accueille au *Printemps Éternel*, il se dépense pour dulcifier le cœur de l'impératrice.

@



**Vue de Pékin, prise des Jardins de l'Ouest.**

## VIII

### LI HONG-TCHANG À L'ŒUVRE

@

p.096 « Il nous faut une armée de mer et une flotte ; dès lors plus d'invasion. »

Telle est l'opinion du régent. Il la défend. Il dit les négociations poursuivies dans ce but avec l'Angleterre. Un jour, en 1862, il annonce que l'inspecteur général des douanes, M. Lay, a mission d'acheter vaisseaux, canons, poudre, charbon, d'engager officiers, canonniers, matelots...

L'impératrice de l'Ouest ne peut qu'applaudir à cette initiative, dont Kong se montre fier.

Enfin ! Des promesses d'embellie creusent les masses sombres de l'orage. Dans l'atmosphère l'on goûte la venue de jours prospères. Renouveau qui émeut quand, naguère, le conquérant blanc tenait sous sa botte la dynastie sainte, quand, toujours plus proche, l'insurrection, sur les murs de la Cité Rouge, soufflait sa brûlante haleine. Voilà le conquérant domestiqué. Et l'insurrection râle ; les rapports se suivent annonçant de nouvelles entailles dans la bête : le 4 avril, les 12 et 17 mai 1862 les forces franco-anglaises et l'*Armée toujours victorieuse* débloquent les *T'ai-p'ing* de leurs positions près Chang-hai. Au feu, des Européens sont tués ; le trône apprend la mort du contre-amiral français Protêt à l'attaque de Nan-k'iao ; aussitôt, décret impérial :

« Cela nous frappe ! Cet officier qui est venu de si loin, naviguant parmi plusieurs océans, se voua à la destruction des rebelles, au risque de sa vie, et dans son noble zèle, il est mort sur le champ de bataille. C'est un cas de sincérité qui ne ternit en rien la gloire de sa mission première (la guerre à la dynastie), c'est un signe de valeur héroïque qui est hautement à sa louange... Nous ordonnons qu'un présent de

## La vie secrète de la cour de Chine

cent fourrures de martre et quatre rouleaux de broderies impériales de soie colorée soient offerts à la famille du défunt amiral.

Le 21 septembre Ward, le chef des *Victorieux*, est tué. Son second le colonel Forrester est mis à la tête de l'*Ever Victorious Army* ; mais Forrester décline cet honneur ou, pour dire vrai, la responsabilité d'un tel commandement. Car cette armée, par définition, impossible à vaincre, n'est qu'une armée de fortune, de racolage trop bigarrée de peau, où pour imposer sa discipline le chef doit user tour à tour de ménagements et de rigueurs. Résolus, fermes, ces Anglais, ces Espagnols, ces Français, ces Allemands, ces Manillois, ces Américains et tous ces Chinois : quand le point à enlever se profile nettement, ils ne lâchent point pied ; mais quand la campagne se prolonge, quand l'imminence de l'action n'impose point sa contrainte, c'est la mollesse, la désobéissance, la débandade même. Sans doute Forrester envisagea-t-il ces difficultés.

Un autre Américain de l'armée de Ward est désigné : Henry Andrea Burgevine, de conscience légère celui-là ; si les gages baissent ou se font attendre on le verra <sup>p.098</sup> marchander son courage et celui de ses hommes ; au demeurant, intrépide !

Avec ce tempérament de stipendiaire tout était à redouter. D'autre part, les forces régulières franco-anglaises étaient moins disposées à donner contre les insurgés *t'ai-p'ing*, — comprenant enfin, semblait-il, la vanité de leurs sacrifices. Quant à l'armée dynastique, malgré toute la valeur de son chef Tseng Kouo-fan, vice-roi des deux Kiang, elle manquait totalement de cohésion, de direction.

Le moment eut donc été peut-être favorable aux *T'ai-p'ing*. Car, en réalité, ils n'avaient souffert que dans leur avant-garde, dans une de leurs tentacules. Si le trône croit à l'agonie des rebelles, on le trompe. Seulement, l'insurrection est un peu étourdie par les coups reçus. Il lui suffirait de s'abandonner de nouveau à sa pente, de rouler vers le nord... Mais un homme surgit, serviteur des Mandchous.

## La vie secrète de la cour de Chine

Eût-il été un génie militaire, Li Hong-tchang n'aurait jamais pu fondre la masse insurrectionnelle ; mais il avait de l'astuce, du cynisme, de la décision ; — et puis des circonstances le servirent.

Li Hong-tchang en 1862 entrait dans sa quarantième année. À son actif, moins des actes que des gestes, des mots ; d'ailleurs des gestes, des mots pleins de sens. Reçu académicien, grâce aux leçons de Tseng Kouo-fan, ami de son père, le jeune Li était honoré à l'égal des grands lettrés ; mais à l'encontre des grands lettrés, il ne jugeait pas des hommes et des faits d'après les livres. Mandarin savant, oui ; mandarin vivant, surtout. Et, en outre, mandarin attentif à ne pas se laisser brider, rompant vite les liens de la tradition et même ceux du respect. Phénomène qu'un tel individu sous le ciel de la Terre Fleurie !

p.099 Tseng Kouo-fan le connaissait de longue date ; et quand placé à la tête de l'armée du Kiang-si pour combattre les rebelles, on vint lui dire que son ancien disciple sollicitait une place dans son secrétariat, il eut cette réplique :

— Ambition vaste ; talent élevé ; notre champ est restreint ; un gros vaisseau ne saurait flotter dans une mare.

Tseng se rappelait avec quelle prestesse son élève franchissait autrefois le cadre de l'amplification littéraire, et combien son penchant à la dispute importunait ; puis, s'il l'avait perdu de vue plusieurs années, d'aucuns étaient là pour lui rapporter les actes d'indépendance de Li, attaché à une vice-présidence de ministère, et, plus tard, secrétaire d'un gouverneur, sa manière élégante de relever l'inaptitude ou les bévues d'un supérieur, sans que l'effronterie parût. Encore qu'il fût sûr de lui-même, Tseng savait assez que l'on peut, à toute heure, faillir, pour tolérer à ses côtés un pareil censeur. Et puis l'homme n'était-il pas trop vantard ? On disait qu'un général, sans doute excédé, avait pris Li au mot :

— Si vous pouvez garantir la victoire, lui avait-il dit, pourquoi ne pas prendre par écrit l'engagement formel de vaincre ou de mourir ?

## La vie secrète de la cour de Chine

Le général était naïf. Obligation d'honneur ? Ce n'était pas pour embarrasser Li. Il conduit au feu les troupes impériales et les fait tailler en pièces. Mais il oublie son serment...

C'est peu après cette aventure qu'il se fit annoncer à Tseng Kouo-fan. « Trop gros vaisseau pour une mare ! » Des mandarins interviennent, répondent de Li :

— Il en a rabattu, disent-ils ; son ambition actuelle n'est point à comparer avec celle de jadis. Pourquoi ne pas le mettre à l'épreuve pendant quelque temps ?

Tseng se rend à ces raisons, et Li prend place parmi les secrétaires du vice-roi. Dès les premiers jours il se montre <sup>p.100</sup> réfractaire aux coutumes et aux règlements ; mais son maître ne lui cède pas, et même au déjeuner où le vice-roi réunit ses secrétaires, Li est obligé de paraître, bien qu'il s'y fût refusé, à cause de l'heure trop matinale. D'autre part, pour balancer sa sévérité — car il eût été dangereux de s'aliéner un esprit de cette trempe ! — Tseng ne ménageait pas ses compliments ; à bout portant il les lui envoyait :

— Vous êtes doué d'un talent exceptionnel ; c'est vous qui vous entendez le mieux aux affaires ; vous n'avez point votre pareil pour rédiger un rapport ou une lettre ; plus tard vous occuperez des charges peu communes ; peut-être même le disciple dépassera-t-il le maître.

Et l'autre de se rengorger, sous des dehors modestes, et d'envoyer à son tour des projectiles de même calibre ; mais plus oblique est son tir :

— Jadis lorsque j'assistais les divers commandants en chef, c'était la hâte, le manque de direction. Ici je suis guidé comme par une boussole ; j'en ai retiré un profit considérable.

Ces gracieusetés n'empêchaient point cependant le désaccord sur les questions de stratégie : Tseng étant l'homme du point d'honneur, d'un courage réfléchi, d'une décision inflexible aimant mieux s'enfermer que reculer, alors même que les circonstances l'ordonnaient ; Li, brave, mais sans obstination, prompt à changer ses plans et prêt à la retraite

## La vie secrète de la cour de Chine

pour reprendre haleine et méditer un mouvement tournant. Ils faillirent maintes fois se séparer. Le vice-roi fit toujours les premiers pas vers la conciliation. Leur intimité ainsi s'accrut. Comme d'égal à égal, ils discutaient les affaires de l'État et de l'armée.

Sans doute, au cours de leurs entretiens au quartier-général de Ngan-k'ing, le maître et le disciple se promirent-ils de courir même fortune ; pour l'ambitieux vorace qu'était Li, la guerre à l'insurrection était une <sup>p.101</sup> magnifique partie, pour le conservateur de la vieille Chine, pour le superstitieux de l'ordre, du gouvernement établi, qu'était Tseng Kouo-fan, c'était l'occasion de mériter de son vivant les suprêmes satisfactions et, plus tard, ce qu'il estimait mieux encore, les glorifications posthumes.

L'un et l'autre brûlaient donc de se signaler ; l'un sans l'autre, ils n'y pouvaient songer. Leur commun désir leur inspirait une action commune : qu'eût valu l'esprit d'organisation de Tseng, et son austère sentiment du devoir aussi, sans l'ingéniosité et les calculs de Li ; et comment, pour celui-ci, sans le patronage de Tseng, s'élever au rang qu'il ambitionnait, où tous ses pas, toutes ses postures seraient en pleine lumière ?

Déjà juge provincial et intendant de circuit (*tao-t'ai*), Li Hong-tchang, désigné par Tseng Kouo-fan, se voit appelé, par décret impérial, au gouvernement du Kiang-sou. Impossible d'être mieux exposé aux regards de la Cité Rouge. Gouvernement périlleux depuis que les *T'ai-p'ing* en menaçaient le siège, tandis que les combinaisons européennes y multipliaient les embûches. Il y fallait le sens des situations, un esprit délié, — des reins solides.

Combien, choisis pour ce poste avancé, eussent été pris d'épouvante ! Et combien devant cette marque de la confiance insigne du trône eussent protesté de leur indignité, de leur impuissance à y répondre ! Car, lorsque la faveur impériale appelle un Chinois à des fonctions éclatantes et périlleuses, il n'est pas rare de voir sa pusillanimité lui inspirer de viles formules et le décider à se dénigrer lui-même. Ils ont beau être vains, quand le pont à franchir tremble sur

## La vie secrète de la cour de Chine

l'abîme, ils dilacèrent leurs parures, ils se dépouillent de leurs attributs. L'étalage de leur turpitude leur sera compté comme un acte <sup>p.102</sup> méritoire ; leur modestie sera louée, et l'aveu de leur impéritie prouvera leur loyauté.

Mais Li Hong-tchang se laisse investir des fonctions de gouverneur du Kiang-sou. À nature puissante, nourriture substantielle. Il est bâti pour réaliser une glorieuse destinée ; il le sent bien ; il le montre.

Avant même que le décret qui le nomme arrive de Pékin, comme pour publier sa valeur, il accomplit un exploit de ruse et de courage. On était venu décrire à Tseng Kouo-fan la situation critique de Chang-hai :

« Chang-hai, disait-on, est le point où affluent commerçants et marchandises ; les revenus des douanes, les impôts procurent des ressources considérables. Pour trouver une source aussi riche de revenus, il faudrait les taxes prélevées sur une immense étendue d'une terre grasse et fertile ; et encore n'y arriverait-on pas ! Abandonner cette source de richesse aux rebelles serait désastreux !

Li décide d'aller secourir l'opulente cité. Mais les *T'ai-p'ing* coupent toute communication... Dans son esprit un projet s'élabore. Pour 180.000 taëls il achète cinq navires européens à Chang-hai ; lorsqu'ils sont arrivés à Ngan-k'ing, il y embarque 5.500 soldats, après quoi, à toute vitesse, il les dirige vers Chang-hai. Sur les rives du Yang-tseu les *T'ai-p'ing* sont autour de leurs postes ; à voir repasser ces navires ils s'inquiètent, ils flairent une machination européenne, mais ils n'osent barrer la route. Et Li débarque à Chang-hai, un peu comme un sauveur...

Il accède à son gouvernement sous les dehors tranquilles des affamés de gloire qui ont confiance en leur étoile. Désarroi et confusion sont partout ; la stupeur règne. Le précédent gouverneur s'était brisé en voulant <sup>p.103</sup> refréner la panique populaire : il avait interdit aux réfugiés dont la ville était pleine de demander secours à Tseng Kouo-fan. Et Li Hong-tchang amenait à ce peuple qui voulait être défendu

## La vie secrète de la cour de Chine

tout un corps d'armée ! Il était donc bien l'homme de la situation, puisque à l'heure même où sa candidature était examinée à Pékin, il avait accompli un acte qui remplissait les vœux de la population et conquérait, en quelque sorte, son suffrage. Ne tenait-elle pas du prodige, cette arrivée à point nommé de cinq vaisseaux bondés de troupes ? Eût-il besoin de nouveaux titres, Li Hong-tchang, par une telle prouesse, se fût désigné à la succession du gouverneur, mis à bas pour une politique contraire, toute d'expectative.

Sens de l'opportunité, besoin de s'assurer la faveur publique, plans ingénieux, réalisation rapide, voilà qui rendit la Cité Rouge attentive. Elle attendait d'autres actes ; ils se produisirent bientôt. Car, fort de son mandat et maître de l'opinion, le nouveau premier magistrat du Kiang-sou décida hardiment sur les affaires en cours, selon ses vues propres et au mépris des conseillers affolés.

Un projet consistant à attaquer quelques positions éparses, provoqua une violente riposte de Li :

— Les quelques milliers d'hommes que je commande sont tous faits pour combattre. Je puis les rassembler, mais non les disperser. Comment pourrais-je les séparer pour garder deux misérables bourgades ? Attendez que le fort des rebelles vienne ici chercher la mort et vous assisterez au spectacle d'une victoire !

Le jour qu'il juge favorable, à la tête de toute son armée et de dix bataillons de marine, Li Hong-tchang se porte en avant ; les troupes étrangères s'étaient abstenues. Il enfonce quelques rangs de *T'ai-p'ing* et poursuit l'avantage durant trois combats. À <sup>p.104</sup> partir de ces journées, disent des versions chinoises, les étrangers de Chang-hai conçurent la plus haute estime pour la valeur militaire et l'intelligence organisatrice du gouverneur-commandant.

En vérité, la manière de ce fonctionnaire était prestigieuse. Le prince Kong, l'impératrice Ts'eu-hi ne s'y méprirent point : celui qui, dans le Kiang-sou, avait reçu délégation de la puissance impériale agissait

## La vie secrète de la cour de Chine

moins en fonctionnaire qu'en homme d'État. Devait-on s'en féliciter ou s'en défier ? La question, l'éternelle question, dès qu'en Chine une personnalité se révèle, fut débattue les matins d'audience du *Printemps Éternel* — ou les nuits de confidences. Alors apparut dans la pensée de Ts'eu-hi cet état d'inquiétude qui fut le tourment de toute sa vie : désirer des « hommes de talent » et redouter de les voir surgir ; car, si le trône mandchou est à la merci d'un débordement révolutionnaire, n'a-t-il rien à craindre d'un fonctionnaire puissant et astucieux ? Il faut donc cueillir le fruit d'une politique adroite, mais veiller sans avoir de cesse pour, le moment venu, porter la cognée dans la gloire qui croît et épaissit son ombrage... On avait les yeux sur Li Hong-tchang.

Quant à lui, il poursuivait sa route ; calme, résolu, seul. Seul parce que pour atteindre les points culminants, il importe d'avoir les coudées franches. Pas d'éclaireurs ; point de compagnons ; une suite docile, silencieuse surtout. Ah ! comme malignement il se débarrassa d'un rival, le trésorier provincial Wou-Hiu...

Que la disposition des fonds publics fût entre les mains d'un autre, comment l'aurait-il supporté ? La fonction de Wou-Hiu fut respectée ; mais on la démembra ; une section devint le « bureau des dépenses, l'autre le « bureau des constructions », avec, à la tête, deux clients de Li. <sup>p.105</sup> Restait le semblant de vie de la direction générale. C'était un plaisir de la voir fonctionner à vide ; aussi n'avait-on hâte d'y toucher.

Cependant une nuit de clair de lune — on trouve ce clair de lune dans certaine chronique chinoise —, Li Hong-tchang se décide à en finir. Il enfourche son cheval et pique des deux vers la demeure du trésorier nominal. L'abord est cérémonieux. Le gouverneur se répand en compliments, et l'autre, à ce raffinement du bourreau, s'humilie. Tout à coup le glouglou doucereux tarit. Jaillissement de nettes articulations... Le patient croit entendre son arrêt. Mais voici que les paroles de Li s'empêtrèrent encore de politesse :

— C'est à ma grande confusion que j'ai été nommé gouverneur de la province ; pour remplir convenablement ma charge je désire savoir à combien s'élèvent les revenus des

## La vie secrète de la cour de Chine

douanes et des impôts. Ayant entendu dire, Monsieur, que vous en possédiez un registre complet et clairement disposé, je viens vous demander si vous m'autorisez à y jeter les yeux.

Wou-Hiu pense que le coup de grâce est différé, et, revenu à l'espoir, il veut gagner du temps, induire en erreur son ennemi, en dissimulant l'état exact des finances et le détail des opérations antérieures. Dangereuse supercherie avec pareil matois ! C'est à son propre piège que, bientôt, le trésorier se voit pris, car, par trois fois, il doit obéir à l'injonction courtoisement voilée : « Vous devez en avoir d'autres », et apporter tous ses livres de comptes. Dès lors le dénouement de ce dialogue à la chinoise — où, sous le ton patelin, la menace perçait — Wou-Hiu pouvait le pressentir. Un geste du gouverneur, et le domestique qui l'avait accompagné s'approche ; il déploie une toile jaune, il y serre les registres, tandis que Li Hong-tchang, avec un peu plus de <sup>p.106</sup> brusquerie :

— Les articles de ces livres sont nombreux et importants ; je ne puis en cette soirée les parcourir jusqu'au bout ; je vais emporter cela chez moi pour l'examiner à loisir.

Le résultat de l'entrevue fut un troisième sectionnement du pouvoir de Wou-Hiu : création d'un « bureau de l'octroi », où est appelée une autre créature du gouverneur.

Ce n'est pas seulement pour l'amener à un état de consommation que ces saignées successives sont faites dans la fonction de trésorier, par pure fantaisie d'une rivalité qui savoure son triomphe ; c'est aussi pour laisser le champ libre à une politique financière qui se définit : mise à contribution des ressources de Chang-hai pour l'entretien de l'armée et tous les frais de répression.

Li Hong-tchang, maître de la situation, eut tôt fait de s'assurer les revenus des droits de douane et des impôts. Son autorité et sa politique ainsi soutenues, il s'employa au relèvement des forces militaires. Dans cette tâche il fit appel à des compétences, bien qu'il y répugnât. Mais il avait un remarquable talent pour s'attribuer les

## La vie secrète de la cour de Chine

résultats des efforts des autres, principale qualité d'un chef. Pourtant un homme regimbait : Burgevine, le nouveau commandant de l'*Armée toujours victorieuse*. Trop roués tous deux, et trop intéressés, pour s'entendre ! À la suite d'une sortie qu'ils firent ensemble contre les *T'ai-p'ing*, leur inimitié s'accrut. Après un nouveau démêlé, Li n'hésite plus : ordre est donné de ne plus solder les troupes de Burgevine. Mais quand les *Victorieux* sont appelés au secours de l'armée impériale en mauvaise posture sous les murs de Nanking, ils refusent de marcher. Burgevine, absent de Chang-hai, p.107 revient en hâte, le 4 janvier 1863, à la nouvelle de l'incident. Indigné, il prend cent cinquante de ses hommes armés et, en cet appareil, va sommer le banquier de l'*Ever Victorious Army* de lui remettre sur-le-champ la somme due. L'autre objectant des ordres supérieurs contraires, Burgevine use de violence ; son interlocuteur crie sous les coups dont il est bourré, pendant que les acolytes du commandant en chef pillent la caisse. Mais ils ne ravissent pas au delà du chiffre de l'arriéré : une fois en possession de quarante mille taëls ils quittent la place.

Li Hong-tchang, exaspéré de tant d'audace, qu'il qualifiait de criminelle, demanda l'arrestation des délinquants. On n'y voulut pas consentir, mais on obligea Burgevine à se démettre de ses fonctions. Le capitaine Holland qui le remplace est battu à son premier engagement ; sa démission est réclamée. L'*Armée toujours victorieuse*, décidément, semblait mal en point. À qui la faute, sinon à Li Hong-tchang, disait Burgevine. L'ancien commandant était accouru à Pékin, et tandis qu'aux ministres américains et anglais il exposait ses griefs contre le gouverneur du Kiang-sou, à tout venant, sous un jour spécial, il révélait le caractère et la conduite de son ennemi. Il demanda des réparations, des indemnités. Il n'obtint rien. Alors il menaça de passer aux *T'ai-p'ing*.

Aux oreilles du prince Kong les cris de Burgevine étaient parvenus. Et, le long de ses galeries, l'impératrice Ts'eu-hi en avait eu l'écho. Quel trouble dans la quiétude naissante ! Qu'augurer de ces événements ? Que signifiaient-ils ? Mais lorsqu'on aperçut l'aventurier Burgevine ébaucher son geste de transfuge, puis avec quelques

## La vie secrète de la cour de Chine

satellites, se joindre aux rebelles, dans les nuits p.108 du *Printemps Éternel* il y eut comme l'effarement d'une trahison cachée...

Que la politique de Li Hong-tchang prît pareille tournure, la cour avait été loin de s'en douter. Aussi se promit-elle de compter avec plus de vigilance les pas de ce gouverneur. D'ailleurs l'armée que bruyamment il organisait n'inspirait pas grande confiance. C'était toujours sur l'Europe que le trône fondait son espoir. À l'Angleterre, déjà chargée de la réorganisation de la marine, on demanda un chef pour l'*Ever Victorious Army*. Le capitaine Gordon est pressenti ; et, bientôt, le ministre anglais autorise la nomination de cet officier.

La campagne contre les *T'ai-p'ing* allait enfin entrer dans sa phase active.

Sans Gordon, Li-Hong-tchang, ayant en main près de 50.000 hommes, aurait commencé le branle. Mais qu'eût-été sans Gordon l'avenir des campagnes de Li Hong-tchang ?

L'*Armée toujours victorieuse*, machine à rendement variable, sous son nouveau commandant, tendit tous ses ressorts. Aux 3.000 hommes qui la composaient depuis la mort de Ward, vinrent s'ajouter 2.000 autres. Et dans le corps entier circula un courant qui fit s'agglomérer toutes les énergies éparses. Gordon voulait un instrument maniable ; il l'eut pour un temps.

Quant à Li Hong-tchang, ses efforts n'étaient pas moins remarquables : en quelques mois, dans le Kiang-sou, une forêt de baïonnettes avait surgi. Et tous ces bataillons, d'une instruction sommaire, avaient de l'allure, de la façade avec leurs engins de guerre européens. Au feu que vaudraient-ils ? Li Hong-tchang en répondait. Néanmoins lorsque Gordon vint lui proposer un plan d'attaque contre Sou-tcheou, capitale du Kiang-sou, p.109 aux mains des rebelles depuis mai-juin 1860, le gouverneur Li demanda que les *Victorieux* prissent l'avant-garde.

Li Hong-tchang suivit. Les troupes s'avancèrent par terre et par eau. L'investissement, tel qu'il s'accomplit, laissa dès le premier jour peu

## La vie secrète de la cour de Chine

d'espoir aux assiégés. Gordon ne leur accorda nul répit ; à chaque affaire il poussait à eux avec une vigueur tranquille qui stupéfiait les Chinois : ce flegme, cette élégance démentaient l'idée qu'ils avaient de la guerre, — et du guerrier : être convulsionnaire, ivre de sang. Et longtemps, là-bas, l'on a parlé de ce chef qui, sans armes, allait chaque matin sur un point dominant, et, de sa badine, signalait les positions, les ouvrages à enlever.

Sou-tcheou fut ainsi amené à reddition. Mais dans la place il y avait désaccord entre les chefs *t'ai-p'ing* ; quelques-uns ne souffraient pas qu'on leur parlât de mettre bas les armes ; et l'un d'eux même fut tué par ses pairs, partisans de la soumission.

Gordon parlementait. Avec Li Hong-tchang il s'engagea à respecter et à faire respecter la vie des chefs qui se rendraient. L'acte de capitulation put alors être rédigé. Et le 1<sup>er</sup> décembre Sou-tcheou ouvrait ses portes à l'*Armée toujours victorieuse* et aux troupes du gouverneur. Huit généraux *t'ai-p'ing* vinrent recevoir la loi des défenseurs des Mandchous ; avec eux ils livraient plus de cent mille hommes.

Déjà Gordon se préparait à de nouvelles victoires, quand on lui apprend que Li Hong-tchang, au mépris des promesses jurées, venait de massacrer les chefs vaincus et leur escorte. Gordon saisit ses pistolets, que, pendant la bataille il avait laissés dans leurs fontes, et court à la recherche du gouverneur ; mais il ne peut <sup>p.110</sup> l'atteindre. D'ailleurs, un instant sorti de ses gonds, il revient vite à son flegme naturel. Cependant les présents, les mille taëls que lui envoie la cour, il les refuse. Derrière un masque d'indifférence, sa conscience n'a pas de repos. Enfin, indigné que le parjure, de la main même de ses compagnons d'armes, n'ait pas reçu son châtiment, et blessé d'un édit impérial attribuant à Li Hong-Tchang la prise de Sou-tcheou, Gordon déclare ne plus vouloir coopérer avec des perfides, — et la Cité Rouge apprend que, une fois encore, l'*Armée toujours victorieuse* a perdu son chef.

Malheureuse Cité Rouge ! Il n'était pas pour elle de victoires sans revers. Ces alternatives de joie, d'espairs, de déconvenues, de

## La vie secrète de la cour de Chine

tourments créaient dans l'enceinte sacrée comme une ambiance d'inquiétude, de soupçons.

Que se passait-il, et pourquoi ce perpétuel jeu de bascule de la bonne et de la mauvaise fortune ?

Au sein de cette retraite où rien des choses du dehors ne pénétrait sous son aspect commun, avec sa signification véritable, les vicissitudes de la guerre lointaine semblaient être réglées par l'on ne savait quel génie malfaisant.

L'impératrice Ts'eu-hi exigeait des explications. Le prince Kong ne s'y déroba pas ; en contact direct avec l'extérieur, l'événement le plus inattendu ne lui apparaissait pas sous des couleurs mystérieuses ; il savait voir clair ; mais quand il avait franchi les retranchements du Palais, le vrai ne semblait plus bon à dire. Il lui en coûtait peu de frelater ses rapports. Au *Tsong-li ya-men* il agissait selon son inspiration.

Quand surgit l'affaire Gordon-Li Hong-tchang, le prince Kong n'hésita pas à couvrir ce dernier ; en toute sincérité, il ne voyait rien à reprendre à l'acte du <sup>p.113</sup> gouverneur. Pour justifier le parjure il disait :

« Si les chefs *t'ai-p'ing* n'avaient été promptement décapités, les soldats impériaux auraient été massacrés ; les rebelles ne se seraient pas rendus ; il s'est agi d'éviter un plus grand massacre, un massacre qui eût fait violence au principe bienfaisant du Ciel et de la Terre, qui se plaît à créer et qui est opposé à la destruction.

D'un autre côté, Kong faisait entendre à Gordon des paroles d'apaisement ; et il tentait de le fléchir en lui faisant dire : Si l'insurrection reprend haleine, le terrain conquis sera perdu et peut-être assistera-t-on à un désastre sans pareil : la populace de Chang-hai, tenue jusqu'ici en respect par les *Victorieux*, ira grossir les troupes de rebelles, tandis que Burgevine, à la faveur de l'anarchie, appellera à lui, selon un projet avoué, aventuriers européens et asiatiques dans un but d'intérêt personnel. Mais la cause dynastique et la cause étrangère

## La vie secrète de la cour de Chine

n'étaient point encore en péril ; il suffisait que le commandant de l'*Ever Victorious Army* reprît la série des succès pour, en peu de temps, faire régner l'ordre et la paix.

Gordon se rend à ces instances. Son propre sentiment était bien qu'il avait une œuvre à achever ; mais outre ses griefs contre Li Hong-tchang et quelques autres, l'indiscipline des *Victorieux* l'éloignait de ce lourd commandement. S'il fit violence à son aversion, c'est qu'il crut entendre la voix du devoir. Par acquit de conscience donc, il reprit les armes. Dès les premiers engagements, il fit tout pour avoir une victoire éclatante. Dessein irréalisable avec le peu de troupes à sa disposition. Aussi encouragea-t-il Li Hong-tchang dont l'objectif principal était de joindre les forces des deux autres grands chefs chinois : Tseng Kouo-ts'iuan et Tso Tsong-t'ang. Dès qu'il atteignit ce dernier, l'attaque de Tchang-tcheou, grande ville <sup>p.114</sup> de la province du Fou-kien, fut résolue. Gordon se promit d'avoir là sa journée. D'abord il laissa Li s'acharner contre ces murs ; puis il activa le siège, lui donna une direction. Après de sanglants corps-à-corps la place fut enlevée. Désormais l'insurrection ne vivait réellement plus qu'à Nanking, son centre.

Gordon a rempli sa mission ; sa conscience est satisfaite. Il montre que l'*Armée toujours victorieuse* peut disparaître : pour s'emparer de Nanking un grand effort est nécessaire, mais à l'armée impériale seule il appartient d'accomplir ce dernier fait d'armes. Ce fut l'opinion des ministres anglais et américain. Ils jugeaient avec Gordon, que les *Victorieux* avaient assez duré ; ce corps, héroïque par intermittence, n'offrait plus que le triste spectacle d'un ramas de fripons. Le prince Kong ne protesta point contre sa dissolution ; mais le sort des 80.000 soldats qui investissaient Nanking lui devint un sujet de vive inquiétude. La Cité Rouge non plus ne s'habituaient pas à la pensée que l'aide étrangère allait manquer ; et pourtant avec quelle impatience l'on supportait la présence des « barbares blancs » !

Ces sentiments contraires accusaient toujours davantage l'état de nervosité où vivait la cour mandchoue. Et, pour faire admettre sa politique, le régent s'ingéniait à la vêtir de telle façon que

## La vie secrète de la cour de Chine

susceptibilités et préventions ne pussent être mises en alarme. Pour lui, pour la conservation de son crédit, ce qui importait c'était le succès, le succès ininterrompu ; un échec l'eût fait sur-le-champ disparaître. Certes, le *Printemps Éternel* l'accueillait toujours pareillement ; mais les liens qui l'y attachaient eussent été vite rompus si son jeu politique eût faibli. Il est vrai que mieux que quiconque il s'entendait à sauver la face ; la Cité Rouge ne voyait que ce qu'il lui plaisait p.115 de montrer : ses bévues elles-mêmes prenaient des couleurs agréables. Il commit bel et bien une maladresse quand, ainsi qu'on l'a déjà dit, il confia à l'Anglais Lay le soin de créer la marine chinoise. Donner, dans une telle affaire, carte blanche à un Européen, n'était-ce pas permettre à l'esprit d'entreprise de celui-ci de se déployer à l'aise ? L'Anglais Lay, en vertu de ses pouvoirs, conféra au capitaine de vaisseau Osborn le commandement en chef de la « flotte sino-européenne », tandis que lui-même, Lay, comme représentant du Fils du Ciel, se réservait le droit de présider seul, en dehors du contrôle des princes, aux initiatives de l'amiralissime. À la lecture d'un pareil arrangement, le régent désavoua le négociateur et se plaignit amèrement du peu de cas que l'on faisait du gouvernement chinois. Puis il exigea la destitution de Lay de ses fonctions d'inspecteur des douanes : infliger un tel châtement passait pour un acte méritoire, et, au Palais, Kong conserva le beau rôle. L'autorité de sa politique fut encore renforcée par la capitulation de Nanking le 19 juillet 1864.

Deux années d'investissement n'avaient pu réduire la ville. Le général Tseng Kouo-ts'iuan désespérait de sa stratégie. À maintes reprises, le trône avait ordonné à Li Hong-tchang d'aller prêter main forte aux assiégeants mais le trône ne fut jamais écouté ; à une dernière sommation le vainqueur de Fou-tcheou répondit que « par les fortes chaleurs les armes à feu ne sont pas d'un emploi sûr » ! Si une mine habilement placée n'avait fait écrouler soixante mètres de remparts, les Impériaux eussent été peut-être dans l'obligation de réclamer le concours des Européens. Mais par la vaste brèche, ils s'engouffrèrent... Les *T'ai-p'ing* avaient vécu. Le roi Céleste Hong, l'initiateur de ce

## La vie secrète de la cour de Chine

soulèvement gigantesque, prévoyant la <sup>p.116</sup> fin de l'épopée, s'était empoisonné le 30 juin. Tout à la fureur des lendemains de victoires, torturés par une soif de sang, une de ces soifs ardentes que l'Asie connaît quand elle a vaincu, les soldats dynastiques fouillèrent la ville : le grand chef rebelle, si longtemps invincible, ils le voulaient pour un martyr inouï. Ils n'eurent que son cadavre, un cadavre qu'un cercueil n'abritait pas. Les *T'ai-p'ing*, contrairement à toutes les traditions chinoises, ne respectaient-ils donc point la mort ? On a dit qu'en la traitant ainsi, en laissant reposer le cadavre au contact de la terre, ils obéissaient à une influence musulmane. Peut-être. L'esprit qui animait ces insurgés était véritablement comme un agrégat de choses disparates. Ainsi pensaient de nombreux Chinois lettrés : à leurs yeux la civilisation chinoise était menacée jusqu'en son infrastructure par cette sorte d'insurrection amorphe qui, pour la race, recelait de mortels poisons. Aussi le vice-roi des Kiang, le conservateur Tseng Kouo-fan qui avait eu la responsabilité de la répression, combattait-il moins les ennemis des Mandchous que les perturbateurs de l'ordre antique. Il laissa s'accomplir l'anéantissement des dernières bandes ; il toléra les massacres qu'encourageaient maintes étranges particularités des rebelles. Le cadavre de Hong, le « messie, frère cadet de Jésus », fut dépecé et brûlé. La nouvelle enthousiasma la Cité Rouge ; à Tseng Kouo-fan, vice-roi, elle conféra le titre héréditaire de marquis de première classe, à Li Hong-tchang le titre héréditaire de première classe.

Les Mandchous avaient sauvé le génie chinois. Ils le proclamèrent. En réalité, ils s'étaient sauvés eux-mêmes. Kong triomphait. Ah ! fragiles triomphes... Il triomphait au *Tsong-li ya-men*, il triomphait dans les salles du trône. Mais au *Printemps Éternel*, en quelque coin obscur, <sup>p.117</sup> un rival avait grandi, un humble, un méprisable eunuque. Là où, si longtemps, le régent avait obtenu le prix secret de ses succès, là, maintenant, le régent ne régnait plus. Son égide lui avait échappé, et sa disgrâce même était chose convenue, décidée, promise.

@

IX

L'EUNUQUE DU PRINTEMPS ÉTERNEL

@

p.118 Les derniers bruits du grand bouleversement de 1860 s'éteignaient. L'on finissait d'embarquer les troupes de l'armée d'occupation. Et, par l'intermédiaire du *Tsong-li ya-men*, les relations des puissances étrangères avec le pouvoir impérial tendaient chaque jour à se régulariser. C'était une perspective d'années tranquilles...

Trompeuse sérénité ! L'Europe, tout à coup, apprend la disgrâce du prince Kong, qui avait son entière confiance, qui, au gouvernement, était comme une garantie d'ordre et de paix. Accusé de favoritisme, d'abus de pouvoir, le 2 avril 1865 il était dégradé.

N'était-ce pas le prodrome d'une réaction, de nouveaux troubles ? La cour sentit bien le mécontentement du corps diplomatique. Elle-même, d'ailleurs, dès les premiers jours, souffrit du vide laissé par la disparition de son grand homme d'État, de cette compétence, de cette autorité. Avec l'Italie, avec la Belgique, des négociations restaient en suspens ; il s'agissait encore de suivre attentivement les efforts des Anglais à Chang-hai, des Français à Fou-tcheou pour doter ces deux ports p.119 d'établissements maritimes ; il fallait en outre réprimer la révolte des Chinois musulmans de l'Ouest et arrêter l'agitation, dans les provinces septentrionales, de brigands désignés sous les noms de « Longs cheveux » et « Barbes rouges ».

En face de problèmes aussi ardues les gouvernants les plus infatués ne pouvaient dissimuler leur incapacité. Des ennemis de Kong vinrent à résipiscence. Au palais de l'Ouest, au palais de l'Est, auprès de l'impératrice Ts'eu-hi, auprès de l'impératrice Ts'eu-ngan, il y eut des tentatives pour le retour en grâce du prince. Mais ici l'on se heurta à une sorte de désintéressement maussade, et là à quel refus anonyme, on ne le sut que trop.

## La vie secrète de la cour de Chine

Le régent avait succombé à une de ces coalitions hybrides, bigarrées de passions, d'intérêts ennemis qui remplissent l'histoire des cours chinoises. Pour se l'expliquer, pour en démêler tous les fils, c'est la vie secrète du palais qu'il faut questionner, ce sont les hôtes de la Cité Rouge qu'il faut hanter, jusqu'en cette mystérieuse profondeur où se manifeste le vrai de leur nature. Sans prétendre — folle prétention ! — révéler dans le détail l'état d'âme de ce monde si farouchement reclus, si orgueilleusement solitaire, il est permis d'en donner quelque couleur.

Au *Printemps Éternel*, dès le retour de Jéhol, toute une séquelle de favoris, de courtisans, et même, bientôt, la plus vile domesticité, s'était arrogé une autorité étrange. On ne pouvait se faire illusion sur le sort d'une affaire exposée dans les galeries sonores ou les salles ténébreuses du palais de Ts'eu-hi : pas une parole qui ne fût surprise, faussée et, ensuite, colportée ; pas une décision souveraine, qui ne fût discutée, contrariée et, quelquefois, arrêtée dans son effet. Kong n'avait jamais tenté de maîtriser cette tourbe servile et intrigante, ni de vaincre les cabales qu'elle nouait sans cesse : il savait trop bien que l'affection qu'on lui portait ne garantissait point son immunité. Et, prudemment, il se contentait des heures de tranquille tête-à-tête pour expliquer, comme il l'entendait, une affaire gouvernementale, pour obtenir des promesses ou, mieux, des signatures.

Mais le jour vint où l'accueil fut moins empressé ; puis Kong éprouva quelque difficulté à joindre l'impératrice, à obtenir les colloques habituels, les entrevues retirées, à l'abri des fâcheux, de toute indiscretion. Il espaça ses visites, et enfin ne reparut plus. Alors le *Printemps Éternel* devint la proie de cette cour pourrie, que, malgré tout, par sa seule présence, le régent tenait en respect. Ts'eu-hi, l'autoritaire, l'impérieuse Ts'eu-hi s'abandonna à son entourage ; et, dans cette abdication elle goûta comme un soulagement. Trois ans elle avait subi la tournure composée, guindée du prince, et son ton grave et ses propos sérieux ; trois ans elle avait été fidèle à l'État et à un homme, — et avec l'ambition ardente de dominer l'un et l'autre, de les diriger à sa guise. Quel effort sur elle-même, quel effort persévérant de

## La vie secrète de la cour de Chine

compréhension pour servir ses propres desseins ! Mais trois ans, l'homme avait échappé à l'influence des *retiros* du palais de l'Ouest, n'apportant là que des mots, que des gestes apprêtés, et aux minutes d'abandon, n'avouant rien. Ses intentions, et sa pensée intime, mystère ! Et, pour pénétrer son jeu, pour saisir les démarches de son esprit aux prises avec les faits, n'eût-il fallu aller là où se déployaient ses talents, où ses ressources se produisaient, au *Tsong-li ya-men* même ? Tentation perverse : franchir les murs de la Cité Rouge, égarer ses pas sur le sol commun, se couvrir des souillures du profane !... Quant à l'État, que Ts'eu-hi voulait mener aussi, et vis-à-vis duquel d'ailleurs elle <sup>p.121</sup> avait conscience d'une responsabilité, où était-il réellement représenté ? Par delà les murs du Palais, dans des réunions officieuses, ministres, conseillers hors de la contrainte, de l'étiquette de l'enceinte sacrée, énonçaient leur jugement sincère et se concertaient pour les décisions à prendre ; ensuite devant l'empereur enfant, devant les régentes ils se présentaient, affublés de leurs masques. N'était-il pas à désespérer de les circonvenir jamais, de les avoir à sa dévotion absolue, constante ?...

C'est dans cette disposition d'esprit que l'impératrice de l'Ouest, lasse du mensonge de sa souveraineté et aigrie de son impuissance à gouverner, se libéra du régent impénétrable et morne ; en même temps, elle se détourna des choses de l'État. Et sa jeunesse si vivante fit appel à d'autres satisfactions.

Délivrée de toute retenue, cette louche société, que par goût de la médisance, du commérage, que par besoin de distractions, elle entretenait autour d'elle, se rendit maître de la place. On prévint ses désirs, et tous ses caprices ; ses faiblesses furent encensées. Mais, en dépit de tout ce beau zèle, on ne put rassasier cette curiosité, toujours mobile, incessamment tournée vers de nouveaux objets.

Il y eut des jeux plus riants, plus gracieux que ceux de la politique ; il y eut d'aimables intrigues. À l'ordre du jour les affaires galantes avaient pris la place des affaires du gouvernement. Et les eunuques faisaient la loi ; partout c'étaient des clabauderies, leurs pitreries, leur turbulence

## La vie secrète de la cour de Chine

insane. Volontiers Ts'eu-hi, en une étrange intimité, les retenait auprès d'elle, désireuse de connaître leur passé, leurs goûts, leurs habitudes. Un de ces castrats surtout l'intéressait ; son nom : Siao Tö-hai. Jeune dodu, rose, mais pas beau : sur sa face ronde, plate, p.122 qu'avait criblée la petite vérole, des yeux saillaient, avec des lueurs de charbons ardents, et comme expulsés de leur orbite ; regard fuyant — jovial, cruel. D'un épais retroussis des lèvres une voix grêle sortait, d'abord avec mollesse, puis en s'animant elle semblait trébucher à des hoquets ; les gestes finissaient la phrase, ce qui amusait follement Ts'eu-hi. « Siao est décidément le plus drôle », répétait-elle. Et Siao, pour complaire à sa souveraine, devait raconter la grande aventure de sa vie.

Il n'avait jamais bien su en quel lieu il était né. Ce qu'il savait bien, c'est qu'il avait vécu son enfance dans la société des pourceaux. Un jour son père lui dit qu'il était assez savant ; et tous deux s'embarquèrent sur une jonque chargée de thé en vrac. On voyagea plusieurs jours. Enfin Siao apprit qu'il était à T'ien-tsin. Il n'avait jamais vu pareille foule, et, difficilement, il suivait son père dans les rues. À un carrefour, il le perdit de vue, et ses efforts pour le retrouver furent vains. Ah ! quels sanglots... Mais son désespoir faisait rire. Où aller ? À qui se confier ? Un homme d'une haute stature vint à passer ; résolument, Siao lui emboîta le pas, puis courut à ses côtés. Et il était déjà consolé, bien que le géant ne lui eût pas adressé un mot : à l'abri de cette puissante musculature l'inconnu de la vie ne le tourmentait plus. Cependant quand l'autre entra dans une auberge, l'enfant n'osa en franchir le seuil. On lui fit signe d'avancer, et les buveurs réunis là, parmi les détritius, l'accueillirent comme s'il tombait du ciel. Ils riaient de toutes leurs dents ; des gestes, des mots parurent à Siao gros de mystère, mais il s'endormit, mort de fatigue, sur sa tasse de thé.

Tout à coup, des cris le réveillent. Dans le petit jour livide que filtraient les stores, il distingue son père et le colosse qui l'avait charmé, prêts à en venir aux mains. p.123

— Voleur, clamait le premier, voleur d'enfants !

## La vie secrète de la cour de Chine

Mais soudain, la discussion cesse ; on entend un bruit de piécettes, quelques phrases d'accommodement, et Siao aperçoit son père qui, vite, gagne la porte. Il était vendu. Il en était bien aise ; son acquéreur lui inspirait une telle confiance !

Les premiers temps furent heureux, sans déceptions. On prenait un soin infini de sa santé ; on le gavait ; et il était condamné à dormir comme d'autres à travailler. À ce régime, il devint un jeune garçon gras, mafflu, stupide. Il avait douze ans. Maintes fois des personnages vêtus de robes sombres, avec des bottes de satin, vinrent l'examiner. Ils ressemblaient à de vieilles femmes ; et ils avaient une voix de crécelle.

— Vieux coqs, disait l'aubergiste, est-ce que ça vous convient ? Il me semble que je vous ai préparé un beau morceau !

Ils le trouvaient rondelet. Bavard ? Pas assez, peut-être. Le Palais aime le caquet, disaient-ils. Mais ils en avaient vu beaucoup de cette espèce : maussade avant, assourdissant après. Comme les autres, celui-ci sera un malin quand proprement ses « précieuses » auront été enlevées...

Un jour enfin ces mêmes hommes vinrent chercher Siao, contre le prix convenu. À quelque temps de là, il n'était plus le même.

— Ils m'avaient allégé, ah ! oui... s'écriait l'eunuque en terminant son histoire.

Et là, il hoquetait coup sur coup, tandis que ses mains imitaient le geste de l'opérateur.

L'impératrice se pâmait.

— Tout, tout, ajoutait Siao, sur un ton comiquement sérieux.

p.124 Il se rendit bientôt compte, le malin, que plus il outrait son tabarinage, ses bouffonneries, plus son crédit grandissait. Il eut des inventions burlesques. Et Ts'eu-hi avoua ne plus pouvoir se passer du jeu de l'eunuque-histrion. Sans lui, les heures étaient terriblement mornes ; et plusieurs fois le jour, la nuit même, on l'allait chercher

## La vie secrète de la cour de Chine

dans son bouge de l'*Intendance*. Un tel succès l'enhardit. Il ne se contenta plus de faire rire à ses dépens, il parodia les personnages de la cour, la mélancolique impératrice Ts'eu-ngan, le soigneux et douceâtre prince Kong, le turbulent et dévergondé prince K'ing, et tous les hypocrites, tous les corrompus, tous les galantins. L'impératrice, ravie, applaudissait ; l'autre se rengorgeait en hoquetant de satisfaction. Puis il fallut des divertissements nouveaux. Siao osa dénigrer la vie étroite, fermée, le convenu, le protocole de la Cité Rouge, et il dit merveille des villes ouvertes aux Européens, de T'ientsin, de Chang-hai. Ah ! s'il en avait l'autorisation, que de choses insoupçonnées il rapporterait à sa souveraine... La proposition était trop tentante ; Ts'eu-hi, par décret impérial, lui permit de quitter Pékin. Peu de jours après, il arrivait triomphant au palais ; et, devant la curiosité impatiente de son impériale protectrice, il étalait une collection de photographies. C'étaient des ballerines et des acrobates anglais ; Ts'eu-hi gloussa de plaisir en contemplant les poses extravagantes de ces Européens en maillot. Elle fut heureuse toute une semaine. Et Siao, manière de génie, devint candidat à la fonction suprême : chef des eunuques du *Printemps Éternel*. Dès lors sa langue se délia davantage, son port se fit hautain ; il disposait de l'avenir des courtisans ; faveurs et disgrâces dépendaient d'un mot de sa bouche. Il sut user largement de cette influence ; des étoiles <sup>p.125</sup> s'éclipsèrent, d'autres parurent. Il palpa d'énormes pots-de-vin.

Cependant contre cette nouvelle puissance on murmura au palais de l'Est, chez l'impératrice Ts'eu-ngan, refuge des désenchantés, de l'austérité politique. Déjà des hommes d'État avaient mis toute leur indignation à censurer auprès de la veuve de Hien-fong, toujours morose, les jeux frivoles de Ts'eu-hi ; quand ils virent le personnel gouvernemental à la merci d'un eunuque, il se concertèrent pour attirer le prince Kong dans leur cercle, pour le décider à proclamer qu'il n'était plus solidaire de l'Ouest ; celui-ci, sans doute, répondit à ces sollicitations, le *Printemps Éternel* ne lui étant plus favorable, ni même accessible ; mais il eut soin de ne pas prendre parti.

## La vie secrète de la cour de Chine

Siao eut vent de ces menées : à sa dévotion, il avait quelques censeurs ; l'attitude équivoque de Kong fut dénoncée ; tandis que, pour assurer sa position, le favori jugeait nécessaire d'organiser une nouvelle expédition. Ts'eu-hi y consentit avec empressement ; cette fois quantité de curiosités baroques lui étaient promises. Son attente ne fut pas déçue. Après trois mois d'absence, le palanquin de l'eunuque, couvert de l'insigne, de l'impériale couleur jaune, pénétra dans la Cité Rouge, suivi de chars où s'entassaient des caisses de toutes dimensions. Le déballage dura ; mille exclamations de surprises saluaient chaque objet, et, autour de l'impératrice, les femmes du gynécée, les servantes, les dames du palais, les eunuques, pour toucher, pour voir de près ces choses d'Europe, se pressaient, se bouscuaient. Il y avait là des crinolines, des châles, des hauts de forme, des bottes russes, des fers à friser, des verroteries, des fausses nattes, des corsets, des images licencieuses...

Au retour d'une campagne heureuse, un général n'eut <sup>p.126</sup> pas été plus acclamé que l'eunuque Siao, — et, au milieu de ses emplettes, pareilles à un butin, il triomphait.

Dès ce moment — n'était-ce qu'une coïncidence ? — les attaques contre le prince Kong s'accrurent. C'était le feu de deux partis contraires qu'essuyait le malheureux régent. Tous les mandarins suspects, tous les marchands d'influence politique qui fréquentaient le palais de l'Ouest réclamèrent la destitution du prince ; d'un autre côté, le palais de l'Est faisait chorus avec ces intrigants, parce qu'à ses avances l'accueil avait été indécis et qu'à tout prix, l'on voulait amoindrir l'autorité de l'impératrice-mère : pour l'atteindre il paraissait encore utile de viser le régent, membre du Conseil privé, président du *Tsong-li ya-men*.

Kong attendit l'édit de disgrâce, et, flegmatiquement, il subit l'inévitable. En bon Asiatique il ne prenait pas le change. Néanmoins il dut déplorer ce coup de la fortune ; car il disparaissait avant d'avoir aplani toutes les difficultés. Son œuvre était d'ores et déjà considérable. Outre ces traités avec l'Angleterre, la France, les États-

## La vie secrète de la cour de Chine

Unis, la Russie la Prusse, le Portugal, le Danemark, la Hollande et l'Espagne, conclus de 1860 à 1864, par le fonctionnement régulier du *Tsong-li ya-men* il avait modifié l'esprit du gouvernement chinois, l'amenant à renoncer à sa superbe, à son allure hautaine et dominatrice, cause de tant de calamités.

L'été se passa, sans grands événements : mais les relations avec l'étranger ne laissaient pas d'être difficileuses, et, davantage qu'à l'ordinaire encore, maintenant que du résultat des guerres, l'Europe s'efforçait de tirer tout le gain possible. Chaque jour cette politique devenait plus délicate ; il importait de ruser, de jouer au p.127 plus fin. D'autre part, la Chine était loin d'être pacifiée ; et les péripéties de la lutte contre les Chinois musulmans, contre les « Longs cheveux », les « Barbes rouges » obligeaient à des décisions rapides, sûres de leurs conséquences.

Durant plus de six mois la Cité Rouge vécut dans le trouble, dans une sorte d'agitation incohérente, cherchant une tête, en vain. Les informations contraires l'affolaient, elle qui, grâce à Kong, avait toujours été préservée de l'air libre, hermétiquement close aux influences du dehors. Personne à présent ne prenait soin de filtrer les nouvelles, de les altérer, de les déguiser, afin de créer comme une atmosphère respirable pour tous ces êtres emmurés. Et, sous la pression extérieure, par quantité d'orifices, que nul ne songeait à aveugler, on-dit, racontars, propos, récits de toutes couleurs, de toutes tendances faisaient bruyamment irruption. La Cité Rouge ne peut vivre dans l'ambiance commune. Son élément, elle le trouve en elle-même, de tout ce qui émane en cet espace confiné, retranché, des siècles révolus, dans son étroit horizon sépulcral, où les salles, les cours, et toutes leurs choses anciennes, s'enveloppent d'âcres relents miasmatiques. Et la Cité Rouge, sous les vifs effluves de l'extérieur, courait le risque de périr. Pour y parer, les impératrices, égarées, et leur entourage, revinrent au prince Kong : le 1<sup>er</sup> novembre, un édit le rétablissait dans toutes ses fonctions.

@

X

L'IMPÉRATRICE DE L'EST

@

p.128 De sa retraite forcée le prince sortait plus fort, comme s'il eût été débarrassé du poids d'un passé, où sa destinée s'était étroitement liée à celle de l'impératrice mère. Les mains libres, il reprit le pouvoir. On le vit également respectueux du palais de l'Ouest et du palais de l'Est, mais indifférent aux intrigues qui se nouaient des deux côtés. Au reste, les impératrices n'inspiraient pas toutes les cabales naissant dans leur sillage, sous leurs toits et s'autorisant de leurs noms. L'une goûtait toujours l'amertume de ses ressouvenirs et l'autre continuait à se donner du plaisir ; Ts'eu-ngan vivait solitaire avec quelques mandarins, avec ses eunuques et ses servantes ; Ts'eu-hi brillait au milieu d'une cour joyeuse et fermée. Siao y était toujours le grand favori ; ses prouesses ordinaires entretenaient son crédit ; au moindre pli de bouderie, il partait pour T'ien-tsin, pour Chang-hai ; une fois il alla jusqu'au Japon. Quelques jours, quelques semaines, quelques mois après on le voyait arriver tout rayonnant de l'orgueil du triomphe : aux pieds de la souveraine il étalait ses petits p.131 achats, comme des dépouilles opimes. Ses sorties devinrent mémorables ; il s'y couvrait de gloire. Et, chaque fois, dans les galeries d'ébène et de cèdre du *Printemps Éternel*, émerveillé des pots à l'eau français, des casaquins anglais et des suspensions allemandes, on le mettait au pinacle !

Cependant le Palais de l'Est faisait des gorges-chaudes des exploits de Siao. L'on ne s'en alarmait plus. Car si l'eunuque avait osé immiscer sa propre influence dans le domaine gouvernemental, depuis la dernière crise, qui remua si profondément la Cité Rouge, l'Ouest répugnait à l'exercice de la souveraineté.

C'était désormais autour de Ts'eu-ngan, veuve de Hien-fong, qu'évoluaient les hommes d'État. Mais cette impératrice était si peu douée

## La vie secrète de la cour de Chine

pour la politique qu'à l'exposé d'une affaire, son intelligence se brouillait, s'égarait et vainement s'efforçait de suivre la suite des mots. Puis, au moment d'opiner, la régente perdait toute assurance, restait court, ou bien sa pensée s'exprimait de telle façon qu'on l'entendait faussement. Autrefois, Ts'eu-hi l'avait vaniteusement secourue, lui lisant, lui expliquant, sans se lasser, une question, un rapport, lui en faisant retenir l'essentiel. Néanmoins, Ts'eu-ngan ne savait se résoudre à énoncer son avis ; on l'attendit souvent plusieurs semaines. C'est cette infirmité qui, au retour de Jéhol, éloigna de l'Est de nombreux gouvernants ; et c'est beaucoup pour cette raison que tous entourèrent de préférence Ts'eu-hi, dont la vivacité d'esprit leur parut d'autant plus précieuse.

Mais, en revanche, Ts'eu-ngan avait le sens de bien des choses. Une dérogation aux rites ne lui échappait jamais ; et elle n'hésitait pas à trancher un cas embarrassant du protocole. Elle était réfléchie, consciencieuse. <sup>p.132</sup> Si elle ne saisissait pas vite, et si l'élocution la troublait, volontiers elle se repliait sur elle-même ; dans ce recueillement elle étudiait les problèmes dont elle semblait se désintéresser ; elle les envisageait sous certains aspects particuliers. Rigide, sévère, exigeant le respect de l'ordre, des traditions, ne pardonnant pas les fautes contre la discipline, le mépris de l'enseignement des Sages, les attitudes irrévérencieuses, elle aimait qu'on l'entretînt de la conduite des fonctionnaires ; et toute son attention, elle la portait sur l'échelle des peines et des récompenses dans l'administration, dans l'armée. Aussi sortait-elle vite de son assoupissement lorsqu'on lui dénonçait une scélératesse, un méfait ou lorsqu'un acte valeureux, un trait de courage, de piété, avait été accompli. Son sentiment de scrupuleuse justice exigeait immédiatement des sanctions.

Si l'intégrité, le loyalisme du vice-roi Tseng Kouo-fan furent distingués et appréciés au Palais, c'est bien par l'impératrice Ts'eu-ngan. Le premier jour de la première lune de 1862 elle l'avait fait nommer membre auxiliaire du Conseil privé.

Par contre, lorsque l'intendant du circuit, le *tao-t'ai* de Chang-hai Ho Kouei-ts'ing, terrifié par l'offensive des *T'ai-p'ing* sur son territoire,

## La vie secrète de la cour de Chine

évacua, en 1862, des positions pouvant être défendues, la souveraine de l'Est, à cette nouvelle, fit sonder les dispositions du ministère des Châtiments ; elle apprit que la peine de mort serait infligée, et se dit satisfaite. Cependant des compatriotes de Ho, mandarins en charge à la cour, multipliaient les démarches pour obtenir un acte de clémence. Le Palais allait leur céder ; Ts'eu-ngan déclara qu'elle ne saurait se départir de l'opinion émise dans un rapport au trône par le fonctionnaire de la cour des Sacrifices <sup>p.133</sup> Li T'ang-kiai en faveur du châtiment le plus exemplaire, que Ho ayant fui devant l'ennemi, avait mérité la mort et qu'il devait être exécuté. Sa décapitation eut lieu un matin de juillet 1862. Pareille inflexibilité, dit une chronique, réconforta le monde gouvernemental.

Quant à l'accusateur Li T'ang-kiai, que, selon les apparences, l'impératrice de l'Est avait opportunément fait surgir, il ne fut pas oublié ; Ts'eu-ngan le fit entrer au Grand conseil et quelques mois plus tard l'éleva au rang de président de ministère. Pour s'y maintenir, il ne cessa de cultiver ses dispositions à la censure, son goût du style réquisitorial. Une de ses glorieuses affaires fut encore les poursuites contre Cheng-Pao, que les Anglo-Français combattirent dans la célèbre bataille de Pa-li-k'iao, en 1860. Cheng-Pao était coupable d'avoir gracié autrefois un certain Miao, fauteur de troubles qui, de nouveau, se révoltait. Cheng-Pao, sans doute, avait fait montre de naïveté en croyant à l'amendement d'un frondeur : Ts'eu-ngan lui « accorda la mort ».

De tels faits, transmis de bouche en bouche, publiés par les voyageurs et par les correspondances, suffisaient à bâtir dans tout l'empire la réputation de la corégente, veuve de Hien-fong, — réputation de rigorisme attentif, d'équité stricte.

Jusqu'en leurs provinces éloignées, les mandarins se représentaient sous des traits plus ou moins justes cette haute personnification du devoir impérial ; quant aux fonctionnaires de Pékin et des environs, mieux au fait des réalités de la vie du Palais, peu ou prou engagés dans les intrigues politiques, ils inclinaient à juger les souverains selon le parti pris de leur clan, — et à leurs yeux le caractère, l'attitude, les

## La vie secrète de la cour de Chine

habitudes de l'impératrice de l'Est étaient justifiés ou condamnés p.134 par les causes déterminantes. Mais tous, ceux du gouvernement, de la cour, comme ceux des régions frontières, devaient secrètement se féliciter que Ts'eu-ngan se tînt éloignée du pouvoir ; — car en était-il beaucoup qui n'eussent pas craint de descendre en leur conscience ?

Et quand l'autorité de l'Est fut restaurée, l'Ouest ayant laissé décliner la sienne, quelles terreurs cachèrent les maintiens impassibles !... La cour connut des jours plus vertueux, — d'austère dévotion dans les temples, dans les palais des rites et aux mausolées, de fervente vénération dans les salles du trône, de labeur pieux et zélé aux cours suprêmes des Sacrifices, des Banquets, du Cérémonial, des Secrets de l'empereur, des Affaires de la famille impériale, du Service domestique du souverain, de l'Inspection des mandarins, aux tribunaux suprêmes des Rites, de la Justice criminelle, des offices civils, des offices militaires. Et au palais de la littérature florissante, à la Forêt des pinceaux, à la cour des Écrits, aux Archives impériales, au Collège académique, et même au Tribunal des Observations astronomiques il y eut des heures de méditations appliquées, de saints, d'antiques exercices spirituels.

Le *Printemps Éternel* lui-même dut mettre quelque discrétion à ses jeux.

On ne pouvait vraiment souhaiter état d'esprit plus favorable aux besognes, aux arrangements politiques ; avec une Cité Rouge absorbée dans ses pratiques, indifférente aux choses de la diplomatie, le prince Kong avait les coudées franches. Il pouvait agir à sa tête, sans avoir à donner une explication vraie ou fausse, de ses pas, sans être importuné par des questions impossibles à satisfaire.

Deux ordres d'affaires se présentaient simultanément : p.135 des répressions, affaires purement chinoises, une œuvre positive intéressant l'Europe, donc de caractère tout diplomatique.

Déarrassé des *T'ai-p'ing*, le gouvernement avait à faire face sans retard à un soulèvement de moindre importance qui, jusque-là, paraissait n'être dû qu'à l'agitation de quelques pillards. Mais l'esprit

## La vie secrète de la cour de Chine

*t'ai-p'ing* propagé sans doute jusque dans la lie du peuple, instruisit, en quelque sorte, cette assemblée de malfaiteurs portant le nom de *Nien-fei* ; ils étaient plus connus sous leur appellation de guerre : « Longs cheveux » — ils gardaient inculte le pourtour de la tête — ou « Barbes rouges » — une longue queue de cheval, de couleur écarlate, pendait au bas de leur menton.

En 1865, les *Nien-fei* n'étaient plus uniquement animés par le vulgaire instinct du meurtre et de la piraterie. En leur âme primitive quelque chose d'étrange avait germé, une ambition folle qui drapa leur férocité, une aspiration à des droits impériaux qui fit presque admettre leurs grimaces, leurs gestes et leurs actes d'assassins : leur chef « Petit Yama » avait recouru au procédé ordinaire des brigands chinois qui jugent opportun de relever leur prestige : il s'était dit descendant de la dynastie nationale des Ming, chassée au XVII<sup>e</sup> siècle par la dynastie mandchoue actuelle ; — ainsi l'on pose sa candidature au trône du Céleste empire.

« Petit Yama » endossa une robe rouge à larges manches ; sur un modèle antique il se fit confectionner une chaise impériale, entièrement jaune, et six ministres l'escortèrent en chaises vertes. Ce n'était plus un chef de bandits, c'était un prince qui luttait contre des usurpateurs, pour reconquérir le trône de ses aïeux ; ce n'était plus à des bandes qu'il commandait, mais à des <sup>p.136</sup> partisans, — encore horribles avec ces chevelures emmêlées ruisselant sur les visages, et ces barbes comme une tache de sang sur les poitrines. Avec de pareils soldats « Petit Yama », « prince satanique », marchait sur Pékin ; mais il avait si peu de confiance en eux qu'au fer rouge, sur les jambes, il les marquait profondément : la crainte d'être reconnu par les mandarins arrêtait les tentatives de désertion.

Quand les *Nien-fei* songèrent à cerner le Tche-li, province métropolitaine et, partant, à s'attaquer à Pékin, ils avaient déjà razié trois provinces du Nord-Ouest. Jamais la cour ne s'était inquiétée de cette insurrection ; le vice-roi Tseng Kouo-fan, qui lui en révéla, dans un rapport, toute la gravité, fut chargé de l'écraser avec le concours de

## La vie secrète de la cour de Chine

Li Hong-tchang. Aux heures périlleuses, il semble qu'au Palais il y avait maintenant unanimité pour faire appel à ces deux mandarins. Eux acceptaient volontiers ce rôle de « sauveurs de la dynastie ». D'ailleurs ils étaient à même de le remplir avec succès. Leur intervention changea immédiatement la tactique répressive.

Jusqu'alors à un général discrédité avait été confié le soin de repousser « Longs cheveux » et « Barbes rouges », c'était un Mongol et, dans ces combats, la cour pensait qu'il saurait redorer son prestige. Mais ce général avait nom Seng-Ko-lin-ts'in, — le même qui dans les conseils de l'empereur Hien-fong, en 1858-1860, avait eu une influence pernicieuse et qui consumma, pour sa part, la défaite des armées impériales à Pa-li-k'iao. Aux prises avec des séditeux, il ne rencontra pas les victoires qu'espérait la cour. Et le 18 ou 19 mai 1865, les forces de « Petit Yama » le surprirent et le tuèrent dans la mêlée. Sa mémoire n'obtint point de louanges de ce palais impérial <sup>p.137</sup> où il avait brillé, et qui, si longtemps, en dépit des déconvenues, l'avait protégé.

Le Mongol n'avait réussi qu'à affaiblir et à exténuer son corps d'armée, car son offensive consistait à charger, avec l'ardeur sauvage de sa race, l'ennemi rassemblé pour la bataille et à battre ensuite en retraite, à une allure non moins vive. Le vice-roi Tseng Kouo-fan, tout au contraire apportait à la guerre l'esprit calculateur du Chinois de bonne souche, avec cette pudeur de lettré de n'en laisser rien voir : respectueux du passé, il s'abrita derrière l'autorité d'un mandarin mort depuis plus de trois siècles :

« Pour exterminer les brigands montés, disait le texte, il faut les traquer dans un lieu où leurs mouvements se trouvent gênés et ne fondre sur eux qu'au moment où ils sont réduits aux abois. Si l'on se contente d'opposer un soldat à un rebelle, de lutter avec eux à armes courtoises, la victoire même n'est d'aucun profit pour la pacification du pays.

Ainsi parlait l'expérience ancienne. Tseng Kouo-fan s'en inspira. Néanmoins il ne manqua pas d'étudier le champ d'action ; et grâce à ce qu'il ajouta de lui-même à la tactique préconisée, il obtint quelques

## La vie secrète de la cour de Chine

succès. Mais il ne tenait nullement à s'user dans cette affaire ; il résolut de passer la main à Li Hong-tchang : en août 1866, prétextant une maladie, Tseng résigna ses fonctions ; son subordonné lui succéda. Impatient de se couvrir de gloire, Li entra en campagne avec éclat ; il déclara au trône que la victoire, on ne l'aurait

« qu'en acculant les rebelles dans une région couverte de montagnes et de marais, qu'en sacrifiant cette portion du territoire pour y attirer l'ennemi ; là on le cernerait sur tous ses fronts.

C'était la théorie du stratège vénérable invoqué par <sup>p.138</sup> Tseng Kouo-fan. Mais comment Li Hong-tchang put-il l'admettre ? Par tempérament il paraissait peu porté à se faire le prisonnier de formules, même, par leur ancienneté, réputées infaillibles. Et, suivie avec cette rigueur, la tactique dont il était question paraissait plutôt dilatoire. Au reste, Li, peut-être, ne souhaitait point de venir promptement à bout de l'insurrection. Son effort, en effet, se prolongea, — évitant la défaite, mais ne tendant pas à de décisives victoires.

En toute occasion, il s'essayait à développer le thème qu'il avait vanté au trône, — mis d'ailleurs à couvert par la sagesse de son auteur. Mais les mandarins des territoires où il dressait ses embuscades ne cessaient de contrecarrer de pareilles tentatives, peu désireux d'attirer dans leur ressort « Longs cheveux » et Barbes rouges ». Et Li Hong-tchang errait avec ses troupes, à la recherche de la région favorable, où le massacre promis s'accomplirait. Dans le Chan-tong les rebelles campaient. Li établit ses lignes de blocus, mais il ne sut veiller à tous les défilés, et gêné par la mauvaise volonté du gouverneur, il abandonna deux villes à l'ennemi, qui avait franchi le fleuve Jaune. Le prince Kong reprocha alors au général son entêtement : en dépit des lenteurs de la répression, des revers même et des protestations des fonctionnaires, chez qui l'on entretenait un désastreux état de guerre, pourquoi s'en tenir à la lettre du programme ? Mais Li Hong-tchang, dédaigneux des remontrances de Pékin, se maintint au Chan-tong et y livra maintes batailles. Il ne faisait ainsi qu'entamer une portion des

## La vie secrète de la cour de Chine

masses révoltées : « Petit Yama » était loin des territoires où guerroyaient les armées impériales, plus vers l'Ouest, dans le Chan-si : pour l'orgueil et l'ambition de Li, c'était de ce côté une longue perspective de victoires.

p.139 Tenu d'écouter les propositions européennes, d'y donner suite quelquefois, de les éluder souvent, Pékin laissa Li Hong-tchang libre de ses mouvements. Au reste, le pouvoir central avait peu de tendance à s'immiscer dans la direction des affaires militaires ou civiles lointaines ; lui-même, jusqu'à notre époque de téléphones et de chemins de fer, n'existait que par la volonté du fonctionnaire provincial.

Contre les Chinois musulmans, en effervescence depuis 1821, carte blanche avait été donnée aux autorités locales. Dans cette province-frontière du Yun-nan, à l'extrême Sud-Ouest, un événement fortuit, en 1855, attisa les haines ; et c'était comme une guerre de religion : les Chinois, disciples de Bouddha et de Confucius défendaient leur civilisation contre les Chinois, sectateurs de Mahomet ; « mangeurs de porcs » et « turcomans » luttaient sans merci.

La guerre à l'islam chinois se poursuivit jusqu'en janvier 1873, jusqu'au jour d'une Saint Barthélémy, où périrent des milliers de musulmans.

Une telle agitation fut peu sensible à Pékin, et peu intelligible. Néanmoins après les *T'ai-p'ing*, après les *Nien-fei*, elle ne laissa pas de donner aux Mandchous l'impression de régner sur un empire instable en plusieurs de ses parties.

Depuis longtemps déjà, depuis les grandes guerres de 1858 et 1860, la cour vivait dans un vague état d'inquiétude, d'appréhension. Si les jours de paix n'étaient plus, c'était à l'étranger qu'on le devait ; et si les troubles naissaient les uns des autres, se perpétuaient sous cent aspects, c'est que l'étranger était intervenu dans la vie chinoise. *T'ai-p'ing*, *Nien-fei*, musulmans et tous les fauteurs de scandales au gouvernement, au Palais... — p.140 des égarés, des malheureux. L'empire ne connaissait qu'un fléau : l'Étranger...

## La vie secrète de la cour de Chine

Ainsi la passion, le fanatisme xénophobe prit racines, en silence, sans une lueur de rage, dans les temples, dans les salles du trône, aux tribunaux, aux cours suprêmes, aux pavillons de littérature, partout où, à l'exemple de l'impératrice Ts'eu-ngan, se manifestait, avec un zèle nouveau, l'observance des rites, des enseignements sacrés, où s'accomplissait la célébration des cérémonies. Puisqu'au dehors, tout était livré à l'esprit d'exotisme, de barbarie, en cette Cité close il fallait maintenir debout les sanctuaires du Fils du Ciel immortel, il fallait obéir à la lettre aux commandements anciens, s'évertuer aux œuvres de conservation.

Heureux hôtes de l'asile inviolable, tout confits en leur dévotion ! — sauf à l'*Ouest* dont rien ne trahissait les déportements.

Ainsi le Palais laissait Kong se débattre avec les réalités. Il était seul à la peine, en contact avec l'Étranger, devant l'avenir. Aux sollicitations du xénophobisme naissant, il n'aurait su répondre, trop bien placé pour connaître les difficultés de l'heure et les nécessités d'une collaboration avec l'Europe. Il avait approuvé les négociations de Chang-hai en vue de l'établissement d'un arsenal, qui eût un Américain pour ingénieur ; il approuva le contrat de 1866 qui organisait à Fou-tcheou, sous la direction d'un Français, des ateliers, des chantiers, des écoles maritimes destinés « à fournir aux Chinois une marine de guerre et de transport, d'instruire des sujets capables, de construire et de conduire ces navires... »

Le régent qui, autrefois, avait rêvé au relèvement militaire de la Chine, voyait maintenant avec satisfaction quelques hauts fonctionnaires fermement attachés à <sup>p.141</sup> cette idée. Il encouragea leurs initiatives et apporta ses soins à une réforme non moins essentielle : la représentation diplomatique du Céleste empire.

En février 1866 était parti le premier envoyé de la Chine à l'étranger ; il revint en octobre de la même année et publia trois relations de son voyage. Son nom : Pin-tch'ouen. Il avait soixante-quatre ans et, dans le mandarinat, il n'occupait qu'un rang médiocre ; sans doute le gouvernement de Pékin s'imaginait-il que nos

## La vie secrète de la cour de Chine

représentants n'étaient que des fonctionnaires inférieurs, — et, pareillement, dans sa pensée, pour visiter les puissances étrangères, un vulgaire commis en chef de ministère était plus que suffisant. Pour saisir le caractère élevé de la représentation diplomatique, la Chine a mis du temps.

Au reste Pin-tch'ouen n'avait rien d'un ambassadeur. Pas de lettres de créance, pas de pouvoirs. Quelles étaient donc ses instructions ? On ne saurait dire exactement. Il n'était sans doute chargé que de regarder, d'écouter, de questionner... Il avait simplement à aller à la découverte de l'Europe, à explorer curiosités, extravagances étrangères, à pérégriner par ces pays fabuleux, d'une si prodigieuse puissance d'expansion que le maître de tous les États, le seul qui fût civilisé, la Chine immense, immuable, impérissable en était superficiellement troublé !

Pin-tch'ouen, pèlerin vite essoufflé, regarda, écouta, questionna, — et vit, entendit, comprit faussement, à rebours, avec sottise. Il ne pouvait y avoir mission plus inutile. Néanmoins les Européens retinrent l'intention : si la Chine éprouvait quelque curiosité des « pays barbares », quelque désir de s'instruire à l'étranger, c'est que sa vérité ne lui suffisait plus, qu'elle tendait à sortir du cadre rigide de sa civilisation — et les Européens entrevirent un avenir de profits, et, pour prochaine étape <sup>p.142</sup> l'organisation de missions permanentes. Ils ne s'abusaient pas. Mais le premier représentant officiel de l'empire du Milieu en Occident fut un citoyen du Massachusetts, M. Anson Burlingame, le propre ministre plénipotentiaire des États-Unis à Pékin. À la table même du prince Kong, cette étrange transformation s'était opérée. Burlingame, croit-on, se serait lui-même offert ; mais il est à présumer que le gouvernement chinois, qui répugnait à accréditer un personnage, serviteur du Fils du Ciel, à l'étranger, pensait aux moyens de tourner la difficulté : commissionner un personnage de nationalité non chinoise en était un. Dans son entourage de chargés d'affaire, d'agents diplomatiques, Kong eut tôt fait de distinguer Burlingame ; car cet envoyé extraordinaire des États-Unis était remarquable par son

## La vie secrète de la cour de Chine

esprit pétulant, par son intelligence primesautière, son entrain, sa verve, sa souplesse. Il disait à tout propos son admiration pour la Chine et les Chinois ; et, d'ailleurs, il concevait avec beaucoup d'originalité, avec un certain sens judicieux, les relations que l'Europe, l'Amérique devaient entretenir avec la Chine pour le plus grand bien de tous. Il n'hésita pas à envoyer sa démission au Secrétaire d'État de Washington ; et le 20 novembre 1867 le prince Kong informa le corps diplomatique de l'engagement de M. Anson Burlingame pour une mission spéciale :

« Depuis la conclusion des traités existant, la Chine a vu s'améliorer chaque jour ses bons rapports avec les nations occidentales, et dans toutes les affaires qui se sont présentées, moi, prince, j'ai pu m'entendre avec les représentants des puissances étrangères et, grâce aux efforts de chacun, elles ont pu s'arranger à la satisfaction générale. Mais tous ces pays sont séparés de celui-ci par de larges océans, et aucun ministre n'a été envoyé <sup>p.143</sup> d'ici dans ces contrées, et ainsi il n'y pas eu d'intermédiaire par lequel le gouvernement chinois pouvait personnellement faire connaître ses vues à leurs gouvernements ou expliquer sa politique.

L'ancien représentant des États-Unis, Burlingame, connaît bien les règles qui conduisent les États européens et la Chine ; la franchise et la confiance ont caractérisé les rapports que nous avons eus ensemble. J'ai pensé qu'il serait désirable et satisfaisant qu'il représentât la Chine auprès des Puissances qui ont traité avec nous d'après le principe de la représentation réciproque.

Séduit par cette idée, j'en ai fait la proposition à S. M. qui, le 26<sup>e</sup> jour de la présente lune a daigné rendre le décret suivant :

## La vie secrète de la cour de Chine

« L'envoyé Pou-Ngan-Tchen (Burlingame) traite les affaires d'une façon amicale et pacifique ; qu'il soit donc envoyé à toutes les puissances à traités, comme haut ministre, avec le pouvoir de s'occuper de chaque question s'élevant entre la Chine et ces pays. Ceci de l'empereur. »

Muni également de lettres de créance signées du Fils du Ciel, Anson Burlingame se mit en route pour San Francisco, Washington, Londres, Paris, les Pays-Bas et Saint-Pétersbourg, où il mourut le 11 février 1870.

Quels furent les résultats de cette mission originale ? Des résultats positifs, il n'y en eut pas. Burlingame vit les ministres des affaires étrangères européens ; il leur expliqua que la Chine protestait de sa bonne volonté à admettre, à respecter, à s'assimiler même les usages, les coutumes, les manières politiques et sociales de l'étranger, mais que, d'un autre côté, elle répugnait à une transformation systématique et continue de ses propres manières d'être. En d'autres termes, si le p.144 gouvernement de Pékin se proclamait partisan d'une politique de progrès, il affirmait que, pour l'heure le *statu quo* lui était plus agréable ; et si l'étranger imposait des innovations, il donnait à entendre qu'une politique rétrograde s'ensuivrait.

L'éternelle équivoque asiatique tient dans cette déclaration.

Sur un pareil terrain, que pouvait-on ébaucher de sérieux ? Il est impossible que Burlingame ne s'en soit pas rendu compte ; d'ailleurs on a dit que de nul pouvoir pour négocier des traités il n'avait été investi. Sa mission, qui satisfaisait son orgueil, n'était qu'un simulacre comme tant d'autres initiatives chinoises. Et tout ce qui a pu paraître nouveau, dans les communications de cet envoyé extraordinaire de l'empereur de Chine, venait uniquement de son propre fonds.

Néanmoins l'événement dévoilait quelque inquiétude dans la pensée politique de Pékin, d'obscures tendances, de flottantes intentions. C'est que le jeu du prince Kong, inventeur de Burlingame, s'enchevêtrait, se compliquait singulièrement : en face l'Europe, et son attraction,

## La vie secrète de la cour de Chine

derrière la Cité Rouge, et son frein... Kong n'avancait pas, ne rétrogradait pas, et il donnait l'illusion du progrès, du recul. En ce sens la mission Burlingame dut le satisfaire : faisait-elle de sincères ouvertures ou en faisait-elle accroire, — bien fin qui l'aurait démêlé !

Que Kong eût souhaité une politique plus nette, rien n'empêche de le penser. Mais tant que le Palais appartiendrait à l'influence des impératrices — des chambellans, des eunuques et des femmes —, il ne pouvait modifier sa manière.

Cependant l'empereur T'ong-tche grandissait ; en 1867 il avait treize ans.

L'aspect des choses n'allait-il pas bientôt changer ?

@

XI

L'ÉDUCATION DU FILS DU CIEL

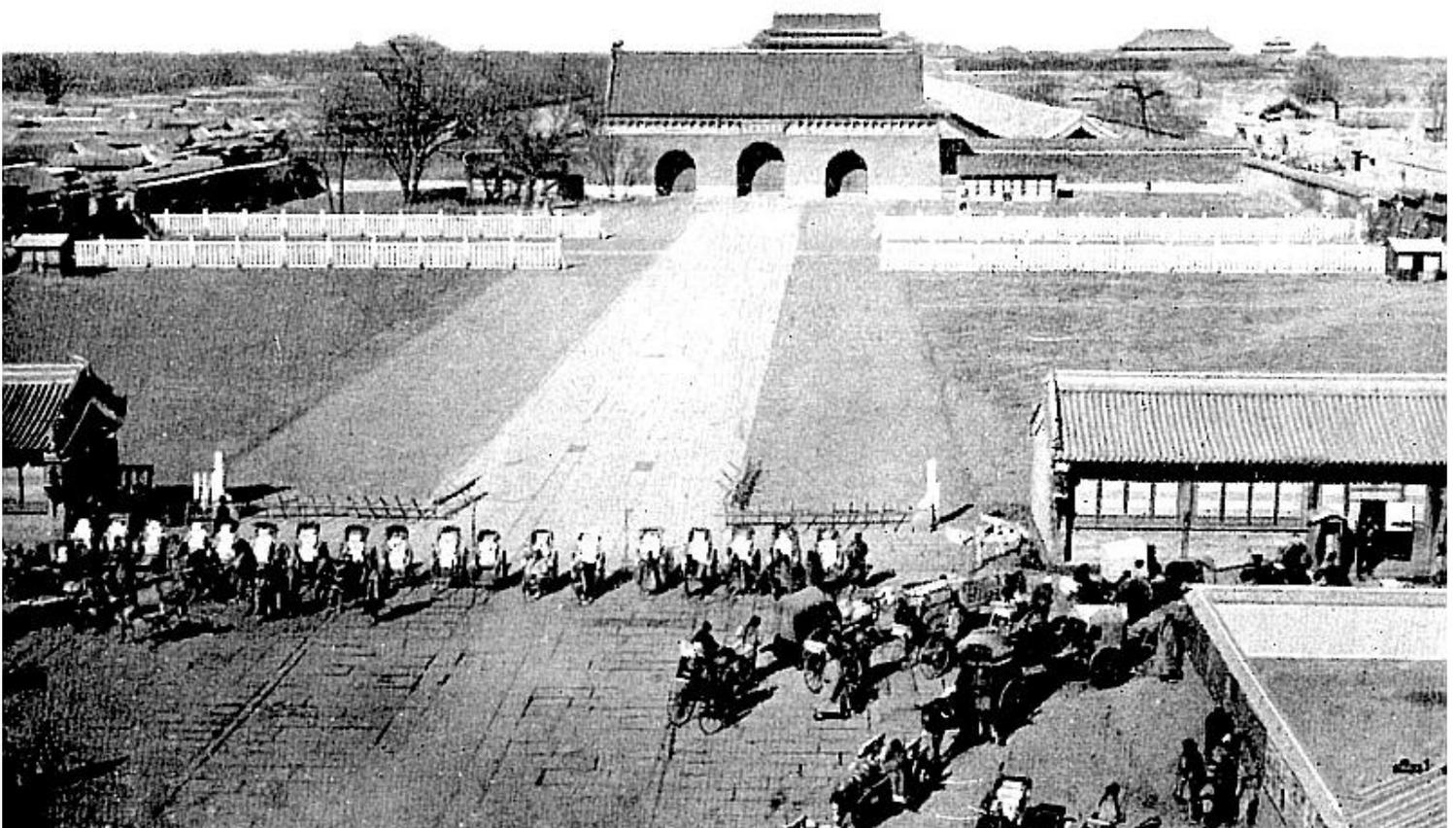
@

p.145 Pour la pieuse impératrice Ts'eu-ngan il était, vers la Porte de l'Orient fleuri, un sanctuaire où tendaient constamment son inquiète pensée, les élans de son âme dévote. Là, chaque jour, Celui à qui était échu le mandat du Ciel écoutait la lecture des quatre Livres sacrés et des quatre Traités classiques ; là selon la loi des heures, l'empereur enfant se pénétrait du sens profond de la Doctrine, s'efforçait, dédaigneux des apparences, dans la voie ancienne, traditionnelle, jusqu'à atteindre la source première de la Vérité, une, absolue... Saintes méditations ! — qui faisaient toucher les assises de l'empire, les racines essentielles de la civilisation. Qu'importaient les choses du moment ! La morale n'est pas subordonnée aux changements ; elle est éternelle, immuable et au *Pavillon des Fleurs Littéraires*, à la *Bibliothèque d'En-Haut*, dans la *Salle de la Vertu Supérieure*, le jeune pasteur céleste se l'assimilait comme se l'était assimilée la race au cours des âges. Et ainsi il se rendait digne de son peuple et digne de la sagesse du Ciel, propre, dans le gouvernement, à discerner le bon du mauvais, à agir selon l'enseignement du passé, dans le sens de l'esprit national.

p.146 Les salles d'étude de l'empereur abritaient l'avenir même de la dynastie, et du pays chinois, — Ts'eu-ngan n'en doutait pas ; et le centre, le foyer de sa dévotion n'était pas ailleurs qu'au sein de ces édifices qui, à l'Est, se groupent, un peu au-dessus du palais du Conseil privé, tout près de la Source de jaspe, à quelques pas du *Bureau des historiographes* : la *Bibliothèque*, du côté de la *Salle du trône de la Concorde protectrice*, dresse ses trois corps de logis dont le toit à étages, couvert de tuiles d'un vert sombre, repose sur vingt et une colonnes de cèdre cylindriques ; soixante-dix-huit mille sept cent dix volumes sont en cet asile ; sept mille sept cent cinquante-trois volumes sur les Livres sacrés, puis des ouvrages classiques, historiques,

## La vie secrète de la cour de Chine

philosophiques, religieux, scientifiques, des traités de jurisprudence, d'économie, de médecine, d'astronomie, de physique, de peinture, de musique, des écrits bouddhiques, taoïstes, des recueils, des mélanges littéraires ; la plupart ont des siècles de vie. Du silence entoure ce bâtiment grave, qui contient toute la nourriture spirituelle du Fils du Ciel ; et l'eau profonde d'une citerne semble ajouter au recueillement de la retraite. Sur le bassin, un pont de pierre appelle les pensées méditatives ; il conduit au pavillon où à « l'Instituteur des souverains », à Confucius, et aux savants, aux maîtres disparus sont portées des offrandes et célébrés des sacrifices.



**La porte de l'*Orient fleuri*, pendant une audience impériale.**

Dès l'âge de sept ans, le jeune empereur T'ong-tche fréquenta assidûment cette région de la Cité Rouge. Jusque-là il avait grandi au Palais du Dualisme de la Terre et du Ciel, situé au nord, dans l'axe central ; fils de princes du premier rang, gardes du corps, eunuques, dames des palais de l'Est et de l'Ouest lui avaient formé une petite cour

## La vie secrète de la cour de Chine

empressée, sous le regard vigilant et <sup>p.149</sup> soupçonneux du principal Grand conseiller promu, peu après le retour de Jéhol, en 1862, à la fonction de précepteur impérial. Étrange préceptorat ! Une des premières leçons de ce mentor avait appris au souverain débile que de la peau des étrangers, on tendrait des tambours de la plus éclatante sonorité, et quantité d'autres extravagances ! Mais T'ong-tche, heureusement, n'était point doué d'une vive imagination ; à ses heures de torpeur dont rien ne le tirait, il écoutait de ses grands yeux sombres les chambellans prosternés à ses pieds, mais sur son visage émacié et livide nul sentiment ne se reflétait ; parfois une moue d'ennui, — et un mot qui lui échappait disait assez l'éloignement de son esprit ou les pauvres images, les idées informes que l'entretien faisait naître en son âme nébuleuse. Il était sous l'accablement d'une hérédité morbide.

Cependant lorsqu'on lui montrait les premières notions de politesse, les jeux de l'étiquette le déridaient un peu. Il prenait les maintiens cérémonieux, il esquissait les gestes de civilité ordinaires et, aussi, les gestes sacrés du culte ; et ce n'était point toujours sans la grâce naturelle de son âge, — alors on le reprenait sévèrement. Car rien de libre, rien de personnel ne doit s'ajouter à l'accomplissement des actes prescrits par la bienséance et la liturgie antiques ; ces gestes, ces maintiens, il faut les reproduire dans toute leur pureté première, — non pas par vain esprit d'imitation, mais parce qu'ils sont la représentation symbolique des états de conscience de la race ; et, à force de s'y appliquer, dans l'oubli entier de soi-même, l'on réalise en son être ce dont ils sont le signe : la sagesse commune ; l'on communique avec la vie morale des générations.

Combien vite, à la prière des ministres du Cérémonial <sup>p.150</sup> d'État, les impératrices régentes se fussent montrées pour sévir, si T'ong-tche eût à peine secoué la contrainte canonique ; mais la nature de T'ong-tche était loin d'une telle rébellion ; à toutes les disciplines, tueuses d'originalités, elle s'offrait, inerte, — et il suffit de quelques blâmes pour que ses rares penchants fussent réprimés, pour que ses propres apparences disparussent. Il ne resta plus à l'empereur enfant que cet air vieillot et morne, que ce regard lointain qui ne décelaient nul

## La vie secrète de la cour de Chine

caractère, nulle existence parmi les choses présentes ; et les fanatiques, les vertueux, tous les orthodoxes de l'entourage dirent que ce Fils du Ciel compterait comme l'un des plus grands, des plus glorieux parce qu'affranchi des conditions individuelles, des circonstances de temps. Monstrueuse conception ! Mais peut-on leur demander de voir que cet enfant porte les stigmates d'une dégénérescence implacable ! À leurs yeux sa stupidité rayonne, son hébétude promet un pontife magnifique ; et les attitudes raides, gourmées, tant est épais le sang de ses veines, mettent le comble à leur extase.

Aussi lorsqu'à sa septième année, l'empereur T'ong-tche fut conduit à la Bibliothèque, tous ceux qui croyaient en lui espérèrent-ils les plus grands bienfaits d'une période d'études savantes. Le précepteur avait rempli sa mission ; son élève lisait quelques caractères, maniait gauchement le pinceau, agissait, dans les cas ordinaires, suivant les rites, — et avait la mémoire farcie d'insanités. Il importait maintenant de travailler sous une direction capable de cultiver son être intime, de s'améliorer, de se perfectionner conformément aux exhortations et à la méthode du Maître des maîtres, de Confucius et de tous ses disciples, d'ouvrir son intelligence à la lumière du Livre des Rites, du Livre des Vers, p.151 du Livre des Changements, du Livre de l'Histoire, les quatre canoniques, de suivre le fil logique et les périodes déductives de la Grande Étude, du Juste Milieu, des Entretiens philosophiques, des Entretiens de Mencius, les quatre classiques.

Le Grand conseil, la Grande chancellerie et les tribunaux Suprêmes, s'étant réunis, présentèrent aux régentes et au régent une liste de candidats pour le ministère sacré de préfet des Études de l'empereur et pour les emplois de scoliastes et de pédagogues. Tous comptaient parmi les doctes personnages de l'Académie impériale de Pékin : commentateurs, orateurs impériaux, glossateurs, compilateurs, rédacteurs, collecteurs, traducteurs, académiciens titulaires ou académiciens stagiaires... — lumières de la Terre Fleurie !

Deux cent trente-deux lettrés composent cet aréopage glorieux, qu'en 725 un empereur de la dynastie des T'ang a institué sous le nom

## La vie secrète de la cour de Chine

de *Collège des Sages réunis*. Durant près de dix-sept siècles, ce fut la poursuite, là, d'un même labeur, d'une même œuvre historique, juridique, philosophique, littéraire, une observation permanente du Chinois dans tous les cas de sa vie de relation ; sur un plan invariable, les ouvrages des générations s'y sont succédé : gloses, paraphrases, examens des Livres sacrés. Autour des concepts immuables et innés, qui constituent la mentalité chinoise, éternel travail quintessenciel, explicatif ! « Sens naturel de la philosophie véritable », « Miroir des sources de la littérature antique », — et des encyclopédies, des traités, des annales, des tableaux, des formulaires, des dictionnaires, des épitomés, des commentaires perpétuels, des recueils. Et ainsi est apparue la loi de constance morale de la race.

Aussi, qu'ils aient été Chinois ou Mongols, Tartares, <sup>p.152</sup> Mandchous, les empereurs ont eu conscience de la valeur, de l'utilité sociale d'une telle assemblée ; ils l'ont protégée, élevée, honorée comme si elle eût été dépositaire de l'âme même de la civilisation, comme si l'État, la société eussent reposé en elle. Gage d'ordre, de conservation, de perpétuité tranquille. Il était juste que l'Académie fût l'avenue des dignités suprêmes ; que ses membres fussent reconnus les plus sages, les plus vertueux de tout l'empire, puisque la leçon des anciens, ils étaient seuls à l'avoir aussi profondément pénétrée.

Pour l'éducation de l'empereur, la régence voulut des académiciens de la plus haute capacité, ayant de trente à soixante ans. Les deux présidents de l'Académie, membres du Grand conseil et de la Grande chancellerie exprimèrent l'avis de ces deux assemblées sur le savoir de quelques docteurs en littérature, en histoire, en science administrative, sur leur talent de didacticien, de rhéteurs, sur leurs dons pédagogiques, sur leurs sentiments loyalistes ; et la régence se prononça : un gouverneur, plusieurs sous-gouverneurs furent désignés ; puis l'on choisit les précepteurs ou explicateurs ; les uns avaient pour mission de commenter les Livres sacrés — ils étaient présidents ou vice-présidents de ministère ; les autres, au nombre de vingt — huit Mandchous, douze Chinois — étaient tenus d'instruire l'empereur sur les sujets communs.

## La vie secrète de la cour de Chine

Dès lors, consciente de ses responsabilités vis-à-vis des temps révolus, la Cité Rouge se recueillit en une même pensée ; évoquant l'esprit des dynasties mortes, et des ancêtres, des sept empereurs de la maison mandchoue, elle assumait la charge de l'œuvre d'éducation d'un Fils du Ciel ; œuvre immense ! — dont elle percevait le retentissement dans la vie du passé...

p.153 Combien misérables toutes les choses actuelles ! L'impératrice douairière Ts'eu-ngan en faisait fi, maintenant plus que jamais, — à moins que l'ordre antique n'y fût intéressé ; l'impératrice douairière Ts'eu-hi jouait le détachement. L'une comme l'autre d'ailleurs, avec une égale sincérité, répugnait à toutes les préoccupations que les rapports avec les étrangers faisaient naître. Au prince régent, à Kong, elles les abandonnaient ; et à leurs yeux, pour des motifs différents, celui-ci avait une tâche inférieure, la souveraine de l'Est étant prompte à ravalier l'homme que le *Printemps Éternel* avait si longtemps accueilli, la souveraine de l'Ouest jugeant que rien n'égalait la charge de gouverneur impérial.

C'était bien en effet une charge insigne, la première de la Cité Rouge. Elle était inamovible ; l'empereur conservera toujours auprès de sa personne celui qui l'a initié à la sagesse ancienne, qui l'a dirigé dans la voie du vrai et du bien.

L'homme d'État que la régence avait investi d'une dignité aussi prestigieuse était Chinois, aucun Mandchou, sans doute, n'ayant pu répondre aux exigences de la fonction ; son autorité, qui ne rencontrait ses limites que dans la volonté des deux impératrices, fut reconnue par tous les conseils, les tribunaux, les ministères ; et il disposa d'une toute puissante influence. La *cour d'Éducation impériale* devint comme le rouage principal du Palais.

Par elle, la pensée, sinon la politique de l'impératrice Ts'eu-ngan, se manifesta avec plus de force. À l'Ouest on ne s'en inquiéta pas. On n'eut même pas la velléité de suivre les progrès de l'empereur entre les mains des pédagogues. Au reste, jamais pour son enfant, l'impératrice

## La vie secrète de la cour de Chine

Ts'eu-hi n'eut des gestes de tendresse inquiète, les <sup>p.154</sup> grands transports d'amour maternel ; dès le retour de Jéhol, elle l'avait confié aux soins des princesses et des servantes, comme si le larmolement intarissable et les convulsions de ce petit être taré l'eussent importunée ; puis, lorsque l'empereur, dans les salles du *Palais du Dualisme de la Terre et du Ciel*, promena sa tristesse silencieuse, ses airs d'infinie mélancolie, que les facéties même du précepteur ne déridaient pas, Ts'eu-hi se donnait aux joies du *Printemps Éternel* ; quelquefois elle paraissait avec ses eunuques, ses suivantes, et toujours elle rencontrait auprès de son fils la sollicitude de Ts'eu-ngan, ou bien c'était Kong lui-même, avec son pli soucieux de profond politique ; alors elle s'en allait. Ce ne fut point une mère sensible.

Mais la souveraine qui, pour le désespoir de sa vie, n'eut pas d'enfant mâle, la souveraine de l'Est se tint constamment penchée vers le jeune empereur T'ong-tche, dans une attitude de prière. Déçue, meurtrie, son âme aspirait aux suprêmes consolations, — Ts'eu-ngan ne les demandait qu'à l'accomplissement strict de ses devoirs d'impératrice, de régente, de veuve légitime : à la nursery du *Dualisme de la Terre et du Ciel*, c'était l'exercice de piété qui comblait sa béatitude ; — peut-être aussi avait-elle l'illusion que l'hoir était de ses entrailles.

Quand, à sa septième année, elle le remit pieusement à ses éducateurs, qu'elle le leur confia, non sans quelque solennité de paroles, comme si l'avenir de la dynastie eût été mystérieusement inclus en cet héritier débile, il y eut sans doute pour Ts'eu-ngan la douleur d'une séparation. Les jours heureux d'amour maternel ne devaient plus être ; les devoirs de souveraineté, et, aussi, le protocole, l'impitoyable, le cruel protocole de la Cité <sup>p.155</sup> Rouge, lui ravissaient l'enfant aimé. Mais si son cœur de femme était supplicié par les nécessités d'État, Ts'eu-ngan, en son orgueil d'impératrice légitime, vibrait la joie, car T'ong-tche, qu'à son insu elle avait aimé humainement, désormais allait prendre figure de Fils du Ciel sous les doigts pétrisseurs des Académiciens.

## La vie secrète de la cour de Chine

À la *Bibliothèque d'En-haut* ou au *pavillon de l'Efflorescence littéraire*, il s'offrait, passif, à la parole de toujours, à la parole invariable qui vient du passé le plus lointain, chargée encore, par instants, de son sens premier, de sa saveur originelle, mais frémissante surtout de l'émoi intellectuel de Celui qui l'exprima, après avoir scruté les vestiges des Livres anciens. Génie admirable de Confucius ! Il relie les deux âges de l'histoire de la Chine, la période de haute antiquité — 3468-551 avant le Christ — à la période ancienne et moderne. Sans lui, à jamais eût été perdue la matière morale élaborée aux siècles primitifs par la nation entière, jaillie de son fonds même.

Confucius s'efforça d'en approcher la signification vraie, mais il dut faire de l'interprétation, selon les concepts du moment et selon sa propre expérience, il dut supposer tout le contexte. Ce prodigieux exploit de critique, unique au monde, il l'accomplit ; les assises spirituelles du peuple chinois furent rebâties. Et les générations qui suivirent, en ce Verbe trouvèrent leur nourriture, renouèrent avec les générations lointaines. Génie admirable de Confucius qu'évoque sans cesse le lettré en ses méditations, qu'évoque le jeune empereur T'ong-tche, assis en une attitude raide devant son bureau de bois de fer, orienté au sud : sur une épaisse planche, aux rousseurs de feuille morte, des caractères jaunis fascinent <sup>p.156</sup> son regard accablé : « Tablette de Confucius, le maître antique, le très saint, le très parfait. »

Quand il a pénétré seul dans la *Salle d'Étude de la Vertu Supérieure*, sa suite nombreuse n'en franchissant jamais le seuil, T'ong-tche directement est allé vers cette inscription pieuse ; et il s'est incliné, mais si lourde est la contenance extatique dont le protocole l'oblige à s'envelopper, qu'il y a toujours dans son geste un effort trop visible. Puis, de la même apparence gourde, le même salut, il l'adresse au gouverneur et aux précepteurs debout ; et ceux-ci se prosternent ; et, pareillement les jeunes princes de premier rang ont une posture d'adoration profonde.

## La vie secrète de la cour de Chine

L'empereur va vers un plateau de laque de Fou-tcheou, d'un or translucide, taché de gros points blancs, comme ces cieux crépusculaires où glisse un cortège de nuages, queue de cumulus effondrés. Là sont des tasses de porcelaine bleue, des coupes de verre rose, une théière, une aiguière à vin nuancée d'émaux tendres de la famille verte ; et dans des plats, aux vives diaprures, il y a des graines de pastèques confites, des châtaignes d'eau, des noisettes grillées...

C'est le moment de la collation. T'ong-tche présente les mets ; et il élève l'aiguière où l'on voit briller l'émail du caractère *Fou* signifiant « Bonheur » : dans les coupes, en un murmure argentin, s'épanche une liqueur rose — alcool de riz, lourd encore de ses flegmes impurs, mais, pour ces palais blasés, exquisément sapides. Puis montent de la théière les volutes d'une vapeur légère, répandant l'arôme subtil de la Chine ; quelques gouttes de l'infusion dans les minuscules tasses, et fils de princes, gouverneur, précepteurs entourent le mandataire du Ciel. Mais bientôt, de lui-même, T'ong-tche<sup>p.157</sup> se met à sa table de travail. Alors, sur le tapis de soie de Mandchourie, des pas glissent ; froissement d'étoffes. Puis, tout soudain, le silence. À gauche du souverain, gouverneur, précepteurs sont à leur place, devant d'étroits bureaux, tournés à l'ouest. Le silence se prolonge. Peu à peu, il y a une inflexion des dos... « Tablette de Confucius, du maître antique, du très saint, du très parfait. » Le magnétisme opère. De la théière, ce sont encore des émanations parfumées qui seules matérialisent la paix où s'approfondit la *Salle de la Vertu Supérieure* ; — par moments aussi, de l'extérieur, un souffle aromatique... Mais une voix psalmodie, en fausset :

« Le prince doit lui-même pratiquer toutes les vertus, et ensuite engager tous les hommes à les pratiquer. S'il ne les possède pas et ne les pratique pas lui-même, il ne doit pas les exiger des autres hommes. Que n'ayant rien de bon, rien de vertueux dans le cœur, on puisse être capable de commander aux hommes ce qui est bon et vertueux, cela est impossible et contraire à la nature des choses.

## La vie secrète de la cour de Chine

La voix, brusquement, se tait, comme arrêtée en son élan. Chacun médite sur le texte de la *Grande Étude*, qu'un explicateur impérial vient d'exposer. Puis le commentaire suit.

« L'élève, dit le *Mémorial des Rites*, converse avec son maître afin d'arriver à comprendre.

T'ong-tche répond aux questions du gouverneur. Pour saisir le sens du texte, il s'est référé à l'idée fondamentale de la morale, à l'idée de la piété filiale, qui est pareille à un belvédère d'où se découvre le pays jusqu'à ses limites. T'ong-tche connaît les rapports de dépendance qu'exprime cette idée : entre le fils et le père, entre les membres de la famille et les ancêtres morts, entre le peuple et le souverain, entre le souverain et le Ciel — tout <sup>p.158</sup> cela lui a été appris à l'éveil de son intelligence. Et maintenant il embrasse, de ce perçant regard intérieur du lettré, la vie successive de la Famille éternelle, dont le Fils du Ciel est le père, le pontife, il domine la société chinoise qui se déroule, comme un monotone paysage, par les espaces du temps... Pour son esprit, elles sont d'une admirable clarté les paroles du Grand précepteur : le souverain doit songer, avant tout autre chose, à remplir ses devoirs de père, de fils, de frère, — avec la déférence, la sollicitude que tout Chinois manifeste quand il administre l'État en miniature, sa famille. S'il est un bon fils et un bon père de famille, toutes les vertus exigées du chef suprême, il les possédera. C'est ce qu'apprend la sagesse de Confucius. T'ong-tche ainsi touche les limites étroites de sa fonction ; mais, en même temps, à ses yeux, s'en dégage la grandeur rayonnante : plus il est soumis aux conditions communes, plus le « Gardien des Décrets du Ciel » est grand ; et, pour s'instruire dans la pratique du gouvernement, il lui suffit d'obéir aux lois qui s'imposent pareillement à tous. En dépit des apparences qui en ont fait un être inaccessible, l'« Infini en Science et en Vertu », l'« Éternel solitaire », le « Seigneur des dix mille années » n'est que le premier des pères de famille...

Les éducateurs impériaux tendent vers l'idéal pédagogique du pays, de la race : faire un homme moyen. T'ong-tche se façonne sans difficulté ; point de saillies à limer, nulle personnalité à démembrer, à

## La vie secrète de la cour de Chine

niveler. Un modèle d'élève ! L'esprit de sagesse tiède et mesurée des Livres canoniques s'infiltrait régulièrement en sa nature poreuse, si bien qu'il eut vite à son service la manière immuable de traiter les sujets historiques, rituels, gouvernementaux ou administratifs en de savantes p.159 dissertations. Ses doigts effilés maniaient les pinceaux, qu'il prenait, à tour de rôle, sur un râtelier de jade blanc, soutenu par deux pieds de bois d'or fouillé, tandis qu'il suivait le fil des déductions classiques, gravées dans une mémoire facile. L'effort de concentration noyait les yeux de rêve ; tout autour, l'on faisait le silence. Par moments, de l'extérieur, arrivait un souffle aromatique ; comme sous la poussée lente d'une main, les vantaux des baies de papier de Corée s'entrouvraient, et l'on voyait le ventre trapu des colonnes de cèdre de la galerie, habillées d'une belle nuance feuille morte : c'étaient elles qui exhalaient leur âme ancienne, le souvenir des forêts d'où, par le Yang-tseu, elles avaient atteint la mer en des siècles lointains ; c'était comme l'odeur troublante du passé. Entre les doigts effilés de T'ong-tche, le pinceau traçait une suite de caractères reproduisant une pensée encore plus lointaine, mais imprégnée aussi du parfum de son origine...

Toujours, toujours prisonnier du texte ; mais en cette prison l'esprit goûte une confortante sécurité. Point d'imprévu, point de jaillissements d'un fonds personnel ! Les leçons, on les règle comme des cérémonies ; et quand, à l'heure indiquée, le plus jeune prince va s'incliner devant la tablette du « maître antique », que tous, alors, se lèvent, le gouverneur consigne quelle somme de sagesse la mémoire a absorbée et ce que l'intelligence a gagné en dextérité, en souplesse. Avant que l'empereur ait salué les princes et les maîtres prosternés et se soit retiré, la Grande chancellerie a pris connaissance du rapport.

Au jour le jour, la Cité Rouge est ainsi informée des progrès du Fils du Ciel. Elle ne sait rien de plus capital. Les bruits du dehors, à son oreille, rendent un son futile, p.160 et si elle leur prête quelque attention, c'est entre quatre et six heures du matin, lorsque le *Nei-ko*, pavillon du Grand conseil, s'ouvre aux membres du Conseil privé et aux ministres. Dans la nuit du palais, sonore et peuplé de formes, chaque matin un

## La vie secrète de la cour de Chine

cortège s'avance vers la *porte de l'Orient fleuri* : c'est la chaise de l'empereur, entourée de gardes à queue de léopard ; ils portent de pâles falots : voici le *Pavillon de l'Efflorescence littéraire*, la *Bibliothèque*, et la *Source de jaspe*, l'*Hippodrome* ; plus à gauche, contre le mur de clôture oriental, de nombreux lumignons signalent le corps de garde des Grands ayant charge à la cour ; leur local spacieux touche au *Bureau des Historiographes*. On arrive au *Nei-ko*, cerné par les gardes de tous rangs, appartenant aux trois Bannières supérieures. Des flambeaux, des lanternes passent, tirant de l'obscurité quelques piliers vermillons et dénonçant l'agitation muette, les allées et venues de tout ce monde. Loin, au bout d'une interminable avenue dallée qui canalise le vent aigre du levant, c'est une rumeur continue, — à croire que tout le peuple de Pékin, soulevé, ahane contre les murs de l'enceinte sacrée ; ce n'est que l'innocent brouhaha de marchands de fruits et de sucreries : ils s'empressent auprès de la valetaille des mandarins qui, ayant accès au *Nei-ko*, ont laissé à la *porte de l'Orient fleuri* leurs chevaux et leurs chaises ; quelques-uns, par une faveur insigne, pénètrent dans le palais, en leur équipage ordinaire, et les gardes à plume de corbeau ou à plume de paon à un œil mettent du zèle à leur ouvrir un passage.

Il y a des saluts cérémonieux sous les galeries. À l'arrivée de l'empereur on se hâte vers la salle du Grand conseil, où vacille la seule clarté d'une bougie contre le mur du fond ; tout près, le trône, sur une estrade de bois <sup>p.161</sup> recouverte d'une étoffe jaune. Conseillers et ministres, après avoir remis leur quinquet à un secrétaire ou à un eunuque, se prosternent sur les dalles nues, — non sans avoir entouré leurs genoux de bourrelets de coton. Funèbre spectacle ! Toutes ces échines ployées, l'ombre épaisse, le silence, et le mystère frissonnant d'une grande salle vide, avec la blafarde lueur de cette chandelle près du trône inoccupé, dont les ors brillent... Là, bientôt, resplendira la « Face du Dragon ».

Mais sur l'estrade un paravent de bambou s'agite ; et l'on devine deux visages féminins, tous deux jeunes, — disparates pourtant, l'un revêtu d'une expression figée, grave, calme, l'autre aux traits extraordinairement

## La vie secrète de la cour de Chine

mobiles. Ce sont les deux impératrices régentes Ts'eu-ngan et Ts'eu-hi. Elles viennent « gouverner sous le rideau », souffler leur pensée au souverain mineur. Mais cette présence ne doit pas être constatée, même quand elle se manifeste de la voix ; et tel est en cette Cité Rouge le respect des fictions, qu'aux yeux de tous ces hommes d'État agenouillés, le manège dont est témoin le trop mobile et trop peu secret paravent ne se manifeste pas en éveillant l'idée de la réalité.

Conseillers, ministres exposent chaque affaire ; des solutions sont proposées. Puis s'intercale du silence. L'empereur dresse sa mince silhouette d'idole ; le surtout de gaze violette qui le couvre accroît sa pâleur morte ; point de regard, — de longs cils, comme un trait au charbon. On lui murmure, on lui articule, on lui répète les mots à dire ; et la voix enfantine laisse tomber la décision du paravent.

Chaque matin ! À quatre heures, encore engourdi de sommeil, on le met sur son trône, petit corps étioilé ; à six, on l'emporte, raidi dans sa contenance solennelle. Le Fils <sup>p.162</sup> du Ciel a satisfait à sa fonction suréminente, à l'implacable protocole, à la religion laïque des prêtres de l'État ; il est leur chose. Maintenant on l'emporte, vite, sous le frais baiser de l'aurore ; l'effort a trop tendu ses nerfs, mais il est apparu en une attitude hiératique qui a donné l'impression de la puissance intermédiaire du Ciel, — et les rigoristes s'en félicitent... Dans quelques heures, à leur tour, le Grand pédagogue et ses sous-ordres attendront le cortège impérial.

Point de repos dans l'œuvre d'éducation sacrée. De son zèle dévot Ts'eu-ngan, impératrice de l'Est, anime la Cité Rouge ; sans doute, sous l'effet du ferment de ce sol, de ces murs, rêve-t-elle d'un pontife en qui s'exprime l'esprit complexe des siècles, esprit dont furent les artisans l'antiquité première, et Confucius, et Lao-tseu, et Bouddha.

@

XII

LA POLITIQUE DU GYNÉCÉE

@

p.163 La cour, en son asile, s'entourait d'un mystère toujours plus épais, — sensible surtout aux hommes d'État dont la pensée reflétait des préoccupations étrangères et révélait une influence extérieure. La cour, à tout ce qui se disait et se faisait hors de l'enceinte de la ville impériale, opposait une souveraine indifférence. Cependant les Européens ne se rendaient pas compte que cette Chose, enfouie dans des bocages profonds et défendue par des murs puissants, devenait davantage énigmatique ; las d'avoir vainement interrogé le sphinx, ils le perdaient un peu de vue. Kong dans son *Tsong-li ya-men* leur était accessible ; le reste n'importait pas ! Dangereux aveuglement ! La Cité Rouge domine la politique chinoise ; elle est le foyer d'où tout émane ; quand elle paraît inerte, nuageuse, absorbée dans sa propre contemplation, elle est encore agissante : le fanatisme ordinaire des mandarins de la vieille école s'éveille, s'avive, et ceux qui ont des tendances progressistes conçoivent quelques scrupules. Dans la vie administrative un esprit de réaction se propageait secrètement qui, en partie, était dû à la p.164 volonté du Palais d'entretenir avec ferveur les cultes traditionnels, de se conformer strictement aux usages anciens et de se protéger contre les influences pernicieuses.

De nombreux fonctionnaires adressaient au trône des mémoires exposant la nécessité de revenir, par mesure de salut national, à la politique anti étrangère. Un des plus célèbres est celui du 20 mars 1867 ; il s'élevait contre l'enseignement scientifique donné par des Européens à l'école créée en 1862 près le *Tsong-li ya-men*. Le mépris des conservateurs chinois pour les sciences positives s'y manifesta curieusement, et aussi, par contre, le grand prix qu'ils attachent à la culture morale classique.

## La vie secrète de la cour de Chine

« Des calculateurs ont-ils jamais donné du courage aux faibles, ont-ils jamais éclairé les ignorants ?... Le point principal pour la conservation de l'empire consiste dans l'amour du peuple.

Et, d'ailleurs, qu'est-il besoin de Barbares pour un tel enseignement ? Les Chinois ne sont-ils pas doués d'une aptitude universelle ? Désormais il faut apprendre à se passer des Barbares ; car

« ils ont violé la ville capitale, envahi les domaines impériaux, ruiné les temples de nos ancêtres, brûlé nos palais, pillé les habitations des grands et du peuple. Comment notre gouvernement a-t-il fait un traité avec eux ? Comment une telle honte, de telles inimitiés ont-elles pu s'oublier en un seul jour ?

Le christianisme surtout était dénoncé comme l'importation la plus funeste, la plus capable de dénaturer l'esprit de la race. Partout de violents, d'insensés libelles contre les missionnaires, — peut-être trop zélés dans l'œuvre d'évangélisation. On les représentait sous les traits de sorciers animés d'une frénésie monstrueuse :

« Les sectateurs de la religion de Jésus prennent les cadavres des prêtres et des supérieurs, qui sont bouillis <sup>p.165</sup> pour en faire un onguent ; celui-ci étant mélangé avec un médicament stupéfiant de malsaine influence, l'application en est accompagnée par un charme, sous la direction du père spirituel ;

et encore :

« avec les yeux des enfants, la moelle de leurs os, ils composent des drogues étranges.

Pareilles insanités encourageaient aux massacres des chrétiens, et au pillage de leurs résidences. Le gouvernement qui, en dépit de ses intentions, était impressionné par l'attitude hostile du Palais vis-à-vis des choses étrangères, se gardait d'intervenir dans les provinces où sévissait l'agitation antichrétienne. Et sans doute, à lire toutes les savoureuses diatribes qui s'imprimaient, il goûtait quelque plaisir :

## La vie secrète de la cour de Chine

« Hélas ! des discours dépravés gagnent journellement du terrain, et les principes justes graduellement s'évanouissent ; les doctrines étranges progressent avec perversité et les esprits des gens sont troublés.

Quant à ces chiens d'Anglais insubordonnés qui vivent sur un misérable banc de boue dans l'Océan, et sont gouvernés tantôt par une femelle, tantôt par un mâle, leur caractère propre est, moitié humain, moitié animal, décrit dans les annales des îles comme le « Reptile nu »...

Si le jeune serpent n'est pas écrasé, que pourra-t-on faire avec le reptile entièrement développé ? Pourquoi hésiter ou retarder pour l'écraser mortellement ?

Ce ton assurément, ne manquait pas de flatter le sentiment intime des hommes d'État de Pékin. Et si, en apparence, leurs dispositions jusque-là demeuraient favorables aux Européens, peu à peu ils se laissèrent volontiers circonvenir par cette fureur soi-disant populaire et par maintes démarches du Palais. Si bien que l'ambassadeur français, le comte de Lallemant, fut surpris par les manières insolites du prince Kong, réservé et courtois <sup>p.166</sup> à son ordinaire ; son humeur s'était singulièrement modifiée ; elle avait quelque chose de difficile, d'acrimonieux, qui faisait aisément jaillir l'impertinence. Et le régent si abordable, si commode, apparaissait maintenant intraitable : l'Autriche qui avait revendiqué, dans les négociations préparatoires à son traité du 2 septembre 1869, le droit de prédication pour les religions pratiquées chez elle, ne put, malgré toute sa diplomatie, obtenir gain de cause. D'autre part, d'ailleurs, les puissances étrangères ne paraissaient pas disposées à ménager la Chine, aiguillonnées par leurs nationaux installés dans les grandes villes de l'empire ; la colonie anglaise surtout, avec ses associations mercantiles, affirmait des ambitions, — et lorsque le 28 octobre 1869 l'envoyé plénipotentiaire de S. M. la reine du Royaume-Uni signa une convention supplémentaire au traité de 1858, les groupements anglais s'opposèrent, et avec succès, à

## La vie secrète de la cour de Chine

sa ratification, parce que le droit de nommer des consuls dans les ports de possession britannique était accordé aux Chinois.

Un tel fait manifestait assez quel sentiment de malveillance animait les Européens. Aussi le prince Kong et tout le gouvernement furent-ils amenés à mieux prêter l'oreille aux suggestions qui leur venaient de la Cité Rouge. Celle-ci peu à peu, et par une évolution fatale, était sortie de son attitude indifférente et contemplative : la piété où elle s'était réfugiée, sur tous les fanatiques avait eu quelque effet ; et maintenant ils la poussaient à l'offensive contre ce qui était contraire aux choses séculièrement établies.

Tous les matins, avant le lever du jour, l'on débattait de graves questions, devant l'empereur attentif à l'inspiration du paravent. Les hommes d'État accroupis s'ingéniaient à opiner dans le sens de l'esprit nouveau ; p.167 et la politique conciliante de Kong se taisait. Mais les zéloteurs du passé n'agissaient pas sur un terrain parfaitement favorable : le Palais, soumis à la régence des deux impératrices, manquait d'unité, d'harmonie ; et si l'impératrice de l'Ouest accueillait indifféremment les ténébreux agents de réaction, l'impératrice de l'Est, surtout soucieuse des rites, appréhendait de leur céder. « Ici, disaient-ils, nous prêchons à des femmes, là, à des eunuques ! » Dans les appartements de Ts'eu-ngan affluaient, en effet, épouses et filles de princes, filles de dignitaires, de chambellans, de gardes du corps, anciennes concubines de Hien-fong, servantes et caméristes, — le *Printemps Éternel* appartenait aux castrats ; un Grand conseiller, pour atteindre Ts'eu-hi, devait largement solder leur service ; un personnage de moindre importance, pour le même prix, n'eût obtenu que la faveur d'entrevoir l'eunuque principal, l'ineffable Siao. Car ce pitre, malgré ses ennemis, régentait toujours le palais de l'Est. Avec le même art, avec la même élégance, il entretenait son crédit, recourant à propos au grand moyen, à l'expédition dans ou hors Pékin. Moyen périlleux, héroïque ! À chaque fois il y jouait sa vie. Les marchands de la capitale, trop souvent victimes de son humeur, maintenant ne cessaient de lui tendre des embûches. Il en riait. Et, peu avant sa mort, pour se rendre compte de

## La vie secrète de la cour de Chine

la flexibilité d'une canne dont il débattait le prix, il en cingla la figure du vendeur, disant avec flegme : « Je vois que c'est un objet de bonne qualité » — et de la botte d'un individu de sa suite il tira le papier-monnaie, prix de l'acquisition.

C'est vers cette époque, en 1869, que son sort se décida.

L'empereur, qui avait alors quatorze ans, goûtait quelque plaisir à errer dans le palais, aux heures où le <sup>p.168</sup> protocole ne s'y opposait pas. Un matin, après l'étude, ses pas le conduisirent du côté du *Printemps Éternel* ; quelquefois il y avait rendu visite à sa mère, et, dans la pensée de la surprendre, il monta vite les marches du péristyle. Les eunuques furent prompts aussi à annoncer son arrivée ; mais déjà T'ong-tche suivi de quelques officiers de la garde, cadets de la maison impériale, pénétrait dans les appartements intimes, d'où la souveraine était absente. Dans une salle tout était servi pour le repas ; T'ong-tche s'étonna de voir deux couverts : on ne lui cela pas que depuis longtemps le grand eunuque prenait place à la table de la souveraine. L'empereur se hâta de sortir. Et bientôt, au palais du *Dualisme de la Terre et du Ciel* il accomplissait son premier et peut-être son dernier acte d'autorité : il ordonnait, sur du papier à édit, que l'eunuque Siao Tö-hai s'éloignât immédiatement de Pékin pour accomplir une mission secrète.

Cependant Ts'eu-hi, informée de l'événement, n'avait pas attendu pour agir : Siao ne connaissait encore pas la volonté impériale que déjà il était prêt à quitter la Cité Rouge ; sa maîtresse l'envoyait au Chan-tong. À quelque prix que ce fût, il avait, sur son passage, à se rendre acquéreur d'un « panama » à larges bords, pareil à celui qu'arborait sir R. Alcock, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de sa gracieuse majesté la reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande ; Ts'eu-hi rêvait de ce couvre-chef depuis que Siao le lui décrivait avec sa volubilité passionnée ; et, obligée de se séparer momentanément de son favori, elle ne voulait pas que ce voyage fût inutile.

Jamais le grand eunuque n'eut autant de piaffe, autant de morgue qu'en allant à la découverte de son <sup>p.169</sup> « panama ». À peine hors du

## La vie secrète de la cour de Chine

palais, il fit le matamore, — épouvantant les mercantis. Et sur la route de T'ien-tsin, il publiait à tout vent l'objet de son expédition. Comme on redoutait l'influence dont il disposait, les fonctionnaires provinciaux s'empressaient de satisfaire ses caprices ; mais après les hommages, après les adulations, après avoir reçu les honneurs dus à un haut mandarin, il se déclarait encore mécontent. Plus il allait, plus il s'exaltait. Dans le Chan-tong il rançonnait les villages rencontrés, si bien qu'à son approche, annoncée par des estafettes, les autorités réunissaient à la hâte le tribut qu'il lui fallait. Puis d'autres convoitises accrurent sa tyrannie ; convoitises insensées ! Il approchait de Tsi-nan fou, capitale du Chan-tong, quand, au carrefour d'un village, il fit halte devant des tréteaux où des comédiens, sous leurs masques grimaçants, hurlaient et modulaient d'interminables tirades. La foule des spectateurs était compacte. Siao, par ses acolytes, se fait faire place ; on le dévisage, on murmure ; au premier rang ses bravades exaspèrent, et il est bousculé dans un remous ; il joue d'audace : il désigne de sa badine une jeune Chinoise, élégamment vêtue ; il s'approche, il minaude, coquette comme au gynécée du *Printemps Éternel* ; ses yeux, énormes billes, essayent de fasciner la belle qui rit et se moque ; sa voix, trouée de hoquets, débite les pires obscénités, celles qu'il répand dans les coins secrets du Palais. Le peuple flaire l'eunuque ; la scène lui paraît joyeuse ; mais la Chinoise, d'un ton tranquille, outrage Siao qui, excité par les rires, use de gestes ; puis, soudain, comme un dément, il bondit, étend la jeune fille à terre et lui enfonce son poignard dans la gorge. Sa séquelle le défend contre la fureur de la foule ; on fait avancer la chaise dont l'impériale couleur jaune impose <sup>p.170</sup> le respect, et le criminel fuit sur la route de Tsi-nan fou. Il a eu soin d'expédier vers le gouverneur du Chan-tong l'édit, signé de Ts'eu-hi, qui ordonne à tout fonctionnaire de faciliter la mission du grand eunuque. Mais ce gouverneur a reçu la veille un courrier de Pékin, porteur d'un édit revêtu du sceau de pourpre de l'impératrice Ts'eu-ngan, du sceau rouge de cinabre employé par l'empereur pour l'exécution des tyrans et la protection du peuple, et près desquels le Fils du Ciel a lui-même tracé un caractère, qui

## La vie secrète de la cour de Chine

signifierait *Ngan*, autre nom du castrat, si les traits supérieurs n'avaient été supprimés ; ainsi décapité, son sens véritable qui est « tuer » se trouve renforcé, non sans esprit. En face des volontés contraires du Palais, le premier magistrat du Chan-tong ne laisse pas d'être quelque peu dans l'embarras. Mais sa cervelle de Chinois astucieux lui inspire une résolution : il recachette le pli de Ts'eu-hi et ordonne qu'on le lui apporte de nouveau solennellement quelques heures plus tard. Alors, n'ayant plus sous les yeux que le décret de mise à mort, il dit à ses soldats de se tenir prêts pour une exécution rapide.

Cependant Siao approchait du *ya-men* gouvernemental ; il voyait avec satisfaction la tente des jours de cérémonie en décorer l'entrée ; et les fumées de sa suffisance déjà lui montaient à l'esprit. Il franchit le seuil du tribunal ; la garde aussitôt l'appréhende ; on lui donne lecture du décret impérial ; on l'entraîne ; on lui tranche le cou. À ce moment arrive pour la seconde fois l'édit portant le sceau brun foncé de la mère de l'empereur. Le gouverneur se frappe le front :

— Trop tard, s'écrie-t-il, l'ordre reçu hier vient d'être exécuté !

Admirable expédient ! — qui dénotait une supériorité de ressources à faire envie à tous les fonctionnaires de <sup>p.171</sup> l'empire. Aussi lorsque Tseng Kouo-fan, alors vice-roi du Tche-li, en fut informé :

— La fortune, dit-il, de ce gouverneur est faite.

Mais l'impératrice-mère attendait toujours son eunuque et son panama. Des paroles qu'elle surprit lui apprirent la fin de Siao. Elle se maîtrisa. À ses yeux, Ts'eu-ngan et son entourage étaient les instigateurs de ce meurtre. Elle se garda d'aller le leur dire ; elle se défiait trop de l'imprévu des scènes d'éclat, des embûches de l'impulsion. Son heure viendrait. Dès ce moment elle s'intéressa à T'ong-tche, elle se rapprocha de son fils, désireuse de le soustraire à l'influence de l'*Est*. Elle lui conseilla de négliger un peu les savantes études pour donner plus de temps au tir à l'arc et à l'équitation ; elle espérait détourner ainsi la direction de ses pensées et trouver prise sur

## La vie secrète de la cour de Chine

lui. T'ong-tche écoutait volontiers sa mère ; au grand déplaisir de son gouverneur, il s'attarda avec les écuyers à l'Hippodrome, situé à quelques pas de la Bibliothèque et du *Nei-ko*. Mais les pédagogues, par qui s'exerçait l'empire de Ts'eu-ngan, ne cessaient d'épier leur élève ; et s'il lui échappait, ils avaient tôt fait de l'empaumer de nouveau. La passivité de son fils exaspérait Ts'eu-hi, et, sans doute pour la vaincre, s'avisait-elle de livrer cet enfant aux influences d'un gynécée renouvelé. Elle s'en ouvrit au président de l'Intendance ou *Cour Suprême du Service domestique* de l'empereur. L'on jugea qu'il était temps en effet de rétablir le sérail. Depuis la mort de Hien-fong, chaque année avait marqué sa décadence ; — et ce palais des concubines impériales, proche le *Printemps Éternel*, au Nord-Ouest, si animé autrefois, ne vivait plus que de silence et de l'odeur, un peu âcre, du passé. Quelques apparitions, des survivantes, — dévorées de fards, mais <sup>p.172</sup> toujours puériles ; et dans leurs yeux bouffis, miroitait cette lueur discrète des amoureuses qui ont renoncé. Toutes les autres, qu'étaient-elles devenues ? La mort en avait eu ; et certaines, trop alanguies par le regret sensuel des jours anciens, avaient cédé à de vagues nostalgies, franchissant, avec la complicité des souveraines, les portes interdites, qui les accueillirent au temps où leur puberté plut aux eunuques impériaux.

Il s'agissait donc de ranimer ces appartements vides, de leur envoyer un flot de jeunesse qui effacerait les traces anciennes, de les repeupler de rires, de grâces, de plaisirs. Pareille résurrection proclamera qu'un nouveau règne commence, que la régence bientôt va s'éclipser devant l'empereur adulte, majeur. Ce n'était sans doute point perspective à réjouir Ts'eu-hi ; mais néanmoins elle avait hâte de restaurer le gynécée impérial, car, avec raison, elle le considérait comme un des éléments essentiels de la politique de la Cité Rouge ; depuis trop longtemps il était inactif ; — dénué de sa vertu propre, il n'intervenait plus dans le jeu des influences ; de là, l'état de déséquilibre, de trouble du Palais. Certes, faire régner l'harmonie, établir un juste balancement de forces, ces préoccupations n'étaient

## La vie secrète de la cour de Chine

certainement pas dans la pensée de l'impératrice-mère. Tout au contraire, du jour où elle apprit qu'une partie du Palais, que l'Est lui avait tué son grand favori, l'eunuque Siao, non seulement elle se décida à ressaisir le pouvoir, sacrifié à des futilités, mais à l'accaparer de telle façon que les clans rivaux fussent amoindris, annulés même. Quelques tentatives lui suffirent pour reconnaître qu'il n'y avait à sa portée qu'un instrument de domination : le gynécée. Accoutumée à la société des eunuques, elle n'ignorait rien de l'emploi qu'on en p.177 pouvait faire ; et dès l'instant où le contact serait pris entre des jeunes filles, choisies par elle, des castrats, les siens, et l'empereur, son fils, la Cité Rouge, tout entière, n'obéirait qu'à l'impulsion du *Printemps Éternel*.

Cependant l'initiative de Ts'eu-hi dut être examinée par la corégente Ts'eu-ngan et par le prince Kong. Furent également appelés à émettre leur avis, le conseil des Affaires de la famille impériale et le ministère des Rites. L'on convint d'adresser des courriers aux lieutenants généraux des huit Bannières — armée composée de Mandchous, des descendants de Mongols et de Chinois septentrionaux ayant servi la dynastie à son avènement au XVII<sup>e</sup> siècle — et à un certain nombre de gouverneurs de provinces : ils étaient chargés de choisir parmi les familles des officiers des trois Bannières supérieures des jeunes filles de treize à vingt ans ; leurs renseignements devaient être adressés au ministère du Cens. Celui-ci, quelques mois plus tard, fut en mesure de soumettre aux impératrices un état mentionnant le nom et l'âge des adolescentes remarquées, le nom et les grades de leur père et ascendants. Les régentes distinguèrent uniquement les familles qui avaient donné à la dynastie des preuves réelles de leur loyalisme ; on les prévint. Et, au jour indiqué, sous la conduite de leur père, ou du frère aîné, ou d'un oncle paternel, les jeunes filles furent amenées à Pékin. La Cité Rouge ne les admit pas sur-le-champ ; elle avait d'abord à méditer sur l'ordre de réception ; les avis de la Chambre des Comptes, dépendant de l'Intendance, furent maintes fois sollicités, et aussi ceux du bureau de gérance des Maisons de fonctionnaires ; après quoi les chefs de la police reçurent des instructions : le généralissime

## La vie secrète de la cour de Chine

gardien des neuf portes de la ville septentrionale, le <sup>p.178</sup> généralissime de l'infanterie, le commissaire de la ville impériale annoncèrent aux parents des jeunes filles qu'ils étaient autorisés à les suivre.

Le cortège franchit la porte du Nord en charrettes qui entrèrent dix par dix, longèrent les rives des lacs du Nord et des roseaux, côtoyèrent, à gauche de la grand'place, le couvent des bonzes et passèrent le lac du Milieu par le pont de marbre ; dans les bosquets touffus de tilleuls et d'acacias perçaient des fragments de légers édifices, des toits vernissés, éblouissant de scintillations ; — et tout ce petit monde architectural était dominé par le *monastère du Repos Éternel*, tout au haut de l'île de marbre, placée comme un cône sur les nénuphars. Le jardin des bananiers, avec le *pavillon du petit vent d'automne* fut laissé à gauche, et les équipages suivirent la berge orientale du lac — formée par endroits de rocs artificiels — jusqu'à la triple *porte de l'Occident fleuri* : larges panneaux rouges, que décorent de grosses têtes de clous dorés. On ne va pas plus loin. À cette entrée de l'enceinte interdite, les hommes de la maréchaussée ordonnent aux profanes de mettre pied à terre et d'attendre, dans des abris élevés pour la circonstance, les décisions souveraines, — qui, bientôt, se font connaître par la voix de quelques représentants des cours suprêmes : ils arrivent à la file, flanqués de leurs secrétaires. Les jeunes filles, rangées dix par dix, prennent place au cortège ; en tête de chaque groupe un intendant porte une tablette où sont inscrits les noms de celles qui vont comparaître devant les impératrices régentes au *palais de l'Élément Terrestre Supérieur*, derrière le *palais du Dualisme de la Terre et du Ciel*, résidence de l'empereur. Dans cet ordre, l'on remonte vers le pont de marbre, puis un <sup>p.179</sup> coude à droite, et d'un côté c'est une bordure de cyprès et de pins à écorce blanche, d'où émergent les cinq sommets de la *montagne des Dix Mille Années* ou *montagne de Charbon*, de l'autre le mur septentrional de la Cité Rouge avec la *porte du Guerrier Divin*. Là un bataillon d'eunuques intervient ; guichetiers de la demeure sacrée, ils surveillent l'entrée du cortège, — qui se répand parmi des charmilles, des bosquets, des berceaux : jardins de l'épouse impériale, peuplés de kiosques frêles, où

## La vie secrète de la cour de Chine

miroite l'eau glauque de deux lacs, et, sur une éminence, la pierre opaline de la *grotte Source des Nuages*. Sous ces ombrages et ces parures, le palais se dérobe au regard, — avec cette discrétion coquette des élégantes chinoises. Depuis qu'il est à l'abandon, les sarments de plantes folles en étreignent l'architecture correctement équilibrée. Degrés de brique et balustre de marbre ont disparu ; et, par la vigne vierge, le volubilis, la rose trémière, l'escalade des colonnettes s'achève. C'est partout un clématisme extraordinairement vivace ; et dans ce flot de verdure, le toit incurvé et pointu surnage.

Il y a dix ans que Ts'eu-ngan, impératrice, épouse légitime, n'habite plus l'*Élément Terrestre Supérieur* ; — cadre gracieux qui contient ses premiers espoirs et, si vite, les soupirs de son âme meurtrie, déçue. Elle l'a quitté le jour où l'empereur Hien-fong, pour ne point se laisser débusquer par les Franco-Anglais, résolut de fuir ; le jour où elle rejoignit au palais d'Été la cour prête pour l'exode. À son retour de Jéhol, impératrice douairière de l'Est, elle vécut ses jours dans la partie orientale ; et, désormais, ses regards allèrent peu vers les palais de l'axe central, — si ce n'est vers la nursery des salles du *Dualisme de la Terre et du Ciel*. À présent, l'épouse <sup>p.180</sup> légitime de l'empereur défunt revient pour une heure à la demeure d'autrefois, où tant de souvenirs vivent sous la mélancolie des végétations solitaires ; — c'est là que l'attend la corégente, impératrice de l'Ouest, car c'est là qu'il convient de choisir les premières femmes du Fils du Ciel.

À tour de rôle, les adolescentes sont interrogées, par les souveraines, sur « les vertus, le langage, l'habileté aux travaux, la beauté qui conviennent à la femme ». Questions subtiles, tout en nuances... — que complique le tour d'esprit particulier à chacune des deux examinatrices. Chez l'une, intention d'éblouir, de troubler ; chez l'autre, effort consciencieux pour connaître les aptitudes de ces enfants prosternées. Il est rare que le sentiment de Ts'eu-hi soit celui de Ts'eu-ngan ; et, comme pour mettre un terme à ce désaccord, les eunuques chargés du service reçoivent la plupart des tablettes qui concernent les jeunes filles offertes ; sur-le-champ reconduites à leurs parents, elles

## La vie secrète de la cour de Chine

sont autorisées à quitter Pékin. Un petit nombre seulement est demeuré auprès des souveraines qui ont ainsi moins de difficulté à faire concorder leurs avis. Mais dès la première séance, elles ne se hâtent pas d'émettre un jugement définitif. À quelques jours de là, d'autres sont éliminées ; et d'autres encore à une troisième audience, — celles-ci reçoivent des présents...

Les élues demeurèrent quelque temps avec leur famille à l'entrée occidentale du palais, puis, par les soins de l'Intendance, elles furent installées au harem impérial. D'anciennes dames de la cour de Hien-fong vinrent pour leur éducation ; et il y eut pour les servir une domesticité choisie...

L'impératrice Ts'eu-hi, avait, enfin, à portée du *Printemps Éternel*, le tout-puissant auxiliaire de <sup>p.181</sup> l'intrigue ambitieuse, un monde d'eunuques et de femmes, bientôt stylé à sa manière, dévoué à ses intérêts, et qui, en devenant indispensable au jeune empereur, allait commander à la Cité Rouge tout entière et imposer sa loi, hors même de l'enceinte sacrée.

@

## XIII

### HYMÉNÉE

@

p.182 Sans être grands prophètes, les politiciens de la Cité Rouge reconnaissent à des indices, qui, depuis des siècles, ne trompent pas, d'où le vent de la fortune soufflera demain. La majorité du Fils du Ciel approchant, ils se ruèrent vers l'Ouest ; — et l'on ne distingua plus les réactionnaires des progressistes : pour tous, l'aurore de T'ong-tche était une invite à la curée.

Que d'errants dans les parages du harem impérial, de l'Intendance ou *Cour Suprême du Service domestique* de l'empereur, rouages naguère encore inactifs, et tout auprès de ce *Printemps Éternel*, d'une si attirante réputation pour les ambitieux et les jouisseurs. Ambitieux et jouisseurs, grands civilisés extraordinairement aptes à juger les caractères et dont beaucoup, sans doute, dans l'atmosphère de l'Ouest, flairaient l'avenir... — et leurs convoitises, par ces obscurs présages, étaient attisées.

C'est au plus fort de ce remue-ménage que le Palais apprit le massacre de T'ien-tsin le 27 juin 1870, — nouvel épisode de l'agitation anti étrangère et p.183 antichrétienne que jusqu'ici la cour, par son attitude, avait sinon suscitée du moins encouragée. Mais jamais encore pareille catastrophe ! Consul de France, nationaux français, missionnaires et sœurs de la Charité assassinés, établissements religieux dévastés, — tout cela parce que de la Cité Rouge quelques fauteurs de fanatisme étaient sortis, ameutant, échauffant des bandes promptes à s'indigner du zèle chrétien. Pour l'Asile de la Sainte Enfance l'on recherchait des enfants, futurs catéchumènes ; si l'on y eût mis quelque discrétion, à ce prosélytisme le peuple eût été indifférent, mais il entendait ses oracles, — et une partie se leva pour tuer et détruire, pour tuer les étrangers qui « fabriquaient des médicaments avec les

## La vie secrète de la cour de Chine

yeux et le cœur des petits Chinois », pour détruire les asiles où « se perpétraient de telles monstruosités ».

Le corps diplomatique, dans sa protestation collective, prit garde de suspecter le gouvernement chinois ; et, paraissant croire à un mouvement populaire spontané, il demandait que les autorités locales eussent un soin plus grand de la sécurité des étrangers. La réponse du prince Kong était aisée : ordre venait d'être donné aux autorités locales de protéger les Européens résidant dans leur juridiction. Cependant, dès la réception d'une lettre du ministre de France, M. de Rochechouart, le régent annonça que Tseng Kouo-fan, vice-roi du Tcheli, était chargé de châtier les coupables, — « de punir les canailles de voleurs d'enfants et les chefs de l'émeute », comme disait l'édit impérial du lendemain — et que Tchong-heou, vice-président du ministère de la Guerre et surintendant du Commerce des trois ports du Nord, était désigné pour aller présenter au gouvernement français les regrets de l'empereur de Chine.

p.184 À cet instant difficile, trop grave était le déplacement d'influences qui s'opérait à la Cité Rouge pour que le prince Kong et les autres hommes d'État aient pu apporter leur attention à l'affaire de T'ien-tsin. Et, d'ailleurs, avec cette crise du Palais, quelle formule de politique extérieure devait-on adopter ? De là, peut-être, un certain flottement au *Tsong-li ya-men* à la nouvelle du massacre, il parut peu porté à manifester indignation et sympathie ; puis il se ravisa. C'est qu'un certain nombre d'esprits sages, soucieux du règne de T'ong-tche, prêchaient l'apaisement ; et la cour, craignant toujours que ses responsabilités ne soient découvertes, céda alors volontiers à la conciliation. Les satisfactions réclamées furent accordées : condamnation à mort des coupables et prix du sang des victimes.

Une nouvelle fois encore Kong avait agi de la manière la plus politique, sondant à merveille les dispositions des ministres étrangers. C'est lors d'une visite qu'à tour de rôle il leur faisait à ce propos, que le comte de Rochechouart apprit au prince le désastre de Sedan. Le régent aussitôt se tourna vers un des officiers de sa suite :

## La vie secrète de la cour de Chine

— Portez ma carte à la légation de Prusse, et dites que je n'y passerai que demain.

Puis s'inclinant devant M. de Rochechouart :

— Le même jour où j'ai exprimé des condoléances au représentant de la France, je ne puis décemment aller porter des félicitations au représentant de l'Allemagne.

Voilà qui est joli et adroit, — et d'un raffinement qui peut-être nous dépasse. Toute la diplomatie de Kong en est éclairée : l'on voit bien de quelle finesse elle est faite, de quelle intelligence des nuances, de quel esprit de mesure. Elle n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel, le jeu de tout homme d'État chinois est riche en traits subtils, — p.185 trop subtils pour l'esprit jeune de l'Occidental qui combine tout de primesaut et qui n'admet pas que son intervention ne soit pas suivie d'effets : entre le Céleste et l'Européen les malentendus étaient inévitables, — car trop inégal véritablement l'âge de leur civilisation. L'équivoque a toujours plané sur les rapports qu'ils ont entretenus. Et, également impuissantes à saisir la pensée asiatique qu'à faire comprendre la leur propre, les puissances étrangères ont été tour à tour, et à tort souvent, défiantes et crédules.

Tandis qu'à Pékin, M. de Rochechouart, le 14 novembre 1871, repoussait un « mémorandum » relatif aux missions chrétiennes, que le Tsong-li ya-men avait soumis aux légations, à Versailles, quelques jours plus tard, le 23 novembre, l'ambassadeur de Tchong-heou, muni de pouvoirs réduits, parvenait à obtenir audience de M. Thiers — et, après avoir exprimé un vague repentir pour le massacre de T'ien-tsin, l'envoyé du Fils du Ciel écouta le chef de l'État français : « le devoir des gouvernements, disait celui-ci, est de calmer les passions du peuple, de dissiper ses préjugés, de lui faire entendre la voix de la raison et de l'humanité. »

L'Europe a toujours aimé faire la leçon à la Chine.

Elle avait alors pour objectif de décider le gouvernement de Pékin à admettre le système des relations diplomatiques internationales. Le

## La vie secrète de la cour de Chine

gouvernement français tint à exprimer directement ce désir à l'empereur de Chine ; M. Thiers écrivit le 28 mars 1872 à T'ong-tche une lettre qui avait pour objet de confirmer les termes de la réponse faite aux protestations d'amitié de l'ambassadeur Tchong-heou ; un passage était particulièrement saillant :

« Depuis de longues années, un ministre et des officiers <sup>p.186</sup> diplomatiques français résident dans la capitale de votre illustre empire ; leur présence est pour Votre Majesté Impériale un témoignage permanent de l'estime et du bon vouloir de la France ; ils s'attachent à entretenir des relations amicales et courtoises avec les fonctionnaires chinois, et sont chargés à veiller, en ce qui nous concerne à l'exécution des traités. Ils s'appliquent à connaître les lois, les mœurs et les coutumes de la Chine et l'expérience qu'ils acquièrent peut nous suggérer à l'occasion les moyens de resserrer et de rendre plus solides les liens qui unissent les deux pays. Pour que de votre côté vous puissiez concourir plus directement à ce résultat, il serait désirable qu'une mission chinoise résidât aussi d'une manière permanente dans notre capitale...

Cette lettre du président de la République française au monarque de Chine avait été confiée à M. de Geofroy nouvellement nommé ministre de France à Pékin ; elle ne pouvait être remise qu'en main propre ; — mais pour qu'il en fût ainsi, M. de Geofroy devait être officiellement reçu par l'empereur. Prétention excessive ! Jusque-là les représentants étrangers n'avaient pu obtenir de remettre les lettres de créance de leurs souverains en audience solennelle. Car à la cour, la suprématie du Fils du Ciel sur tous les souverains de la Terre demeurait encore indiscutable.

Quand le 9 mai 1872, M. de Geofroy arriva à Pékin, les légations avaient peu de prise sur le gouvernement chinois. L'envoyé de la République se proposait de soulever la question difficile de l'audience impériale et de réviser le traité de 1858 ; mais tout de suite il vit que le moment n'était pas favorable à l'action diplomatique. Il fallait attendre que la Cité Rouge eût fini <sup>p.187</sup> d'absorber l'attention des

## La vie secrète de la cour de Chine

hommes d'État ; — à certaines époques ce monde clos, qui d'ordinaire semble endormi dans le mystère de ses jardins et de ses murs, s'agite singulièrement ; il sort de son rêve infini, — comme le dragon quand sonne l'heure des réveils rituels. Et tout Pékin est dans l'attente.

Aux premiers jours printaniers de 1872, l'événement qui mettait en émoi le Palais et la capitale était le prochain mariage du Fils du Ciel.

T'ong-tche venait d'entrer dans sa dix-septième année. Depuis près de deux ans, dans le gynécée refléuri, sa jeunesse, enfin découverte, s'épanouissait ; — plus de cette misanthropie morbide qui avait assombri les années d'enfance, et si les traits de son visage efféminé, et si les gestes et tous les maintiens se couvraient encore de langueur, les joies de l'amour pénétraient cette mollesse d'une chaude sensualité.

Magie des influences féminines !... Ce fut comme un arrêt dans la marche fatale de la dégénérescence... Mais parmi les femmes de second rang que lui offrait le gynécée, T'ong-tche rendait grâce surtout à la « noble concubine » *Élégance*. Par elle il avait échappé au joug de son hérédité, il avait l'illusion d'une saine vigueur, — et, au début de l'année, il venait d'en avoir une fille ; ce qui fit que les impératrices le considérèrent en âge de se marier. Il y avait longtemps déjà qu'elles méditaient cet événement : le 21 décembre 1870, elles avaient réuni les membres du ministère des Rites et de l'Intendance de la cour pour leur ordonner de consulter l'« Encyclopédie administrative de l'empire » afin de savoir quel est le cérémonial usité pour le mariage des souverains ; l'on devait se reporter à des règles anciennes, car depuis K'ang-hi, en 1665, aucun empereur ne s'était marié étant déjà sur le trône. En p.188 janvier et février 1871, d'autres décrets parurent, relatifs aux prescriptions du protocole traditionnel, mais jusqu'à l'accouchement d'*Élégance*, les régentes ne s'étaient point décidées à faire choix d'une épouse. Ce fut le 10 mars 1872 qu'un décret désigna celle-ci :

« L'empereur était très jeune lors de son avènement, il y a onze ans. Il importe aujourd'hui qu'il ait une compagne légitime capable de l'aider à pratiquer la vertu et à gouverner l'empire ; aussi avons-nous choisi pour impératrice de Chine,

## La vie secrète de la cour de Chine

la fille de Ha-lou-t'o che Tchong-Ki, docteur de l'Académie impériale. Elle est douce de caractère, diligente, instruite et sérieuse.

Il est à présumer que cette désignation ne fut pas du goût de l'impératrice Ts'eu-hi, et qu'elle donna son consentement contrainte et forcée ; — car sa bru, elle la poursuivit d'une haine tenace, et jusqu'à sa mort mystérieuse.

La famille de celle qui devait être impératrice de Chine faisait partie de l'entourage de l'impératrice douairière de l'Est. Son grand-père avait épousé la fille du prince Touan-Houa, chef de la camarilla que Ts'eu-hi, aidée de Kong, avait écrasée, au retour de Jéhol ; et son père le mandchou Tchong-Ki, académicien de grand mérite, partageait les sentiments de ses beaux-parents : il servait les intérêts de la veuve de Hien-fong.

Il n'en fallait pas davantage à Ts'eu-hi pour haïr la future épouse de son fils T'ong-tche ; — trop ouvertement celle-ci avait été l'élue de l'Est ennemi ; et, depuis la fin tragique de son favori Siao, Ts'eu-hi avait une revanche à prendre, non satisfaite d'avoir fait égorger une nuit le chef des eunuques de sa rivale. Mais elle ne se trahit pas.

Le régent fut invité à faire le relevé, de concert avec <sup>p.189</sup> les administrations compétentes, des dispositions inscrites dans l'« Encyclopédie administrative » et les archives du ministère des Rites. Et l'on découvrit ainsi que le cérémonial du mariage d'un empereur régnant se composait de huit articles dans l'ordre suivant : les accordailles ; la confirmation des accordailles ; la prière au ciel, à la Terre, aux ancêtres ; l'investiture ; la réception, la visite ; les félicitations ; le banquet. Il fut convenu que ce programme serait suivi point par point.

Dès le mois de mars, la fille de Tchong-Ki fut installée, par les soins et aux frais de l'Intendance, dans un pavillon de la ville tartare. Des eunuques, des femmes de confiance vinrent la servir ; et, en même temps, selon les instructions des pontifes du ministère des Rites, ils

## La vie secrète de la cour de Chine

épiaient les allées et venues, les démarches, les faits et gestes des personnes admises auprès de l'élue. Celle-ci, elle-même, était l'objet de leur part d'une discrète, mais étroite surveillance ; — avant-goût des rigueurs du protocole intérieur, et de ses étrangetés : sa maison paternelle lui faisait accommoder sa nourriture, mais au moment du repas, un chambellan, délégué du Palais, intervenait pour ne lui permettre de toucher qu'à certains plats. Puis, tout le jour, sans répit, elle appartenait aux maîtresses de cérémonies qui, avec des airs et des gestes précieux, l'initiaient à l'étiquette de la cour, embrouillée à plaisir.

Enfin, le tribunal des Mathématiques ayant choisi les jours propices pour l'accomplissement des cérémonies du mariage, — d'accord avec les sections du Temps, de l'Astronomie et des Clepsydras, — la Grande chancellerie fit connaître le jour des accordailles. Tous les *conseils secrets du Protocole* reçurent des ordres stricts : conseils des prières, des sacrifices, des bâtiments, des <sup>p.190</sup> manufactures, des cuisines, des banquets, des médecins, des écuries, des équipages impériaux avec ses nombreux bureaux : des parasols, des arcs et flèches, des sceptres et banderoles, des bannières et pavillons, des flabellums, des haches et pertuisanes, des fouets, des coussins, des lances et halberdes, des chars à éléphants, des emblèmes et insignes des palanquins, des voitures jaunes, ornées, en cuir, en bois, des tapis en fibres de palmier, des escabeaux et degrés, des livrées.

Préposés à ces fonctions multiples, agents, eunuques, gardes, valets, esclaves furent longuement instruits du rôle qui leur incombait dans la succession des cérémonies, — réglées avec un esprit d'ordre formel, minutieux, mathématique qui ne saurait être égalé, car les dispositions de ces pompeuses solennités, loin d'être dues à la fantaisie personnelle, résultent plus ou moins de l'interprétation de tel phénomène astral, de tel aspect topographique, de telle rencontre de faits ou de textes. De là, dans le déroulement des cortèges, dans les gestes et les postures des célébrations sacrées, cette sorte d'automatisme qui impressionne si violemment, — comme si tous ces êtres, vides d'âme, recevaient l'impulsion d'une volonté supraterrrestre.

## La vie secrète de la cour de Chine

Quand, le matin des accordailles, les officiers du ministère des Rites et les chambellans du *conseil de l'Étiquette* vinrent au *palais de la Souveraine Concorde*, réservé aux manifestations d'apparat, ils paraissaient déjà absents d'eux-mêmes ; le regard ne vivait plus, les traits s'étaient comme effacés sous la pâleur ; et l'on crut leur pardessus couleur prune, leur robe bleue marine, brodée de soie claire, gonflés d'un souffle.

À la queue leu-leu, d'un pas mesuré, ils avaient gravi, par quatre groupes, les quatre escaliers du piédestal de <sup>p.191</sup> pierre et de marbre, surmonté du triple toit à forme de nef, portant sur une série de vingt colonnettes ; et sur la terrasse, où des bornes de bronze indiquent la place des mandarins, selon leurs rangs, ils avaient fait une pause pour attendre, face à l'est, les auditeurs à la Grande chancellerie qui, de la salle du Grand conseil, allaient apporter le sceptre ou mandat de délégation des médiateurs nuptiaux. Dès qu'il leur fut remis, ils le placèrent sur une table à incrustations, au milieu de la salle du trône. Alors arrivèrent des fonctionnaires de l'Intendance suivis des palanquins à dragons contenant les cadeaux d'accordailles : dix cottes de mailles, cent pièces de satin, deux cents pièces de toile ; et tout auprès piaffaient les dix chevaux venant des parcs d'élevage de Mongolie : somptueusement harnachés, ils élevaient de beaucoup le prix des présents impériaux.

À leur tour, les médiateurs, entourés de chambellans, s'avançaient à droite de l'avenue centrale et, tout à coup, s'immobilisèrent.

Dans le silence, tous ces personnages assemblés paraissaient des choses inanimées. Cependant les officiers du tribunal des Mathématiques dirent que le moment était favorable ; — aussitôt un huissier appela les médiateurs qui, par l'escalier de l'Est, parvinrent à la terrasse du Trône ; et, ce furent les neuf agenouillements, les trois prosternements rituels, devant la porte du Milieu, où, dans l'ombre colorée, s'encadrait un héraut revêtu d'un plastron de soie, qu'animait la broderie du dragon sortant des flots : il fit quelques pas, — et sa voix nasillarde porta loin :

## La vie secrète de la cour de Chine

— L'empereur ayant reçu les ordres des impératrices Ts'eungan et Ts'eu-hi doit, pour s'y conformer, choisir pour être impératrice de Chine la fille de <sup>p.192</sup> Ha-lou-t'o che Tchong-Ki, membre de l'Académie impériale. L'empereur vous ordonne de prendre ce sceptre de délégation pour aller porter les présents arrêtant cette union. L'empereur a parlé.

Et un grand chancelier remet aux dignitaires, faisant fonction de médiateurs, le sceptre de la délégation impériale. À la suite de ces ambassadeurs un cortège se forme, par la porte de l'Orient fleuri l'on se dirige vers la demeure de la future souveraine.

L'aïeul et le père sont à genoux de chaque côté de la porte d'entrée. Les médiateurs passent et pénètrent dans la salle de réception où, sur une table, ils déposent le sceptre, le visage tourné vers l'ouest. Ils sont rejoints par Tchong-Ki qui, agenouillé face au nord, écoute les mandataires du Fils du Ciel lui faire la communication dont ils ont été chargés, — après quoi il s'agenouille neuf fois et se prosterne trois fois. Le Grand médiateur reprend alors le sceptre et se retire avec ses adjoints.

Tout est prêt, le soir, pour le banquet des accordailles qui réunit les officiers de l'Intendance, tandis que six dames, désignées par l'empereur, offrent une collation à la mère de la fiancée et que les nobles des huit Bannières et les gardes du corps fêtent pareillement Tchong-Ki, traité chez lui en « hôte étranger », — les envoyés du Palais devenant les maîtres de sa maison.

Que ce soit à la table des hommes ou à la table des femmes, l'on boit à la ronde du thé, puis l'on se prosterne vers le nord, comme si l'empereur était présent, l'on goûte à des fruits, à des mets légers ; il y a aussi de nombreux plats sucrés ; mais les invités qui s'avisent d'y toucher font l'expérience de la friponnerie des eunuques : ces pâtisseries sont en carton et en terre. Désagréable découverte ! Mais par trois fois, l'on absorbe <sup>p.193</sup> du vin dans des coupes de cristal ; puis les assistants se séparent : agenouillements, prosternements, trois, neuf...

## La vie secrète de la cour de Chine

Le lendemain confirmation des accordailles par de nouveaux cadeaux. Et après les prières aux ancêtres, au Ciel, à la Terre, c'est, la veille du mariage, le 14 octobre, la cérémonie de l'Investiture.

Les palanquins et les emblèmes impériaux sont rangés devant le palais de la *Souveraine Concorde*, en lignes parallèles, perpendiculairement au nord, — et toujours à la suite, chevaux de parade, chars avec éléphants, sous l'œil attentif des conseillers des Écuries. Galeries, terrasses, paliers sont occupés par les princes et les grands mandarins, selon l'ordre hiérarchique ; à l'abri des portiques Est et Ouest le directeur de la Musique a disposé les deux orchestres du Palais.

Avec lenteur, avec gravité, de temps à autre quelques personnages se détachent des groupes ; ce sont les Grands chanceliers et les officiers des Rites qui apportent sur la table du Trône le sceptre de la délégation et le livre d'investiture — acte de mariage — composé de minces plaques d'or, où les caractères gravés sur champlevé sont teintés de bleu, et le sceau d'or de l'impératrice, dont la poignée est formée de deux dragons se regardant. Son de cloche, grondement de tambour ; les astrologues ont jugé que le moment est venu de commencer la cérémonie.

L'empereur, encadré de gardes à queue de léopard et de cadets de sa maison, contourne les palais de l'avenue centrale, *Pureté Céleste*, *Moyenne Concorde*, *Concorde Protectrice*, puis face à la *Souveraine Concorde*, monte la rampe du milieu où ses pas, qu'assouplissent des bottes de satin, trouvent un appui dans les creux des sculptures symboliques burinées sur les pierres des dalles. Personne <sup>p.194</sup> ne l'accompagne. Il monte, sans hâte, avec la raideur convenable, et sa robe de satin jaune illumine le recueillement des choses et des êtres. Souveraine majesté de cette ascension solitaire ; l'âme de tous en est bouleversée. Dans l'ombre du triple toit et du portique c'est maintenant une tache violette ; puis plus rien. Alors s'envole un air cristallin : l'orchestre joue le « Yi-p'ing ».

Trois claquements de fouets pour annoncer que l'empereur vient de s'asseoir sur le trône. L'orchestre joue le « Tcheng-ping ». « Agenouillez-

## La vie secrète de la cour de Chine

vous, prosternez-vous, relevez-vous, » crient les huissiers, et les personnages s'agenouillent, se prosternent, se relèvent. La musique cesse sa mélodie saccadée. On introduit les médiateurs. Un héraut vient se placer sur le seuil Est de la porte, et le visage tourné vers l'ouest il prononce :

— L'empereur ayant reçu des impératrices Ts'eu-ngan et Ts'eu-hi l'ordre d'épouser la fille de Ho-lou-t'o tche Tchong-Ki vous ordonne de prendre ce sceptre de délégation et d'accomplir les formalités qu'exige la remise d'un livre d'investiture à la nouvelle impératrice. L'empereur a parlé.

Trois claquements de fouets : l'empereur vient de se lever pour regagner le palais du Nord ; l'orchestre égrène le « Yu-ping », tandis que les attachés aux Équipages tiennent prêts les palanquins renfermant le trousseau de l'épouse impériale et tous ses emblèmes ou objets intimes : fauteuil-pliant, cassolettes, parasols, vases à eau, éventails, chasse-mouches, étendards... Précédés du parasol à trois volants de satin jaune ornés de dragons d'or, les médiateurs atteignent les derniers degrés de la *Souveraine Concorde* ; ils prennent la tête du cortège...

Même cérémonial que pour les accordailles. Des eunuques cette fois déposent sceptre, livre, sceau sur la <sup>p.195</sup> table de la chambre de l'impératrice qui, ayant à droite et à gauche deux maîtresses de cérémonies, écoute la lecture de l'acte de mariage. Puis le livre lui est remis, puis le sceau. « Faites ce qu'ordonnent les rites », crient les maîtresses de cérémonies, et l'impératrice fait trois saluts, trois agenouillements, trois prosternements, tournée vers le nord.

Cependant au palais de la Charité et du Calme les impératrices douairières reçoivent le Fils du Ciel. Tout se passe en génuflexions, au son aigre des orchestres qui, peu après, du même air, accueille de nouveau T'ong-tche à la *Souveraine Concorde*, où ordre est donné aux médiateurs de préparer « la réception ».

## La vie secrète de la cour de Chine

Commandement aux fouets — qui claquent trois fois. L'empereur est debout ; il reprend le chemin des palais du Nord. L'orchestre sème les dissonances du « San-ping ».

Alors au palais de la *Pureté Céleste*, arrivent quatre princesses, portant la coiffe et la robe rouge des jours de fête ; sur leurs pectoraux brodés s'étale la pivoine rose, reine des fleurs. Elles s'approchent à pas menus du palanquin de l'impératrice qui, gardé par des maîtres d'équipages, repose au milieu de la grande salle ; elles en écartent le rideau de satin jaune ; dans les plis nichent les phénix d'or, et, précieusement, de leurs doigts fluets, elles placent sur la chaise la feuille de soie où l'empereur a tracé le caractère qui signifie « Dragon », — car le Dragon écarte et détruit les maléfices ; elles y joignent encore des « sceptres de congratulation », et se recueillent. Mais voici une brigade de Grands écuyers, suivie de seize porteurs à la livrée impériale. Le palanquin est soulevé. L'on va vers la *Souveraine Concorde*, pour prendre les médiateurs ; et une troisième et <sup>p.196</sup> dernière fois l'imposant cortège franchit à l'Ouest les murs de la Cité Rouge, mais la nuit le dérobe aux regards.

Maintenant, eunuques, maîtresses de cérémonie, caméristes, dames d'atour animent l'asile où a vécu huit mois la fille de l'académicien Tchong-Ki, que les régentes ont destinée au Fils du Ciel. Le tribunal des Mathématiques est représenté par les plus éminents de ses membres, — attentifs à la durée des préparatifs ; quand ils jugent que l'heure favorable au départ va sonner, ils en informent le doyen des eunuques qui, aussitôt, prie l'impératrice de se faire coiffer. Ce ne sont point les longues tresses des jeunes filles qui lui siéront, ni les grandes coques des femmes mariées, mais une coiffure intermédiaire : les dames d'atour enroulent ses cheveux de chaque côté de la tête en forme de nattes, où elle épingle elle-même un « sceptre de congratulation », orné d'un caractère signifiant « Bonheurs jumeaux ». Les princesses lui offrent alors sa robe à dragons et phénix enlacés, le long voile pourpre des fiancées et deux pommes, image de la « félicité constante » qu'elle doit tenir d'une main, deux sceptres d'or qu'elle doit tenir de l'autre.

## La vie secrète de la cour de Chine

Tout est prêt. Dans le palanquin brûle de l'encens du Tibet ; l'impératrice est invitée à y prendre place ; le doyen des eunuques abat le store ; les Grands écuyers ordonnent le cortège ; les gardes du Corps et les dignitaires sont à cheval, les porteurs aux brancards, Mais c'est aux astrologues à donner le signal du départ, or ils estiment que le moment n'est pas tout à fait propice et, posément, ils délibèrent, sans souci de l'attente fébrile de tous. Enfin, ils se décident, une fois d'accord, à dire le mot convenu...

Les musiciens, vêtus de longues robes sombres, et coiffés de toques, que rehaussent des aigrettes de plumes p.197 jaunes, ouvrent la marche ; masse compacte, silencieuse. Puis viennent les médiateurs à cheval, suivis d'officiers escortant les châsses contenant le sceau et le livre d'or... Des porteurs de palanquins — robes rouges à rosaces blanches ; des valets tenant suspendues, au bout de longues perches, des lanternes rondes en corne et décorées de dessins rouges ; — ils passent vite... De temps autre, des hallebardiers au galop de leur monture ; mais un nouveau flot s'avance ; encore une cohorte rapide d'éclaireurs et voici les attributs de l'impératrice et les objets de son train officiel : trois immenses parasols à triple volant de soie jaune avec phénix d'or brodés, des brûle-parfums, des bassins d'or, des fauteuils portatifs, et les éventails, les sceptres, les étendards. Ensuite une ligne de chevaux tenus en mains, tout caparaçonnés... Des lanternes encore, empourprant des nuages d'épaisse poussière... Tout à coup, huit cavaliers armés de lances, ornées de queues de léopards ; le palanquin de l'impératrice, avec ses seize porteurs pliant l'échine, est devant eux, mais les eunuques, une main posée sur les brancards, en couvrent la vue... Quatre cents gardes du Corps ou Grands de la cour, à cheval, ferment de leurs rangs pressés le cortège se déroulant, interminable et morne, dans les rues de Pékin, gardées par les soldats des huit Bannières qui ont fait clore volets, contrevents et portes et masquer les carrefours de tentures de toile bleue.

Il est près de minuit. La rumeur du peuple curieux s'éloigne, s'étouffe. Un autre air souffle, moins dense, et c'est comme un

## La vie secrète de la cour de Chine

murmure de forêts. Mais pour démentir cette sensation de liberté, une muraille noircit la nuit, rentre à angles aigus, se dédouble. À sa crête des flambeaux s'agitent, quand se perçoit le piétinement de la procession. Appels...

p.198 Le généralissime gardien de l'enceinte sacrée fait ouvrir les trois vantaux de la porte de la *Grande Pureté* ; — et la Cité Rouge, qui se tapit par delà, indéfiniment, dans les ténèbres, reçoit la fiancée de quinze ans. Le palanquin a franchi l'entrée centrale ; les battants retombent sourdement.

Les huit princesses et les maîtresses de cérémonie au palais de la *Pureté Céleste* accueillent l'impératrice en lui présentant un flacon rempli de pierres précieuses, d'or, d'argent, de riz, de céréales, — et tout cela suggère l'idée de la richesse. Et elles la conduisent au palais de l'*Élément Terrestre*, demeure de l'Épouse légitime, mais des selles obstruent le seuil de la porte principale avec des pommes ; — c'est un rébus savant, délicieux à résoudre : les caractères « pomme » et « selle » se prononcent comme les caractères « paix » et « tranquillité ». Cependant l'obstacle doit être franchi, l'impératrice n'hésite pas : en dépit des risques, elle l'enjambe, — et comme il n'en résulte pas d'accidents, l'assemblée est convaincue que la compagne du Fils du Ciel sera capable de partager avec lui les fatigues de la guerre...

Alors, dans la fumée lourde des brûle-parfums et des braseros, T'ong-tche paraît ; ses cheveux flottent sur sa robe chargée de dragons d'or, et ses mains tendues sont comme impatientes de dévoiler le visage inconnu de celle qui vient à lui. Mais ces gestes n'expriment point l'émoi de sa chair ; ils ont été appris, — et le masque de soie écarlate, il l'enlève selon les instructions. À pas comptés, Ha-lou-t'o che est entraînée sur le lit nuptial, où a été placé le symbole « de ce qui est sans fin, comme le bonheur des époux » : un bassin de bronze rond, plein de « gâteaux de postérité, des enfants et petits-enfants », — sorte de raviolis que les souverains goûtent à tour de p.199 rôle, au commandement des maîtresses de cérémonies. Puis il leur est servi du jambon, un gigot de mouton, du vin d'or ou vin de riz, du vin d'argent ou

## La vie secrète de la cour de Chine

eau-de-vie blanche de sorgho, des rouelles de viande... Sur les couvertures ouatées, ils s'asseyent pour le repas nuptial ; on leur passe coupes, vases, gobelets de jade, sans qu'ils en manifestent le désir. Comment leur attitude ne trahirait-elle pas la contrainte !... Enfin, on leur permet de s'accroupir face au sud, dans la direction du « Génie du Bonheur », qu'ont indiquée les astrologues, après maints horoscopes et l'étude des combinaisons des noms des souverains, de leur date de naissance et du signe du zodiaque qui s'y rapporte ; les rideaux sont tirés... — mais, derrière « la couche heureuse du Dragon et du Phénix », un garde du Corps et une maîtresse de cérémonie psalmodient le dialogue d'amour des époux comme s'ils interprétaient leurs sentiments, comme s'ils étaient eux-mêmes l'empereur et l'impératrice !...

Trois jours après, le prince Kong annonçait le mariage au corps diplomatique, assez mal disposé à l'égard de la cour depuis qu'elle lui avait recommandé de s'abstenir de toute curiosité pour les cérémonies nuptiales ; et saisissant le prétexte qui leur était offert, les ministres étrangers écrivirent à Kong que leurs félicitations devaient être présentées « d'une manière conforme à l'importance de l'événement ». C'était annoncer, pour bientôt, la demande d'être admis devant l'empereur.

Tandis que les diplomates se concertaient pour cette démarche collective, au Palais les cérémonies rituelles se poursuivaient en se compliquant, et selon l'ordre prescrit par les textes exhumés : visites, félicitations, banquets. Banquets qui finissaient par n'être plus qu'une tricherie l'un bout à l'autre du menu ; mais devant ces simulacres <sup>p.200</sup> de cuisine raffinée servis cérémonieusement, nul convive ne protestait ! Le répertoire protocolaire ne tarissait pas. Cependant l'empereur et l'impératrice ne jouaient plus les grands rôles ; c'était au tour des comparses de se congratuler, et dans une pensée de lucre ou de vanité, ils s'ingéniaient à prolonger le cérémonial. Les décorations, les titres honorifiques qu'on leur décernait, les dignités qu'on leur conférait, loin de calmer leur prurit, donnaient lieu à des politesses sans fin.

Le prince Kong avait obtenu l'hérédité de son titre de prince de premier rang. Son frère, le prince Toun, président du tribunal des

## La vie secrète de la cour de Chine

Mathématiques, fut autorisé, privilège fameux, à entrer dans la Cité Rouge en chaise à quatre porteurs ; — ce qui lui était bien dû, car il n'avait pas été ménager de pronostics. Enfin la Cité Rouge, du haut en bas, acquérait des galons. Elle ne se disait pas satisfaite. Les impératrices et le régent décidèrent d'avancer l'heure de la majorité de l'empereur. Le 21 octobre 1872 Ts'eu-ngan et Ts'eu-hi annoncèrent qu'elles allaient se dessaisir du pouvoir.

« L'empereur était tout jeune lorsqu'il s'est trouvé sur le trône ; au milieu des circonstances difficiles que nous traversions alors ni les princes ni les ministres ne pouvaient se passer de conseils et de directions. Nous dûmes donc accepter la régence de l'empire, ne recourant à cette mesure extraordinaire qu'après avoir annoncé notre intention de rendre à l'empereur son gouvernement aussitôt qu'il aurait terminé ses études.

Voici onze ans que l'empereur étudie sans relâche ; son assiduité a porté ses fruits et sa jeunesse ainsi employée augure bien de l'avenir. Il convient donc que l'empereur prenne en main le gouvernement général de l'État.

Le tribunal des Mathématiques fut de nouveau <sup>p.203</sup> convoqué pour « choisir le jour propice à la célébration des cérémonies de l'entrée en majorité ». Il examina les constellations, détermina leur influence et dit que ce jour ne pouvait être que le vingt-sixième de la première lune, c'est-à-dire le 23 février 1873.

Dès lors, au Palais, l'on se prépara à ce nouvel événement. Le conseil des Affaires de la famille impériale continua de siéger en permanence ; incessamment lui parvenaient des rapports, aussi vastes qu'entortillés, de la cour des Cérémonies et les avis sibyllins des tribunaux de l'Astrologie ou des Rites. Sa besogne ne laissait pas d'être malaisée, très délicate ; car si pour la transmission solennelle du pouvoir souverain il lui suffisait de se conformer à la lettre aux précédents, la nécessité d'assouvir les nombreux appétits, mis en goût par les fêtes du mariage, compliquait fort le problème. Or une

## La vie secrète de la cour de Chine

expérience de plusieurs siècles a appris à la Cité Rouge le danger qu'elle court à mécontenter la cupidité des parasites.

Sans plus tarder, la régence résolut donc d'ouvrir le cycle des cérémonies. Cet empereur, qu'on avait jusque-là tenu à l'écart du pouvoir, il importait de lui faire faire l'apprentissage de sa fonction suréminente. Le règne des suppléances était clos. Sur ces jeunes épaules la responsabilité de pasteur des peuples allait peser de tout son poids ; et devant le Ciel, dont il tenait le mandat, T'ong-tche bientôt aurait seul à répondre du gouvernement des familles de la Terre fleurie.

D'abord il fallait que son caractère sacerdotal apparût, que dans les sacrifices on le vît célébrant le culte impérial en pontife suprême. Perpétuelle sujétion ! Sacrifices à « l'Esprit supérieur du Ciel », à « l'Esprit supérieur de la Terre », à « l'Esprit du Territoire », à « l'Esprit des Céréales », à tous les « Empereurs et Impératrices défunts » de la <sup>p.204</sup> dynastie mandchoue ; et sacrifices de deuxième classe au « Soleil », à la « Lune », à « l'Inventeur de l'Agriculture », à « l'Inventeur de l'élevage des vers à soie », à tous les « Sages empereurs des dynasties », à « Confucius », au « Chef des généraux d'armée », aux « Esprits des Montagnes », « des Héros » et « des Fleuves » ; et sacrifices de troisième classe à « l'Inventeur de l'Art médical » et aux « médecins distingués », aux « Génies tutélaires des villes », aux « Hommes illustres », — et encore à combien d'autres choses, êtres, abstractions et puissances occultes !...

Un noviciat était obligatoire.

Les pédagogues et les ritualistes eurent soin de conduire en premier lieu T'ong-tche au temple des Ancêtres, près de la demeure de l'impératrice Ts'eu-ngan. Là, avant toutes les grandes cérémonies, l'empereur doit se recueillir plusieurs heures ; et, également lorsqu'il s'apprête à sortir de la Cité Rouge ou qu'il y rentre. Plusieurs salles se succèdent, contenant des tablettes qui en lettres d'or, portent les noms et les titres posthumes des empereurs, des impératrices et des parents décédés ; au silence que jamais ne trouble la vie du dehors, se mêle les exhalaisons des charpentes de cèdre, — et dans cette atmosphère close

## La vie secrète de la cour de Chine

la méditation chinoise est éminemment favorisée. Au bout de l'enfilade, deux avant-corps ; à l'Est on apprend à T'ong-tche à faire des offrandes à l'esprit des parents ayant porté le titre de princes ; à l'Ouest, à l'esprit des fonctionnaires qui ont bien mérité de l'État.

Ce temple est encore une sorte de sacristie. À droite, à gauche, dans des pavillons sont enfermés tous les ustensiles des cérémonies propitiatoires : coupes à libation, vases, plats, récipients contenant les vins, les viandes, les légumes, les pâtisseries destinés à l'ombre des morts, p.205 et les prières imprimées sur des rouleaux de soie, avec des strophes laudatives, les urnes et les chandeliers, enfin tout le matériel sacré du culte impérial. Même les animaux voués aux immolations vivent pêle-mêle dans une partie de l'édifice.

Au temple des Ancêtres T'ong-tche a fait son premier sacrifice, après avoir observé durant deux jours l'abstinence des mets qui alourdissent l'esprit. À l'aube, dans la grande salle froide, éclairée de quelques pâles bougies, aux membres du Grand conseil qui l'entouraient, il a offert le lard bouilli des marmites ; et tous, mal éveillé encore, durent mastiquer et absorber cette écœurante nourriture. T'ong-tche instruit par ses conseillers habituels, observait les mâchoires des personnages : une ombre de répugnance, de nausée révélait une conscience coupable ; — ordre de veiller sur le suspect. Mais, par contre, l'empereur sut complimenter ceux qui avaient vaincu leur dégoût ou dont l'habitude avait blasé leur délicatesse gustative et stomacale ; ils étaient des modèles de vertu.

Ce Temple des Ancêtres assiste à une singularité non moins remarquable chaque fois que la Cité Rouge se réjouit d'un événement. Comme il est de tradition que l'heureuse nouvelle soit portée à la connaissance du peuple par message du Ciel, le conseil des Cérémonies organise un spectacle, dont personne ne s'avise de sourire. Pour le mariage de T'ong-tche, il réussit à merveille. Des eunuques, des valets, des esclaves furent chargés de représenter les diverses professions populaires ; ils se pressaient sur le parvis du temple en singeant les façons d'être de la plèbe de Pékin, puis, à un commandement, ils

## La vie secrète de la cour de Chine

s'agenouillèrent comme dans l'attente anxieuse du mystère. Alors, suspendu à une perche, de <sup>p.206</sup> la baie d'un pavillon, un phénix d'or, les ailes déployées, s'inclina vers le sol ; à son bec, par des fils de couleur, était accroché un plateau ayant la forme d'un nuage, où le vice-président du ministère des Rites recueillit à genoux le faire-part céleste. À l'assistance qui jouait l'ébahissement et la frayeur et qui ne s'arrêtait pas de faire des agenouillements et des prosternements, il en donna lecture ; ensuite avec solennité, suivi de hauts mandarins, tous graves et recueillis, il porta le précieux document aux archives des Rites.

Souvent aussi l'on conduisait T'ong-tche à la salle du *Trône de la Moyenne Concorde*, où, devant le tableau généalogique de la Famille mandchoue, il apprenait les prières sacrificatoires ; on l'invitait encore à examiner l'état des blés et des instruments de la cérémonie du Labourage. Et, à mesure qu'approchait le vingt-et-unième jour de la onzième lune, on le tenait davantage enfermé au *palais de la Purification* ou *du Jeûne* : car ce jour était désigné pour le sacrifice du solstice d'hiver au temple du Ciel, dans la ville chinoise.

Quand l'empereur atteint la terrasse supérieure du temple du Ciel, son regard, arrêté par le cercle des trois terrasses concentriques, fuit vers l'horizon de l'immense plaine, jusqu'au nuage rose de la chaîne mongolique, ou se perd dans les profondeurs du firmament. Cette étendue ronde offre comme une réduction de l'Univers, dont l'empereur, délégué céleste, occupe le centre : et là, dans ce magnifique isolement, il prend conscience de sa puissance, limitée seulement par cette puissance suprême qui réside dans l'empyrée. Tout autour c'est l'éloquence de la symbolique chinoise. Les dalles de marbre de la plate-forme forment neuf cercles figurant neuf ciels ; ils s'élargissent progressivement selon les combinaisons <sup>p.207</sup> arithmétiques reposant sur le nombre neuf, qui dans la philosophie des nombres occupe une place favorite.

T'ong-tche a été traîné la veille dans un char au temple du Ciel. Et, dès l'aube, il a fait jaillir sur les grilles du four où est enfermé un jeune taureau l'étincelle du feu qui consumera l'animal. Puis à l'autel ce furent les offrandes de jade bleu, de rouleaux de soie blanche, de

## La vie secrète de la cour de Chine

cahiers de papier, de nombreux mets ; dans des urnes tout cela se calcine lentement...

Chacun se félicite de la tenue du jeune empereur au cours des cérémonies liturgiques. Il a grand soin de se conformer aux instructions. Et quand il rentre dans ses appartements, il écoute avec respect les conseils et les avis que lui donnent ses précepteurs de la part des impératrices régentes, — conseils et avis publiés ensuite par la voix des édits.

— Lorsque Votre Majesté était encore enfant, nous l'exhortions à étudier, nous lui donnions des maîtres pour l'instruire matin et soir... Elle touche maintenant au jour de sa majorité ; elle ne doit jamais oublier que ce n'est que par le savoir qu'on peut avec succès s'occuper des affaires. Les talents littéraires et militaires de vos aïeux sont là pour lui servir d'exemples... Après s'être acquittée des devoirs qu'exige sa cour, elle devra encore suivre les leçons de ses maîtres et les écouter comme si son devoir était nul et comme s'ils n'étaient pas ses sujets. Elle ne doit pas négliger les exercices militaires qui, en dépit des fatigues, doivent être familiers à un souverain ; un prince doit savoir monter à cheval et tirer de l'arc...

Votre Majesté fuira l'oisiveté et lorsque les affaires de l'État lui laisseront du loisir elle l'emploiera à l'étude des Classiques et de l'Histoire afin d'apprendre les <sup>p.208</sup> causes de la grandeur et de la ruine de chaque dynastie.

Et le dernier décret des régentes disait :

« Nous souhaitons voir Votre Majesté animée des sentiments qui nous ont guidés.

Le 23 février 1873, remise du pouvoir souverain était faite à T'ong-tche. Mais les impératrices ne s'en étaient pas totalement dessaisies. Et sans doute était-ce elles-mêmes qui se louangeaient quand T'ong-tche annonçait à l'empire qu'il allait gouverner par lui-même :

## La vie secrète de la cour de Chine

« L'empereur Hien-Fong m'a chargé du fardeau de l'empire alors que j'étais bien jeune et que les affaires étaient bien difficiles. J'ai dû élever les yeux vers les impératrices et m'appuyer sur elles. Elles ont pris en main les affaires derrière le rideau. Avec une sage persistance elles les ont conduites. Elles sont arrivées au dernier degré de la vertu ; leurs mérites sont en nombre considérable. Elles ont surpassé les modèles fournis par l'histoire ancienne. J'ai reçu d'elles l'ordre de prendre en mains le gouvernement et la recommandation de respecter le Ciel, de marcher sur la trace de mes aïeux, de m'occuper de l'administration, d'aimer le peuple.

Le même jour, le prince Kong fit part de la nouvelle aux ministres étrangers. Ceux-ci, à cette heure, n'avaient qu'un objectif : vaincre les théories de la vieille Chine sur l'hégémonie du Fils du Ciel en obtenant de la cour d'être reçus officiellement par l'empereur. Ils jugèrent avec raison que le moment était favorable à leur requête ; et ils répondirent à Kong :

« Les soussignés ne peuvent que se réjouir d'un événement aussi important pour la prospérité de la Chine. Ils manqueraient à leur devoir si, en cette occasion, ils ne demandaient pas de présenter au nom de leurs gouvernements leurs respects et leurs félicitations à Sa <sup>p.209</sup> Majesté. C'est pourquoi ils prient S. A. I. de vouloir bien faire parvenir au Trône l'expression de leur désir et prendre les ordres de Sa Majesté relativement à leur réception.

Il était impossible de se dérober à une requête présentée dans des termes aussi corrects. Les négociations furent ouvertes. Elles traînèrent. La cour cependant ne semblait pas faire d'opposition de principe. Mais, n'ayant pas encore acquis une notion juste de la politique européenne, elle se berçait de l'espoir qu'à force d'être ajourné, le corps diplomatique se lasserait de réclamer. Celui-ci pourtant, par de nouvelles notes collectives au *Tsong-li ya-men* affirmait sa volonté d'aboutir ; pour le décider à abandonner la partie, le Palais lui rappela les obligations de l'étiquette chinoise, ce qui ne

## La vie secrète de la cour de Chine

démonta nullement les ministres étrangers : ils déclarèrent que le « k'o-teou » — trois agenouillements, neufs prosternements — était contraire à la dignité des représentants des puissances européennes et demandèrent qu'on leur permît d'adresser simplement à l'empereur un « salut respectueux ». Le ministère des Rites fut saisi de la question. Il y eut d'interminables débats. On consulta l'académie impériale et la Grande chancellerie — côté du parti vieux-chinois. On opinait en faveur de l'intransigeance. Mais finalement les progressistes du *Tsong-li ya-men* eurent le dernier mot : le « k'o-teou » fut sacrifié, et un mémorandum arrêta un cérémonial acceptable pour tous. L'audience devait avoir lieu le 29 juin 1873 au *pavillon de la Lumière empourprée* proche le lac du Milieu, à l'Ouest de la Cité Rouge et hors de ses murs. Le choix de cet édifice avait une signification : c'était le lieu où l'empereur recevait les ambassadeurs et les princes tributaires ; il y offrait aussi des banquets <sup>p.210</sup> aux princes mongols. La décoration en était recherchée ; boiseries légères, délicatement fouillées, ajourées ; pour cette première réception des représentants diplomatiques, on avait réchampi un peu vivement certaines parties.

À six heures du matin, après une collation, le corps diplomatique fut introduit dans la salle où, sur un trône de bois doré, garni de coussins jaunes, le Fils du Ciel était assis les jambes croisées sous lui. Sa tunique verdâtre, son surtout de gaze lilas accusaient encore le teint blafard de son visage, éclairé par des yeux noirs que l'effarement semblait agrandir ; un petit chapeau conique de paille jaune, couronné d'un nœud de cordon orange en guise d'insigne, mettait en valeur le beau développement du front d'ivoire.

Les ministres, après avoir présenté leurs félicitations à l'empereur, déposèrent leurs lettres de créance. D'une voix mourante, le souverain dit quelques mots au prince Kong à genoux ; et celui-ci s'adressant à l'interprète :

— Sa Majesté espère que les empereurs, les rois et les présidents d'État représentés ici sont en bonne santé.

## La vie secrète de la cour de Chine

Les ministres saluèrent. Le représentant français demeura pour remettre la lettre de M. Thiers.

L'entourage de T'ong-tche se dit satisfait de la bonne tenue des diplomates ; et l'un de ces grands mandarins déclara qu'avec un peu de bonne volonté les étrangers seraient peut-être susceptibles de devenir civilisés.

Cependant des pamphlets circulèrent parmi les lettrés et le peuple. Ils décrivaient l'audience sous d'étranges couleurs :

« ...Les ministres étrangers portaient leur épée. Quand ils furent entrés, on ferma la porte. Ils saluèrent <sup>p.211</sup> l'empereur, non en se prosternant, mais en inclinant seulement la tête. À côté du trône était une table, devant laquelle chacun devait à son tour lire sa lettre de créance. Le ministre d'Angleterre commença. À peine eut-il lu quelques mots, qu'il fut pris d'un tremblement qui l'empêcha de continuer. Vainement l'empereur le questionna avec bonté ; pas de réponse. Les autres vinrent à leur tour. Ils furent tous saisis d'une telle terreur, qu'ils laissèrent tomber leurs lettres, et ne purent ni lire ni parler. Le prince Kong ordonna alors aux gens du palais de les prendre sous le bras, pour les aider à descendre les marches. Leur effroi était tel, que, incapables de se tenir debout, ils s'assirent par terre, couverts de sueur, pour reprendre haleine. Ils n'osèrent pas accepter le festin qu'on leur avait préparé, et s'enfuirent au plus vite dans leurs logis. Le prince Kong leur dit : « Ne vous avais-je pas averti que voir l'empereur n'est pas une petite chose. Vous ne vouliez pas me croire ! Maintenant vous savez ce qui en est. Et pourtant la réception s'est faite avec le plus petit appareil. » Les ministres étrangers ont avoué que c'est une vertu transcendante émanée de l'empereur qui les a terrifiés. Les voilà bien, ces hommes vains, fanfarons de loin, poltrons de près !

Ces écrits portaient visiblement leur marque d'origine ; la Cité Rouge les avait inspirés.

## La vie secrète de la cour de Chine

Parmi les fonctionnaires de bas étage et les ilotes sordides qui grouillent dans les cours, conseils et tribunaux, fabricateurs de libelle ou sicaires, stipendiés de tout acabit se trouvent aisément : on en fait les défenseurs de la vieille Chine et de la dynastie mandchoue en leur laissant entendre que, si l'Étranger parvient à ses fins, le Palais ne pourvoira plus à leurs besoins et à leurs vices.

Pareille tourbe depuis la disparition de la régence, p.212 errait, comme désorientée ; et on l'entendait gronder.

En réalité, après la déclaration de majorité et l'audience des étrangers, la vie du Palais, dans ses aîtres et tous ses ressorts, fut profondément troublée. Autour des trois têtes de la régence, en dix années, clans, coteries syndicats d'appétits s'étaient formés et organisés. Trois partis contraires auraient dû créer, semble-t-il, un état de choses anarchique ; entre eux cependant, peu à peu, un équilibre s'était établi, — si bien qu'ils étaient devenus comme les indispensables supports de la souveraineté. Maintenant ils tendaient à se désagrèger, les impératrices douairières et le prince Kong perdant avec le pouvoir beaucoup de leur prestige.

C'était le début d'une période de confusion, de désarroi, d'instabilité.

@

XIV

LA DOUAIRIÈRE SE DÉBARRASSE DE L'EMPEREUR

@

p.213 Les politiciens cherchaient où s'agripper encore. Il était temps que tous ces mangeurs prissent place quelque part, car leur débandade causait un lourd malaise. La Cité Rouge, en effet, pour fonctionner normalement, a besoin que tous les égoïsmes qu'elle contient s'associent, se classent, s'organisent. Et les princes, les hauts mandarins s'employaient à reconstituer les groupements d'autrefois, à découvrir des affinités nouvelles, à assortir les intérêts et les passions, à favoriser et à sceller des accords. C'était la seule politique qui importât pour l'heure. Mais elle n'avait rien de commode.

La puérité de l'empereur, son inexpérience éloignaient les routiers célèbres du Palais, ne vivant que de manèges et de louches industries ; ils se rendaient d'ailleurs compte que la souveraineté de T'ong-tche ne cesserait pas d'être illusoire et ils pressentaient que la seule puissance réelle, bientôt, se ferait jour dans les mystères de l'intrigue. En essaims bourdonnants, ils flairaient les réputations, — les anciennes et celles qui perçaient, p.214 appréciant, avant de s'y fixer, leur valeur nutritive. Dans ce choix, à l'ordinaire, ils ne sont pas longs ; ils vont aux constitutions exigeantes, aux affamées et aux insatiables : là, brigues et manigances assurent un grattage régulier. Mais aux lendemains de la majorité toute fièvre semblait éteinte. Une étrange torpeur pesait sur la Cité Rouge. Les personnages aux dents longues s'étaient terrés, comme assouvis ; et les efforts pour raviver les convoitises restaient vains. Alors dans le grouillement des clientèles, sans patrons, s'entendit la rumeur sinistre des faméliques... Il était temps de faire rentrer dans l'ordre cette lie.

Mais impossible de constituer une camarilla, qui, à tant de bouches, eût donné un râtelier. Rien de solide ne s'agglutinait autour du trône.

## La vie secrète de la cour de Chine

Pour tous, T'ong-tche, dans les jeux de l'intrigue, ne serait jamais qu'une non-valeur. En vérité, c'était un tempérament bien chétif. Et ses besoins dénotaient quelque vulgarité. Peu gâté, durant la régence, en friandises, il en faisait alors grand abus, — pour la plus vive satisfaction du corps d'eunuques chargé de nourrir le Palais. Sur le livre de comptes de l'Intendance le chapitre « pâtisseries » prit l'un des premiers rangs : à chaque fin de lune l'addition accusait un chiffre fantastique de taëls. Cependant les Grands officiers, qui avaient pour mission de régler rituellement les repas de l'empereur, protestèrent contre de tels excès. T'ong-tche fut mis à la portion congrue, — ce qui ne diminua nullement la quantité de gâteaux servis à toute heure du jour. La Cité Rouge s'en gorgeait. Ce fut la politique des plats sucrés : quelques-uns crurent qu'elle avait assez d'attrait pour réunir et retenir une cour imposante ; mais il faut une autre nourriture aux estomacs du Palais, — et, tout en ayant l'air de se laisser <sup>p.215</sup> appâter, les gloires de la cabale riaient de la simplesse des conseillers de l'empereur, des précepteurs, des jeunes princes et de ces gardes du Corps, de ces « gentilshommes de la manche » qui, depuis la restauration du gynécée, cultivaient les concupiscences impériales.

Lassés de leur rôle d'entremetteurs et de leurs démarches vaines, les officiers du conseil de la Maison impériale ou cabinet Privé renoncèrent à constituer le parti du souverain ; — et le gouvernement reçut les impulsions divergentes des membres du Grand conseil et des ministères. Aux séances matinières du *Nei-ko*, la présence de l'empereur n'était qu'une simple figuration. Ensuite, T'ong-tche n'aurait pas supporté qu'on lui parlât d'affaires politiques. Il passait ses heures à l'*Élément Terrestre*, auprès de l'impératrice-épouse, ou au *Dualisme de la Terre et du Ciel*, dans la société de la « noble concubine » *Élégance*, de la « concubine de premier ordre » *Ingénieuse* et des « concubines de second ordre » *Splendeur des Gemmes* et *Jade joli*. Et il y oubliait tous ses devoirs protocolaires... Des reproches lui parvinrent ; ils venaient de l'Est, des palais de l'impératrice douairière Ts'eu-ngan. T'ong-tche y fut sensible, car il était affectueusement

## La vie secrète de la cour de Chine

attaché à celle qui avait entouré son enfance de soins et de tendresse. Il lui avoua son impuissance à régner, et son besoin de conseils, d'exhortations. Sans doute, alors, pour diriger l'empereur inexpérimenté, Ts'eu-ngan résolut-elle de reconstituer sa maison politique. À ses familiers, à ses anciens conseillers, à tous ses affidés elle demanda le secret ; l'entreprise était périlleuse. Dès les premiers pas, elle fut découverte. Et comment ne l'eût-elle pas été ? Des gens du *Printemps Éternel* occupaient les appartements impériaux, jour et nuit : concubines, eunuques étaient dans la main de l'impératrice de p.216 l'Ouest, et beaucoup de chambellans, de dignitaires.

Alors Ts'eu-hi annonça qu'elle sortait de sa réserve ; contre son gré, ajouta-t-elle. Car elle répugnait à enfreindre les stipulations des décrets. Et n'avait-elle pas assez montré combien respectueuse elle était de la souveraineté de l'empereur, son fils ? Mais tandis que, sans l'ombre d'un dépit, heureuse simplement au sein de sa retraite, elle observait, disait-elle, le pacte du silence, l'impératrice de l'Est, d'une résignation moins sereine, convoquait ses fidèles, comme au temps de la régence ; — et, clandestinement, les conjurés formaient le projet criminel de s'emparer de la libre volonté de l'empereur. Ts'eu-hi faisait juges tous les hommes d'État et aussi les ministres et officiers des Rites de semblables menées. Mais elle invoqua une circonstance atténuante, dont elle allait tirer avantage : l'ambition seule, peut-être n'avait point animé Ts'eu-ngan ; et son attentat à l'indépendance du souverain procédait sans doute du désir légitime de créer au Palais le foyer politique qui manquait. On ne gouverne pas sans le concours des clans et des partis. Or, bien qu'ils le servissent dévotement, les chefs de clans et de partis ne s'attachaient pas à T'ong-tche. Il fallait en convenir. Et Ts'eu-hi concluait que, d'une manière ou d'une autre, on devrait mettre fin à l'état de flottement et de confusion où vivait le Palais. Mais, point nécessaire, comme l'avait tenté Ts'eu-ngan, de se substituer à l'autorité impériale ; en aucun cas l'usurpation ne se justifie, énonçait l'impératrice du *Printemps Éternel*. Le pouvoir suprême est hors de toute atteinte. Et il convenait de se féliciter que T'ong-tche demeurât seul, loin, très loin de tout ce que

## La vie secrète de la cour de Chine

manigançaient les groupes et les cercles ; indépendance qui jusqu'ici, dans l'histoire de Chine, n'avait été qu'une fiction.

p.217 Chacun saisit le sens des paroles de Ts'eu-hi. À vrai dire, il n'y eut pas de surprises. L'on s'attendait à cette rentrée. Et le solennel serment que fit l'Ouest de s'être toujours scrupuleusement tenu à l'écart de l'intrigue ne donna le change à personne. Ah ! sans doute avait-il pris garde d'intervenir directement auprès du souverain, comme l'avait fait Ts'eu-ngan. Ce ne sont point des fautes qu'il commettait. Mais qui donc avait tendu partout ces achoppements invisibles où échouèrent tant d'efforts faits pour coordonner les grands politiques du Palais et leurs cohortes de parasites, qui donc avait savamment entretenu cette ambiance indéfinie, nébuleuse, fondue où rien n'arrivait à la cristallisation, — qui, sinon Ts'eu-hi, servie par ses affidés ?

Tout maintenant s'expliquait, — les résistances cachées et les incitations sournoises, et cet inquiétant anonymat de promesses et de menaces. Jusqu'aux déclarations de Ts'eu-hi, prudemment l'on s'était condamné au silence dans un commun sentiment de défiance. Beaucoup, enfermés dans leurs réflexions, s'étaient efforcés de percer le mystère, mais sans y parvenir ; et d'autres, au moment où leurs yeux interrogateurs voyaient se dissiper le brouillard, tout soudain se dérobaient, saisis de l'effroi de l'inconnu, appréhendant l'apparition des agents de la cabale. Et s'il y eut de fines-mouches qui reconnurent la main qui, dans l'ombre, les palpait et les mouvait, comme les autres elles scellèrent leurs lèvres.

La Cité Rouge avait revu les visages taciturnes des mauvais jours, et les allures équivoques.

Mais Ts'eu-hi ayant rompu le silence, le Palais se déclara pour elle. Son langage mesuré et vertueux fut du goût de tous, car ces pharisiens ne se méprirent point sur ce qu'il signifiait. On le loua sans réserve ; et p.218 l'on s'en congratula. Il avait stigmatisé les entreprises criminelles contre le souverain et contre l'État en faisant appel au gouvernement oligarchique des chefs de clans. Splendide paradoxe !

## La vie secrète de la cour de Chine

Au *Printemps Éternel* les convoitises se ruèrent...

Et T'ong-tche demeura avec sa petite cour de béjaunes et de pédagogues, avec les consolations de l'impératrice de l'Est. Mais de quoi se fût-il plaint ? Sa souveraineté n'était-elle pas respectée ? Certes ! — jusqu'à l'isolement... Et c'étaient ses familiers eux-mêmes qui le lui disaient, dociles aux ordres de l'Ouest : il avait pour devoir essentiel de s'affranchir des contingences ordinaires, de s'élever au-dessus de la cohue des passions et de se plaire dans les paysages mornes et bornés de son autocratie.

Toujours plus de solitude se fit autour de T'ong-tche. Il eût désiré conserver auprès de lui la société des jeunes princes ; mais on s'y refusa. Et désormais il dut aller seul à l'Hippodrome, où il n'eut même plus le choix des chevaux ; le tir à l'arc qui le divertissait lui fut interdit. Par contre, n'ayant nul goût pour l'art poétique, on le tenait enfermé de longues heures au pavillon des *Fleurs Littéraires*. Les plats qu'il aimait ne parurent qu'à de longs intervalles ; sa gourmandise ne fut plus satisfaite, et souvent sa faim. L'on réduisit le nombre de ses écuyers tranchants, de ses échansons, de ses laquais ; on ne lui laissa qu'un groupe dérisoire d'eunuques, — les plus benêts, les plus gourds. Enfin les concubines qu'il désignait pour ses nuits ne lui furent plus amenées, selon sa fantaisie. Et toutes ces contrariétés au nom du protocole rituel, qui, intérieurement, se manifestait par des privations et, extérieurement, par des charges nouvelles. Plus de pompe, plus de magnificence <sup>p.221</sup> en effet entourait le rôle impérial, — comme si l'on eût voulu ôter tout caractère humain au Fils du Ciel.

Cependant T'ong-tche ne murmurait que peu contre pareille rigueur. Il lui restait cette consolation : l'impératrice-épouse. Mais un jour celle-ci se plaignit d'être tourmentée depuis longtemps déjà comme l'empereur, d'être contrecarrée dans tous ses désirs, ses besoins même. Et elle dit encore avoir subi les avanies de l'impératrice Ts'eu-hi ; et comme aux outrages incessants de la douairière, elle avait timidement répondu qu'elle était pourtant entrée au Palais par la porte

## La vie secrète de la cour de Chine

principale, avec les honneurs suprêmes, elle entendit ces mots qui la firent frémir : « Je te ferai bientôt sortir par la porte ordinaire. »

T'ong-tche, à cette nouvelle, fut ému aux larmes. Peut-être eut-il le pressentiment de l'avenir néfaste, car on le vit sombrer dans une mélancolie plus impressionnante que celle de ses premiers ans. Et ce fut un prétexte pour séparer l'empereur de son épouse ; Ts'eu-hi n'y manqua pas. Elle vint voir son fils, fardée de pleurs, et la cour des médecins impériaux, qui la suivait, conseilla le repos. Mais, après une crise aiguë de neurasthénie, on décida une promenade hors Pékin, un séjour aux ruines du palais d'Été.

En toute hâte, l'Intendance et les conseils des Écuries et des Équipages organisèrent un cortège. L'empereur enfourcha un petit cheval bai-brun, harnaché de soie jaune ; les huit gardes à queue de léopard caracolaient autour. À quelque distance devant, tantôt ventre à terre, tantôt au pas, les piqueurs allaient, portant en bandoulière un long bâton ; puis sur les côtés, les maréchaux de l'escorte, et, pour finir, un escadron de Grands écuyers trottant l'amble ; enfin bien après, le palanquin <sup>p.222</sup> impérial vide, porté par seize hommes, et quelques voitures de la cour, « en cuir », « en bois », « ornées », avec leurs préposés.

Sous la diffusion de la pénétrante lumière du matin, au bout de la route, des choses indistinctes miroitaient ; et à mesure que l'on avançait, les rideaux de cèdres, de thuyas, de saules, de pins se déployaient, s'entrouvraient... — dans l'ombre vivante des vallons, sur les flancs herbeux des fausses collines, au bord de l'eau morte des bassins et des étangs, un monde de formes apparaissait ; ruines de la résidence d'été, où l'« Éternel Solitaire », autrefois, venait se reposer des tortures protocolaires et des aspects symétriques du Palais de Pékin.

Ce séjour semblait avoir oublié la dévastation des alliés franco-anglais. De tant de bijoux ruinés par le feu vengeur de 1860, se dégageait une grâce infiniment complexe, qui faisait mentir l'histoire : la jeunesse exubérante des végétations était responsable du renversement de ces splendeurs anciennes et non pas la barbarie des hommes...

## La vie secrète de la cour de Chine

T'ong-tche, dans son palanquin, grâce à ce mensonge charitable de la nature, ne fut point désagréablement impressionné ; et quand on l'invita à admirer le grand lac, à l'endroit même où son père Hien-fong aimait rêver, il manifesta, pour la première fois peut-être, une surprise joyeuse. L'eau métallique rayonnait, sans vie profonde, comme un épais bouclier : les dix-sept arches du pont bossu, conduisant à l'île du Milieu, ne parvenaient pas à s'y réfléchir. Et contre cette onde dure et lisse, la clarté solaire vibrait intensément, mais en lui empruntant de sa lourde opacité. Il y avait pourtant dans cette atmosphère laiteuse de larges coulées de claire lumière où brillaient les faïences vernissées des p.223 ruines, et, sur l'architecture svelte d'une pagode intacte les cinq bijoux du paradis bouddhique, — le bleu saphir à reflets pourpres, le vert-bronze, le jaune-jonquille, le rouge-sang, le bleu-turquoise ; ce petit édifice miroitait comme un insecte dans son corselet...

Quand l'empereur mit pied à terre on dut le soutenir. Il était oppressé, il titubait. Le grand air, la vue d'horizons infinis et cette libre chevauchée l'avaient étourdi. Défaillance naturelle après plus de quinze ans de captivité.

Près des berges indécises, de splendides nénuphars roses encerclaient les anciennes jonques des Fils du Ciel. La moins vétuste fut amenée contre le débouché d'un canal ; et, le préfet, suivi des eunuques, vint dire à T'ong-tche les plaisirs d'une navigation sur le lac. L'empereur appréhendait de céder à la tentation ; comme à Pékin il attendait que quelqu'un prît la parole au nom du Protocole ou des Rites ou de l'Astrologie ; et son embarras était extrême car pas une voix ne s'élevait ; jamais il n'avait eu à prendre conseil de lui-même, à prononcer un oui ou un non qui ne lui fût soufflé ; — dans le silence général il se sentait désemparé. Le préfet se fit pressant ; et T'ong-tche se laissa conduire vers la barque. En y montant il manifesta le plus grand trouble ; son audace l'effarait. Mais à une brasse de la berge, avec une joie craintive, il exprima au préfet sa reconnaissance et s'enhardit même jusqu'à lui assurer sa protection s'il devait être inquiété.

## La vie secrète de la cour de Chine

La jonque, mue à l'aide de gaffes, allait difficilement. L'on voyait se dérouler, sous tous leurs aspects, les restes du palais d'Été. Le préfet n'était pas avare d'explications. En les donnant, il déplorait que la cour, oublieuse du passé, n'eût pas relevé ces merveilles, qui, p.224 bientôt, ne seraient que gravats et débris informes ; tout à coup, il se taisait, et d'un geste désolé montrait le paysage de ruines, tandis que les eunuques évaluaient entre eux le coût d'une reconstruction. La pensée de T'ong-tche, ainsi aiguillée, peut-être aperçut-elle le moyen d'échapper aux geôliers de la Cité Rouge : il dit que, quant à lui, il souhaitait voir le palais d'Été renaître de ses cendres. Comme si cette parole eût été attendue, le préfet tira de sa robe un devis, en représentant combien peu la somme prévue grèverait les finances de l'État. L'empereur promit une prompte réalisation du projet, et quand, le lendemain, il reprit la route de Pékin, il disait à ses gardes à queue de léopard le bonheur qu'il aurait à vivre dans le site choisi par ses ancêtres pour leur délassément.

Il y avait beaux jours que le préfet méditait cette affaire ; il en escomptait un copieux profit. Aussi pressa-t-il les démarches. Ses secrétaires entrèrent en relation avec des commis subalternes du ministère des Finances, dont le président et les vice-présidents n'hésitèrent pas à viser le devis portant déjà la signature de l'empereur. Des négociants français de Cochinchine reçurent une importante commande de bois.

L'affaire avait été tenue secrète. Mais elle était trop colossale pour la mener à bien sans y intéresser tous les syndicats de mangeurs. D'ailleurs, l'empereur l'avait faite trop sienne ; or, pour la défendre, il lui eût fallu une autorité, une force politique qu'il n'avait jamais possédée.

Dès que le Grand conseil en eut vent, il cria à l'illégalité. La Grande chancellerie aussitôt fit entendre des protestations indignées. Et le tribunal des Censeurs prépara d'accablants réquisitoires.

## La vie secrète de la cour de Chine

p.225 Qu'une aussi belle opération ait pu se manigancer à leur insu, qu'ils aient couru le risque de n'en pas être les bénéficiaires, voilà qui révolta les maîtres de la Cité Rouge. Tous s'agitèrent comme si des armées étrangères eussent menacé la ville. Ils firent parvenir des adresses au trône, au *Printemps Éternel*, à l'impératrice de l'Est. Ils disaient que le fait d'avoir passé outre aux délibérations et aux sanctions du Grand conseil et de la Grande chancellerie était une atteinte portée à la Constitution impériale, — ils n'osèrent pas ajouter « à leurs bourses » ; qu'il y avait eu collusion de concussionnaires ; que président et vice-présidents des Finances, préfet et tout leur personnel méritaient d'être jugés avec la sévérité des bienfaites lois de l'empire ; et que l'exemplaire châtiment, ils le requéraient, eux, loyaux et intègres sujets, comme une satisfaction, — car le crime de quelques-uns ne doit pas entacher la réputation de tous.

T'ong-tche dut signer un décret en vertu duquel les artisans de son rêve, — préfet, ministres et leurs commis — étaient destitués.

Les grands personnages protestèrent encore : la peine infâmante ne leur suffisait pas...

Pareil acharnement avait quelque chose de suspect. Mais n'avait-on pas vu circuler de nouveau les séides du *Printemps Éternel* ?... Et tout à coup, on ne sait où, on ne sait par qui, une accusation inouïe fut proférée : c'était l'empereur qui avait conçu l'affaire du palais d'Été, lui encore qui avait indiqué une procédure inconstitutionnelle. Dans les assemblées secrètes, des propos se tenaient plus tendancieux :

« T'ong-tche peut encore former des projets ; or, à ses côtés, les chefs de partis ne lui étant pas d'un dévouement absolu, il tentera de les réaliser avec l'aide de quelques vagues p.226 individualités, et nous serons frustrés ; un empereur ainsi abandonné à lui-même, ainsi indépendant, met en péril nos intérêts ; il est aussi pour l'État une cause des désordre ; le salut est dans une nouvelle régence »...

## La vie secrète de la cour de Chine

Cependant Ts'eu-hi, impératrice de l'Ouest, ne jugeait pas opportun d'aller jusqu'au bout de sa politique. Elle s'entretint de la situation avec le prince Kong, qui venait de reprendre au *Printemps Éternel* la grande place qu'autrefois il y occupait ; et tous deux décidèrent de blâmer l'empereur devant les princes, les Grands conseillers, les officiers des Rites, de la Chancellerie, de l'Astrologie et les eunuques gradés.

T'ong-tche ne répliqua pas aux remontrances de l'ex-régent. Mais le lendemain, 10 septembre 1874, la *Gazette de Pékin*, journal officiel, publiait un décret destituant le prince Kong et le privant de ses titres de noblesse, pour avoir commis plusieurs « manquements contre la bienséance. »

« Nous ordonnons par un acte spécial de grâce, qu'il soit pour toujours et dans sa succession héréditaire, destitué de sa principauté impériale ; qu'il soit abaissé au rang de second prince, en le maintenant au conseil Privé ; qu'en outre son fils aîné soit privé de son titre de prince.

Au Palais l'émotion fut extrême ; et dans Pékin, grande surprise ! L'empereur pour la première fois faisait preuve, crut-on, de caractère. Mais il était si peu dans cet acte énergique ! Depuis quelques jours certains personnages s'étaient rapprochés du trône ; car, à leurs yeux, l'empereur, dans l'affaire du palais d'Été, avait manifesté d'intéressantes vellétés ; et ils estimaient qu'il y aurait peut-être avantage à constituer enfin le parti du souverain. Ce furent eux qui incitèrent p.227 T'ong-tche à faire acte de rébellion ; il n'eut d'ailleurs qu'à les laisser agir.

Dès qu'elle connut l'événement, Ts'eu-hi se précipita au palais du *Dualisme de la Terre et du Ciel*. Elle fut sans ménagements. Mais T'ong-tche, qui maintenant se sentait soutenu, osa lui tenir tête ; il dit bien haut que le prince Kong lui devant ses titres, il était libre de les lui reprendre. Sa mère aussitôt rétorqua l'argument : il lui devait le trône, elle avait donc le droit de l'en faire descendre. Et T'ong-tche demeura coi. La perspective d'une déchéance le fit frémir ; il refusa de suivre plus loin ses conseillers.

## La vie secrète de la cour de Chine

Le lendemain même il apposait sa signature de vermillon au bas du décret rétablissant le prince Kong dans toutes ses fonctions.

Cependant le *Printemps Éternel* voyait avec une certaine inquiétude quelques notables politiciens se grouper auprès de l'empereur. Aussi les fonctionnaires révoqués, complices de T'ong-tche, recouvrèrent-ils leur emploi.

Mais le parti de Ts'eu-hi et de Kong s'alarmait à tort. Aux suggestions de son entourage, T'ong-tche opposait la plus entière indifférence. Il ne vivait plus que dans la crainte d'être surpris en flagrant délit d'autorité. La menace de sa mère l'avait pénétré d'épouvante ; et l'idée fixe énervait son pauvre esprit : on en voulait à son prestige, à sa vie ; partout ses ennemis apostaient l'espion, le régicide. De fait, la surveillance, autour de sa personne, s'était accrue, réduisant à rien sa liberté. Il n'approchait plus l'impératrice-épouse ; et, les uns après les autres, ses familiers, ses fidèles disparaissaient, Ceux qui restaient, les concubines, les eunuques, en sa présence, se contraignaient, si bien qu'il en avait le cœur affadi.

p.228 Il ne lutta pas contre la misanthropie. Et bientôt on dut le dispenser de ses obligations. Il ne touchait plus aux aliments ; d'ailleurs les mets officiels étaient refusés par les majordomes. La consommation le minait. La Cité Rouge attendait sa fin.

Sans doute ne venait-elle pas assez vite...

Un soir de novembre les eunuques lui firent endosser une robe commune en coton piqué et un manteau de loutre du Kamtchatka ; ils le bottèrent et lui mirent sur la tête un chapeau en drap noir.

T'ong-tche apprit qu'on l'invitait à se distraire hors du Palais. Il suivit docilement ses guides. Les vastes cours dallées étaient sombres et silencieuses. À la porte du *Guerrier Divin*, pas l'ombre d'un guichetier. Dans la Ville Interdite les gongs avaient déjà sonné le couvre-feu. Cependant l'avenue de l'Est de la ville mongole était encore animée : chaises à porteurs, chariots, attelages de mulets et chameaux

## La vie secrète de la cour de Chine

à la file indienne, sur les dalles usées, glissantes, ou pataugeant dans les bourbiers...

Vers quels carrefours de la débauche et du vice, les eunuques, ce premier soir, conduisent-ils l'empereur ?... Les *ti-pao* chargés de la police, aux intersections des boulevards, rues, ruelles, ont placé les barrières à claire-voie. Des passants, une lanterne à la main, ou précédés de domestiques les éclairant, vont vite ; emmitouflés dans leurs fourrures, sur la chaussée défoncée, ils projettent des ombres de géants. Parfois un son aigre de crécelles trouble le vaste silence ; c'est le signal des gardes nocturnes qui ont entendu un bruit de pas ou de voix ; on n'échappe pas à leur vigilance, et les *ti-pao*, prévenus, de faction aux barrières, arrêtent le rôdeur : ils veulent <sup>p.229</sup> savoir quelle raison l'empêche d'être dans son lit à cette heure indue, mais une poignée de sapèques met fin à leur indiscretion, — et la barrière livre passage au noctambule, qui, souvent, n'est point au bout de ses peines. Libéré des *ti-pao*, il tombe sur une ronde — merveille de clair-obscur.

Quantité de lanternes écarlates, représentant des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes, se balancent dans l'ombre ; suspendues aux baudriers, elles éclairent les jambes des soldats, et les pointes des pertuisanes abaissées jettent des lueurs. D'assourdissantes cliquettes marquent le pas... Il faut se rejeter contre les murs pour laisser passer la patrouille dont le capitaine, à cheval, ferme la marche, ayant à ses côtés un énorme fanal où sont inscrits ses noms et ses titres...

Avec semblable police, comment le Pékin de 1874 n'eût-il pas fait croire que ses habitants étaient les plus grands amis de l'ordre et des bonnes mœurs ? Mais Pékin aime à cacher sa corruption, — ses bouges, ses tripots, ses bouis-bouis et ses sentines. Maisons de jeux dont les croupiers volent sans vergogne au profit des princes les plus respectables, leurs patrons, maisons de thé où l'on trouve pipes à opium, alcools, musiciens, saltimbanques, jongleurs et tendres courtisanes à pendeloques et à rubans, et « jeunes messieurs » fardés, pomponnés, richement attifés et non moins caressants ; maisons de

## La vie secrète de la cour de Chine

passades discrètes ; théâtres bruyants ; restaurants où les mets rares sont servis en musique, comme au « Temple du Bonheur céleste ».

Tong-tche, dit-on, égrena tous ces lieux de plaisir. Troublantes révélations ! En fin de race délicat, en Asiatique raffiné, il savourait leurs précieuses sensualités ; les tenanciers se montraient ravis de leur hôte. Au début de <sup>p.230</sup> ces fugues, il réintégra avant l'aube la Cité Rouge pour présider le *Nei-ko* ; il y arrivait rompu, exténué, livide. Un matin les hommes d'État, prosternés dans la salle des délibérations, ne purent contempler, sur le trône, « la Face du Dragon ». On leur annonça que l'empereur était malade. La vérité différait un peu. T'ong-tche toute la nuit avait joué la comédie au théâtre de la Ville chinoise ; et les eunuques, ses acolytes, veillaient sur son sommeil agité dans un taudis d'histrions. De plusieurs jours, on ne le revit pas au Palais. Une nuit on l'apporta mourant. C'était le 9 décembre. Les médecins diagnostiquèrent la petite vérole. L'impératrice Ts'eu-hi, jugeant les temps proches, fit signer à son fils qui agonisait un décret aux termes duquel les pouvoirs souverains lui étaient transmis. Pure formalité !

« Attendu le bonheur qui nous est arrivé de fleurir (c'est-à-dire d'avoir la petite vérole), vu le rapport dans lequel on me dit de me soigner et de me reposer, Moi, l'empereur, pour ne pas faire souffrir un seul instant les affaires importantes, je me rends aux avis qui me sont donnés. C'est aux impératrices que les administrations de la cour et des provinces devront adresser leurs rapports autrefois soumis à mon approbation. En s'occupant provisoirement des affaires de l'État, les impératrices mettront le comble à leurs bontés pour moi et je leur en serai reconnaissant au plus haut degré.

L'impératrice Ts'eu-hi ne pouvait s'attribuer exclusivement l'autorité suprême ; elle était tenue de rappeler l'existence de son égale. Mais Ts'eu-ngan semblait pour jamais désabusée, et le sort de la cour, de l'empire, elle l'abandonnait à celle que l'ambition la plus âpre tourmentait. Soudain les événements tournèrent contre Ts'eu-hi. Le Grand conseil, en prévision de la mort de <sup>p.231</sup> T'ong-tche, venait de

## La vie secrète de la cour de Chine

désigner le petit-fils du prince Toun, frère de l'empereur Hien-fong, pour succéder au trône ; comme ce n'était qu'un enfant de cinq ans, une nouvelle régence devait s'ouvrir et on parlait de la confier à l'impératrice douairière Ts'eu-ngan et à l'impératrice épouse de T'ong-tche.

La souveraine du *Printemps Éternel* se vit à une extrémité, — près d'être à jamais écartée du pouvoir. Sa fortune en péril, que n'eût-elle pas osé ! Il importait que le futur Fils du Ciel ne sortît que de ses mains. Elle réunit ses affidés et ses eunuques ; elle leur désigna le fils de sa sœur et du prince Tch'ouen. On alla chercher l'enfant à peine âgé de quatre ans. Peu après l'empereur expirait, — le 12 janvier 1875.

Ts'eu-hi fit connaître le « testament de T'ong-tche ».

« Le fardeau du commandement est si lourd que je ne puis le laisser qu'à un homme de bien ; aussi ai-je accepté respectueusement l'ordre des deux impératrices donnant à l'empereur Hien-fong, mon père, Tsai-tien comme fils d'adoption avec droit de succession au Trône...

La jeune veuve de T'ong-tche se désespéra, car son époux, par ce soi-disant testament, était privé de descendance ; elle n'avait pu lui donner l'hoir, tant souhaité, et maintenant on ne lui donnait pas en adoption posthume le nouvel empereur ! Ses mânes étaient donc ainsi méprisées, abandonnées !...

Les princes n'examinèrent pas si l'acte était ou non authentique ; c'est de peu d'importance à la Cité Rouge, où il arrive qu'après la mort les exécuteurs testamentaires rédigent eux-mêmes le testament. Mais certains oncles de T'ong-tche protestèrent contre des abus d'autorité qui les lésaient, tandis que la commune noblesse mandchoue — p.232 gens des Bannières, « Ceintures jaunes », « Ceintures Rouges » — toujours fébrile aux heures critiques, toujours inquiète du sort de la dynastie, s'agitait, s'attroupait en demandant que l'empereur fût proclamé. Alors, croit-on, Ts'eu-hi, pour impressionner la Cité Rouge, encore douteuse, fit répandre le bruit de son suicide. Pendue !...

Grand émoi !

## La vie secrète de la cour de Chine

À la faveur du trouble, l'interrègne eût pu se prolonger. Mais la Chine jamais n'a admis que le trône reste vacant, qu'aucune main ne recueille le mandat du Ciel. Consciente du péril, Ts'eu-ngan provoqua le dénouement : elle rallie tous les esprits en désignant comme empereur l'enfant que son ennemie avait choisi. Et le 14 janvier un décret annonçait l'élévation au trône de Tsai-tien.

Princes, ducs, Grands conseillers, Grands officiers des cinq tribunaux et des neuf administrations, Hauts dignitaires, devant le fait accompli, se portèrent du même côté, vers celle qui de nouveau allait régir l'empire. Mais Ts'eu-hi jouait le désintéressement ; comme Ts'eu-ngan elle refusait cette charge glorieuse, — et sur ses grimaces un peu de la sincérité de Ts'eu-ngan rejaillissait. Enfin toutes deux cédèrent aux supplications.

« Est-il possible que les princes et ducs ne distinguent personne pour remplir cette charge suprême ! Cependant, comme les affaires de l'État sont graves, nous sommes obligées d'accéder à leur prière. Plus tard lorsque l'empereur aura terminé son éducation, nous enlèverons le rideau de la régence, et il gouvernera par lui-même !

Et à l'empereur de quatre ans, l'on faisait dire :

« Je suis profondément reconnaissant aux impératrices des marques de bonté qu'elles viennent de me donner. p.233

Mon mérite est bien petit et le fardeau qui m'est échu est bien lourd pour mes faibles épaules. Aussi, en tremblant, je viens en faire peser tout le poids sur les deux impératrices qui en gouvernant elles-mêmes me protégeront de leur égide.

@

XV

LI HONG-TCHANG, THAUMATURGE

@

p.234 Les derniers mois de la vie de T'ong-tche avaient répandu une trop forte odeur de mystère pour que Pékin n'en eût pas été troublé. Chaque jour la chronique populaire s'augmentait de racontars nouveaux, dont Ts'eu-hi surtout faisait les frais. L'on disait la conduite dépravée de l'impératrice, et par quels moyens cyniques, infâmes, elle servait son ambition. Et partout l'on suivait les traces des menées de l'auguste intrigante, partout l'on découvrait l'ébauche d'une œuvre criminelle, qui était de ses mains. Les esprits divaguaient ; d'extravagants propos se colportaient. Comme si dans ce royaume il y avait quelque chose de pourri, les empereurs morts, racontait-on, sortaient de leurs sépultures sous la forme de renards ; ils erraient inquiets de l'avenir de l'empire, et l'un d'eux était allé souffleter la régente pour la punir de ses forfaits.

D'autres événements, d'autres morts vinrent accroître cette exaltation.

Un fonctionnaire avait refusé d'approuver les décrets, faisant de Tsai-tien un Fils du Ciel ; c'était le secrétaire p.235 du tribunal des Offices Civils, Wou K'o-tou. Il disait avec raison, dans son adresse aux impératrices, qu'en ne donnant pas d'héritier adoptif à T'ong-tche, mort sans postérité mâle, personne n'était désigné pour accomplir les services rituels à sa mémoire. Et, pour attirer l'attention sur ses paroles, il se donna la mort :

« Le chant de l'oiseau qui va mourir, disait-il, est un chant plaintif. Les avis d'un homme qui va mourir sont excellents. Ici finissent mes observations, ici finissent mes désirs, ici finit ma vie...

Et il rendit l'âme « dans un lacet ».

## La vie secrète de la cour de Chine

La protestation de Wou K'o-tou, si elle fut connue du peuple, dut frapper son esprit. Car la Chine imagine avec terreur la possibilité pour un homme de manquer de descendants qui, après la mort, célèbrent le culte traditionnel aux ancêtres. Et l'on allait répétant que, même dans la tombe, le malheureux T'ong-tche était poursuivi par la haine qui le fit périr.

Le 6 février l'on apprend la mort de la fille de Hien-fong et de Ts'eu-ngan. Le 26 mars l'on apprend la mort de la veuve de T'ong-tche.

Quelle politique abattait donc ces existences ? Car pour le populaire ce n'était point la fatalité qui s'acharnait. Volontiers il nommait Celle qui, pour demeurer seule, commandait ces meurtres. Tout ne porte-t-il pas ombrage à qui veut la prééminence ? Et l'on s'entretenait de cette impératrice de dix-sept ans, unie depuis deux ans à peine à T'ong-tche, qui, selon les uns, avait par ordre, avalé ses bijoux, ou selon les autres, atrocement persécutée, s'était laissée mourir de faim. Certains, pour justifier l'assassinat, la disaient enceinte ; la naissance d'un enfant mâle eût bouleversé <sup>p.236</sup> l'ordre des choses péniblement établi ; le poison gouvernemental était heureusement intervenu.

Cependant au Palais c'était l'accalmie. L'empereur, le 26 janvier, avait été officiellement intronisé sous le nom de règne de Kouang-siu ou « Succession glorieuse ». Conduit devant le cercueil de son prédécesseur il avait balbutié la formule de respect immuable ; puis après s'être incliné devant l'impératrice douairière et régente, avec l'aide d'un ministre des Rites il était monté sur le trône ; des Grands chanceliers vinrent lui présenter les vingt-cinq sceaux dynastiques, et, à tour de rôle, défilèrent tous les dignitaires de la cour et membres du gouvernement : en faisant les trois agenouillements et neuf prosternements rituels, ils admiraient l'air impassible de leur souverain.

Dès lors, jusqu'au jour fixé pour les funérailles — 18 octobre 1875 — le petit Fils du Ciel vécut près du mort, dans le palais de la *Concorde protectrice*.

Aux commandements des astrologues, trois fois par jour il s'approchait du cercueil, et, tourné vers l'est il gémissait ainsi que

## La vie secrète de la cour de Chine

l'enseignent les Rites, puis il prenait, des mains des écuyers tranchants et des échantons, coupes de vin et plats de nourriture. Offrandes et libations étaient faites, et l'empereur enfant, à la satisfaction de tous, avait rempli son rôle. Les mêmes gestes, les mêmes simulacres, trois fois par jour également, impératrices, princes, princesses, nobles et dignitaires les firent, avec la même mesure stricte.

Tous présentent une pitoyable apparence. Les femmes ont les cheveux ras et sont vêtues de blanc, sans un ornement, sans un bijou. Les hommes aussi s'enfoncent dans des étoffes blafardes, sans un insigne. Et comme femmes et hommes jeûnent, qu'ils ont banni <sup>p.237</sup> toutes les sensualités stimulantes et tous les soins du corps, ils se couvrent d'un deuil toujours plus impressionnant.

Les cérémonies, les sacrifices, les libations, les gémissements autour du cercueil s'éternisent. Enfin le 18 octobre, l'on informe le Ciel, la Terre, les Ancêtres et les Dieux protecteurs du transfert des restes de T'ong-tche. Au cours du voyage aux sépultures impériales, à l'est de Pékin, les rites ne cessent pas. Mais lorsque, dans l'enclos où, pour l'éternité, reposera le somptueux cercueil, l'empereur, en brûlant de l'encens et des lingots, a fixé l'esprit de son prédécesseur sur la tablette qui porte ses noms, tout est fini. On peut reprendre ses habits de cour, et, après la toilette urgente, beaucoup iront demander aux plaisirs l'étincelle qui ressuscitera leur corps et leur esprit asthénisés.

Le deuil cependant continuait : — il ne prit fin que le 28 mars 1877, trois ans après la mort, quand le mausolée fut prêt pour recevoir les restes du fils de Hien-fong. Mais au retour des sépultures impériales, y avait-il beaucoup d'âmes affligées ? Maintenant qu'était épuisé le répertoire de la grande douleur, toute cette cour se disposait à vivre douze années de régence ; en face d'une telle perspective, plus de partis, plus de clans, — rien que des adorateurs de l'impératrice-régente Ts'eu-hi.

Dans cette cohue flatteuse, Ts'eu-hi reconnaissait ses hommes, les politiques utilisables. L'un deux surtout avait sa confiance ; c'était Li Hong-tchang, vice-roi du Tche-li. Son élégante manière d'agir à

## La vie secrète de la cour de Chine

l'époque des *T'ai-p'ing* l'avait impressionnée ; depuis elle avait appris à le mieux connaître, — et elle ne cachait pas son plaisir à fréquenter cet esprit si extraordinairement fertile en <sup>p.238</sup> moyens, en expédients. Combien Kong, à côté, devait lui paraître suranné ! Dans les menées qui suivirent la majorité de T'ong-tche, il y eut vraisemblablement du savoir-faire de Li Hong-tchang ; et, sans aller jusqu'à dire, comme d'autres, qu'au moment difficile de la succession impériale le vice-roi du Tche-li amena de T'ien-tsin 4.000 hommes qui, pour tenir en respect les factions hostiles à Ts'eu-hi, cernèrent le Palais, l'on peut penser que sans l'appui de cet homme, la régente ne serait pas entrée dans toutes ses aventures.

Car son objet n'était point seulement d'exalter son nom, de régner ; il y avait dans ces brigues autre chose que la rage ambitieuse. Dès les premières leçons du prince Kong, elle avait aperçu les éléments nouveaux qui intervenaient dans le problème gouvernemental, et elle avait compris certaines nécessités. Depuis, aux jours même où des pensées frivoles paraissaient l'éloigner de la politique, elle voyait ce problème se compliquer davantage, et alors son génie la poussait à apporter une solution, sinon définitive, du moins provisoirement acceptable. Laquelle ? Ts'eu-hi ne savait ; mais elle se rendait compte de l'incapacité des gouvernants. Après la nomination de Li Hong-tchang à la vice-royauté du Tche-li, en 1870, elle vit fréquemment cet homme, en dépit des cent vingt kilomètres qui séparent T'ien-tsin de Pékin. Enfin c'était le premier fonctionnaire dont l'intelligence suggérait des initiatives ! Et quel entrain, quelle prodigalité de gestes ! Il mettait hors de doute que la Chine, par sa civilisation, ses coutumes, ses cérémonies, l'emportait sur les pays étrangers, mais il énumérait les points sur lesquels elle leur était inférieure : art militaire, organisation commerciale, production industrielle, enseignement des sciences exactes...

<sup>p.239</sup> Elle avait besoin de fusils, de canons, de navires, de machines, de chemins de fer... « Ayons ces instruments de domination, disait Li à l'impératrice, et nous aurons importé tout ce qu'il y a de bon en

## La vie secrète de la cour de Chine

Occident. » Et sa longue pipe à bouquin de jade se démenait au bout du bras tendu, comme pour compléter l'éloquence de la phrase.

Celui-là parlait bien. Il captivait, il était d'une assurance réconfortante. Après la mollesse des autres, et leur impuissance, le contact de cette santé avait son prix...

Cependant un rival survint. Après une glorieuse campagne de dix ans contre les musulmans du Turkestan chinois, le généralissime Tso Tsong-tang venait d'être reçu par la Cité Rouge avec les honneurs insignes dus aux triomphateurs. Comme tout soldat qui sur les champs de bataille lointains a connu la victoire, il parla en maître aux politiques et aux intrigants. Il les accusa de vendre l'empire aux étrangers, de ravalier le nom chinois. Il les invectiva pour leur conduite molle et lâche, il les exhorta enfin à la résistance aux Barbares d'Occident. Ah ! si l'on voulait bien tenir compte de ses avis, il serait aisé de débarrasser la Chine de ces intrus malfaisants. Il ne s'agissait que de le vouloir et de s'affranchir de scrupules pusillanimes. La Chine est un grand pays puissant et riche ; il a des armes en quantité et des hommes plus qu'il n'en faut ; il peut en finir vite avec les étrangers !

Cet accent de mâle énergie impressionna au plus haut degré la régente. Elle fit un excellent accueil au stratège trapu. Et, du coup, Li Hong-tchang et ses combinaisons industrielles furent dédaignés. Mais le vice-roi, au point où il en était, ne put supporter qu'on lui signifiât congé avec pareille désinvolture... Bientôt dans Pékin se p.240 répandit le bruit que l'impératrice, condamnée par ses médecins, allait faire du général Tso un vice-empereur. Il n'en fallut pas davantage pour que le vainqueur des musulmans fût envoyé sur-le-champ dans une vice-royauté lointaine. Et l'autre, de nouveau, n'eut qu'à pousser la porte...

Li Hong-tchang semble bien avoir été l'éminence grise de la régence. Il doit en tout cas apparaître comme l'inspirateur de toutes les tentatives gouvernementales de rénovation. Ses vastes projets de travaux publics et militaires trouvaient bon accueil auprès des Grands conseillers et des ministres, grâce à Ts'eu-hi qui en avait l'esprit hanté. Rien de plus essentiel pour des hommes d'État que l'étude de ces

## La vie secrète de la cour de Chine

questions ; elle voulait que l'on s'y appliquât, au risque de négliger des intérêts qui jusqu'ici avaient paru supérieurs.

Ces soins nouveaux, elle montrait assez elle-même à quel point ils étaient exclusifs en ne prenant nul souci de l'éducation de l'empereur. Comme pour T'ong-tche, l'impératrice Ts'eu-ngan y veillait, — et avec la même sollicitude, avec la même conscience, avec la même tendresse : n'était-ce pas sa destinée, n'était-ce pas pour lui permettre de racheter son infortune d'épouse que le Ciel avait voulu que deux héritiers du trône en bas âge aient eu besoin de tout ce trésor d'amour maternel, jamais épuisé ? Le désespoir de sa vie de n'avoir pu donner à son maître l'hoir que l'empire attendait, peu à peu doucement s'apaisait. Tous les jours elle allait, comme autrefois, à la nursery du *Dualisme de la Terre et du Ciel*. Afin que l'enfant n'eût pas à se prosterner devant son père et sa mère, ceux-ci n'étaient pas admis, car, parmi les vivants, l'empereur ne doit sa vénération qu'aux impératrices douairières.

p.241 Et Ts'eu-ngan était plus à l'aise qu'autrefois pour élever selon ses principes le jeune Fils du Ciel, Kouang-siu n'ayant pas comme T'ong-tche une souveraine pour mère. Aussi s'appliquait-elle à écarter les familiers ordinaires, et pour qu'aucune influence contraire ne s'immisce, elle tint à montrer elle-même les premiers rudiments de politesse et de lecture. À la septième année de l'empereur, le 14 août 1878, gouverneur, précepteurs, explicateurs impériaux furent désignés ; et de nouveau la pensée de la douairière refit plusieurs fois par jour, pieusement, le chemin du pavillon des *Fleurs Littéraires*...

Le 9 avril 1881, Ts'eu-ngan mourait inopinément ; elle avait quarante-quatre ou quarante-six ans. Pékin ne crut pas à un trépas naturel. Crime, suicide ? Il penchait pour l'hypothèse du crime ; mais quelque part naquit une version moins compromettante pour la Cité Rouge : Ts'eu-ngan, désespérée d'être enceinte, aurait eu recours au poison...

Le jour même de la mort, la régente, cette fois seule en possession du pouvoir suprême, dictait à l'empereur Kouang-siu :

## La vie secrète de la cour de Chine

« J'ai été l'objet de la sollicitude de l'impératrice qui vient de faire le long voyage. Elle a renouvelé pour moi, avec une tendresse sans bornes, les soins maternels qu'elle avait donnés à mon prédécesseur. Depuis sept ans que j'occupe le trône, elle s'est montrée satisfaite de ma piété filiale ; je lui suis très reconnaissant de cette maternelle indulgence. La voyant toujours agir, marcher, s'appliquer aux affaires du matin au soir avec une santé robuste, au fond du cœur je me félicitais de mon bonheur. J'espérais qu'elle pourrait vivre cent ans. Le 7 avril, soudain, cette excellente mère se trouva indisposée. On lui présenta une potion pour rétablir l'équilibre de sa santé. <sup>p.242</sup> La maladie s'aggrava tout à coup. Les mucosités interceptèrent la respiration, et la mort devint imminente. Bientôt le char des Immortels l'emporta loin de nous dans les hauteurs des Cieux.

Elle m'a recommandé de modérer mon affliction, d'avoir uniquement à cœur les affaires publiques, et de satisfaire ainsi les désirs de l'impératrice Ts'eu-hi qui prend soin de mon éducation. Oserai-je ne pas obéir respectueusement à cet ordre et donner trop au deuil et à la douleur ? <sup>1</sup>

La régente tenait enfin le pouvoir sans partage. Certes, depuis longtemps sa suprématie était acquise, — en fait, car Ts'eu-ngan s'abstenait prudemment de faire usage de ses droits ; mais la disparition de celle-ci permettait à l'autre de paraître seule, et c'était une satisfaction de vanité qu'elle appréciait. En outre Ts'eu-hi prenait enfin possession de la Cité Rouge, tout entière. Jusqu'ici en effet la partie où avait vécu son égale, les domaines de l'Est, avait été comme une enclave dans sa souveraineté, comme une terre étrangère et souvent ennemie ; offense, et perpétuelle inquiétude aussi, pour l'Ouest dominateur, dont les desseins et tous les actes étaient sournoisement contrariés depuis vingt ans par le petit groupe des

---

<sup>1</sup> [c.a. : cf. Couvreur, *Choix de documents*, Ho kien Fou, 1894.]

## La vie secrète de la cour de Chine

fidèles de Ts'eu-ngan ; mais cette opposition n'avait pas survécu un seul jour à celle-ci.

Et le règne de l'impératrice Ts'eu-hi commençait... Son premier soin fut de lui donner un cadre somptueux, car depuis longtemps elle se promettait de réaliser des projets voluptueux dès qu'elle serait seule maîtresse au Palais. Un site enchanteur avait attiré ses regards, sur les bords du lac du Sud, non loin des jardins qui touchent l'ancien Pé-t'ang où s'était élevée la cathédrale dont la cour, durant de longues années, souffrit p.243 péniblement le voisinage, car le clocher comme un observatoire insolent, dominait la Cité Rouge. Cet édifice démoli, Ts'eu-hi qui appréciait les endroits reculés et discrets, fit aménager une résidence luxueuse sous les ombrages épais des berges ; plus tard un petit chemin de fer Decauville rapprocha ces pavillons de la Cité Rouge.

Elle fit aussi restaurer une partie du palais d'Été, près du mont de l'Éternité et du lac où se mire, depuis plus de deux siècles, la vache de bronze portant des stances dédicatoires de l'empereur Kien-long.

Ts'eu-hi entendait jouir des biens de la vie.

Aussi en politique nul changement. Le prince Kong suivait dans le domaine de la politique étrangère la ligne qu'il s'était tracée, en 1875, lors de ses laborieuses négociations avec le ministre de Grande Bretagne Wade, à propos de l'affaire Margary. L'Anglais Margary, membre d'une mission chargée de reconnaître les voies de communications reliant la Chine à la Birmanie, avait été assassiné à la frontière du Yun-nan ; les réparations que demanda l'Angleterre amenèrent le gouvernement de Pékin à modifier le caractère des relations qu'il entretenait avec le corps diplomatique. Au *Tsong-li ya-men* l'on accordait que, contrairement aux rites, les fonctionnaires pouvaient être autorisés à avoir commerce avec les représentants étrangers. Cependant quantité d'autres demandes de M. Wade durent être examinées, non sans ennui :

« Il y a un plat dont nous sommes obligés de manger, disait le prince Kong, c'est celui du Yun-nan (l'affaire Margary) ; son

## La vie secrète de la cour de Chine

aspect nous donne des haut-le-cœur, mais enfin, puisqu'il le faut, en nous pinçant le nez, nous allons essayer ; mais voilà que M. Wade nous présente quinze autres plats tout aussi répugnants, et veut nous forcer à les manger avant celui du Yun-nan, p.244 sans pour cela nous dispenser d'avaler le dernier. Nos estomacs ne supporteraient pas cette nourriture nauséabonde...

Mais comme il n'était pas possible de ne pas y tâter on ordonna à Li Hong-tchang de digérer la cuisine de M. Wade. Loin d'en être incommodé, le vice-roi du Tche-li manifesta une humeur admirable tant qu'il eut à discuter les propositions du ministre anglais. Il dit des paroles dont tous les sombres diplomates, réunis là pour ergoter, furent ébahis :

« Ici dans ce port de Tche-fou le magnifique aspect du pays charme l'œil, et les fraîches brises procurent la santé au corps. Il convient donc que nos esprits soient en harmonie avec les beautés de la nature et cultivent l'amitié et la sincérité, ces deux plus nobles traits du caractère humain.

Je souhaite que les Nations ici représentées puissent toujours vivre en paix les unes avec les autres, s'aimant comme des frères ; un ancien de la Chine l'a dit : « Tous ceux qui vivent dans l'espace borné par les quatre mers sont frères. »

Souriante philosophie ! La convention de Tche-fou fut signée : des ports étaient ouverts au commerce, des agents diplomatiques étaient établis dans les pays étrangers...

Depuis lors, comme si l'appel de Li Hong-tchang à la fraternité avait été du goût de la cour et du gouvernement, l'on accueillit avec des honneurs inaccoutumés la représentation diplomatique. Au premier de l'an chinois de 1876 le prince Kong s'entoura d'un nombre imposant d'hommes d'État pour recevoir les huit ministres étrangers. L'année suivante, à la même occasion, il y eut encore plus de courtoisie dans l'échange des hommages et des souhaits.

## La vie secrète de la cour de Chine

p.249 Ce n'était sans doute point de la part des gouvernants mandchous et chinois une manifestation de pure déférence, — comme si le caractère inhérent à celui qui représente une puissance, une nation leur eût été enfin révélé. C'était plutôt des politesses politiques ; après les difficultés de l'affaire Margary et ses surprises, le prince Kong dut se promettre de ne plus rester ignorant de la pensée étrangère : il fallait rechercher les prises de contact, faire naître les occasions de rencontre. Ainsi prit fin le dédain invétéré de la Chine gouvernementale à l'égard de l'étranger.

Mais le président du *Tsong-li ya-men* se rendait compte que pour mieux pénétrer les intentions des puissances, et prévenir donc leurs demandes et leurs tentatives, son observatoire ne pouvait être que le tribunal des Affaires Étrangères.

Il s'y tint ; il mena sa politique selon ses informations et son examen personnel, — et la cour fut négligée. Mais la cour de Ts'eu-hi ne pouvait longtemps tolérer pareille désinvolture. À la suite des premiers engagements diplomatiques entre la France et la Chine à propos du Tonkin, l'impératrice, ayant en main des dénonciations de censeurs, renversa son coadjuteur d'autrefois. Le 8 avril 1884, elle publiait un décret de disgrâce, dont l'original avait été marqué par l'empereur d'un point rouge d'approbation.

« Le gouvernement, disait Ts'eu-hi, n'a pas repris toute sa vigueur, les difficultés sont encore très grandes, l'administration s'occupe de minuties, le peuple ne jouit d'aucune tranquillité.

Autrefois Kong et ses collègues s'appliquaient à nous aider, mais, ensuite, contents de leur fortune, ils n'ont plus pensé qu'à sauvegarder leurs honneurs. Dans ces p.250 dernières années leur laisser-aller s'est accru de jour en jour, en même temps que leurs dignités et leurs appointements.

Ceux qui nous donnent des conseils nous ont signalé les fautes de Kong et des autres.

## La vie secrète de la cour de Chine

Ils nous cèlent la vérité ; ils sont indolents et temporisateurs ; ils se laissent corrompre ; ils ne savent pas juger les hommes.

Se proposeraient-ils aussi d'usurper l'autorité et de troubler le gouvernement ? Nous ne pouvons croire qu'ils y aient songé. D'ailleurs les lois rendent impossible l'exécution d'un tel projet.

Par faveur spéciale, nous laissons à Kong le titre héréditaire de prince de premier rang et les honoraires qui se rapportent à ce rang continueront à lui être servis. Mais il est déchargé de toutes ses fonctions ; et il est privé des doubles appointements accordés par faveur. Qu'il se retire dans sa maison pour y soigner sa santé !

Les collaborateurs de Kong étaient également destitués. Et Ts'eu-hi ajoutait :

« Depuis longtemps nous observions en silence leurs sentiments et leur conduite. De crainte que leur attitude n'appelât un châtement plus sévère, par compassion, pour les sauver, nous les avons arrêtés à temps.

Que ceux qui dans cette circonstance nous ont conseillé s'efforcent maintenant d'avoir des vues larges et étendues.

Mais si quelqu'un se proposait secrètement l'élévation d'une famille, si, sous l'apparence de servir le bien public, il ne servait que des intérêts particuliers, s'il renversait, écrasait, attaquait, calomniait ; si enfin il s'abaissait et se dégradait au point de se faire le porte-drapeau d'un intrigant, de se laisser gagner par des présents, nous <sup>p.251</sup> aurions tôt fait de démasquer ses menées clandestines et le punir selon la sévérité des lois.

À la Cité Rouge surprise se révélait l'esprit gouvernemental de Ts'eu-hi. Jusqu'alors il ne s'était manifesté que dans les ténèbres des clans ; et à ceux-ci il avait emprunté la force nécessaire pour influencer sur la marche des événements. Mais une fois au faîte du pouvoir, et seule, d'une main prompte, sans ambages, la souveraine exécutait les

## La vie secrète de la cour de Chine

hommes les plus haut placés, trop en marge de son autorité ; puis aux célébrités de l'intrigue, et à la tourbe de délateurs et de trafiqueurs d'influence, ses anciens auxiliaires, elle faisait entendre des avis menaçants ; elle leur demandait d'avoir désormais souci du « bien public » et des « vues étendues » ! En un mot elle jetait à terre le foyer où elle avait grandi, où elle s'était complu, le foyer de la cabale.

Désireuse de gouverner à découvert, par des moyens légaux, il n'était d'ailleurs pas surprenant qu'elle éprouvât le besoin de se servir d'un personnel nouveau, sans passé, sans compromission. Pour succéder à Kong, elle fit appel au prince Tch'ouen, père de l'empereur, et au prince K'ing. Le premier se voyait investi de pouvoirs indéfinis : Il avait à « prendre part aux délibérations du Grand conseil » ; le second devenait président du *Tsong-li ya-men*.

Cependant un censeur osa s'élever contre la volonté de l'impératrice ; il lui représenta que lois et traditions n'autorisaient pas un prince du sang à participer aux travaux du conseil d'État. Comme un censeur ne prend la parole que lorsqu'il se sent fort de l'appui d'hommes qu'il ne nomme pas, Ts'eu-hi flairant une tentative de coalition, répondit le 14 avril à la mercuriale par un décret de justification ; mais un trait comminatoire le terminait : p.252

« Depuis que j'ai la régence il m'a été impossible de ne faire entrer aucun prince du sang au Grand Conseil. Tous les officiers de la cour doivent bien comprendre cette nécessité et croire à la sincérité de mes paroles.

« Tch'ouen n'occupera aucune autre charge publique ; il se contentera d'étudier au Grand conseil les affaires importantes. Il m'a lui-même suppliée, frappant du front la terre, d'agréer son refus. Mais je lui ai dit que ses attributions cesseraient quand l'empereur prendrait les rênes du gouvernement.

Vous, comment pouvez-vous connaître toutes mes difficultés et tous mes embarras ? Que nos fonctionnaires évitent de se rendre importuns par trop de représentations.

## La vie secrète de la cour de Chine

Tous les rouages gouvernementaux étaient dès lors dans la main de Ts'eu-hi. En apparence nul autre esprit gouvernemental nouveau ne se manifestait ; le *Tsong-li ya-men*, notamment, continua à vivre non pas dans la lune, selon le mot de Li Hong-tchang, mais dans l'équivoque. Pourtant, après la chute de Kong, la guerre franco-chinoise parut fatale : on eût dit que Pékin avait davantage pris conscience des droits que l'empire du Milieu prétendait avoir sur l'Annam-Tonkin. De fait, Ts'eu-hi inclinait à ranimer la puissance attractive de l'État chinois sur tous les pays d'alentour ; à revendiquer tous les droits historiques. Nul pays tributaire, nul pays dépendant ne devait être abandonné, — pas plus l'Annam, que la Corée, que le Tibet, que la Mandchourie. Ts'eu-hi avait assurément l'esprit fasciné par la conception d'une « plus grande Chine ».

L'insuccès de la guerre contre la France n'affaiblit pas cet impérialisme. Après le rétablissement de la paix, la cour et le gouvernement n'eurent en vue que l'œuvre <sup>p.253</sup> de défense militaire. D'un commun accord on eut recours aux lumières de Li Hong-tchang. Ses adroites négociations avec les Français l'avaient définitivement placé au premier rang ; les suffrages de ses ennemis mêmes lui étaient assurés ; on le regardait comme l'homme indispensable. Il développa ses projets : élever des forts, creuser des bassins de radoub, construire des arsenaux, des chemins de fer stratégiques, ouvrir des écoles de guerre, acheter des vaisseaux, des armes, des munitions...

Les nouveaux personnages du gouvernement lui firent des avances, Li Hong-tchang aimait peu ce prince Tch'ouen, ce prince K'ing, — esprits bornés, en retard sur le siècle, inaptés en toute chose, et sensibles uniquement aux inspirations du fanatisme mandchou. Il trouvait exorbitant qu'ils eussent remplacé un grand politique, le prince Kong. De leur côté ce vice-roi déluré, fringant, leur était fort antipathique. Néanmoins, à son passage à Pékin, en octobre 1885, les Grands conseillers et les ministres l'accaparèrent, comme s'il détenait le secret de l'Occident. Par quels moyens rendre l'empire invulnérable ; comment, sans renier son passé, une nation peut-elle devenir riche et puissante ? Question qui obsédait Ts'eu-hi ; les interprètes de sa pensée la posaient

## La vie secrète de la cour de Chine

en de tels termes et avec de tels airs que Li Hong-tchang, durant les longues séances où on le retint, se réjouissait de voir que le Palais attribuait quelque vertu magique à sa parole. Trop spirituel pour ne pas abuser un peu de la crédulité de tout ce monde, il commanda à un artisan de Pékin un chemin de fer, avec wagons, locomotives, gares ; le tout en carton ! — mais il dut faire appel aux connaissances d'un Européen, attaché de légation, pour venir en aide au constructeur embarrassé. Une fois le chef-d'œuvre terminé, les oracles <sup>p.254</sup> de la Cité Rouge furent convoqués au palais de l'impératrice. Le prodigieux vice-roi traçait sur les dalles au charbon une grande carte de l'empire. Quand il eut fini il demanda le silence ; les portes furent consignées...

Toutes ces rayures sur l'image du territoire représentaient les futures lignes de chemins de fer. De tel point à tel autre point on mettra tant d'heures, tant de jours ; et les yeux admiratifs suivaient la marche du train en miniature dans la main du vice-roi accroupi. À chaque voyage c'était un stock extraordinaire de marchandises ou un nombre fabuleux de soldats que le train avait transportés... Par conséquent le transit de va-et-vient fera la richesse du pays ; et plus d'attaques étrangères à redouter, les régiments impériaux pouvant être transportés à la vapeur. Li Hong-tchang se releva. Tous étaient médusés. Ts'eu-hi avec solennité énuméra les présents dont elle comblait le thaumaturge, que chacun alors félicita.

Mais il avait bien d'autres secrets ! D'abord il s'agissait de créer un ministère de la Marine, qui, à force d'administrer une marine quasi inexistante, provoquerait des vocations et nécessiterait des constructions de vaisseaux. Ainsi fut fait. Le prince Tch'ouen reçut le titre de Grand amiral. Comme il n'avait jamais vu la mer, Li Hong-tchang l'engagea à voyager ; il lui soumit cet itinéraire : T'ien-tsin, Port-Arthur, Wei-hai-wei, Tche-fou. On consulta tribunaux et conseils ; aucun ne s'opposa à ce déplacement. Tch'ouen appréhendait bien un peu d'aller dans le domaine du vice-roi ; il y flairait un piège, car il se rendait compte que son prestige éprouverait quelque dommage quand, devant l'incompétence qu'il était, des armées exercées à l'européenne défileraient, quand les

## La vie secrète de la cour de Chine

flottes étrangères accueilleraient sa venue. Il p.255 s'en ouvrit à l'impératrice. Cette crainte égaya beaucoup celle-ci. Sans doute Li Hong-tchang s'apprêtait-il à triompher, mais il n'était pas impossible de le déconcerter, de l'éblouir. À la vue d'un brillant équipage, son outrecuidance ne tiendrait pas longtemps, Ts'eu-hi en était certaine. La cour des préposés aux palanquins fut prévenue de tenir prête la chaise impériale à seize porteurs ; ordre également aux magasins des pavillons, des flabellums, des haches et pertuisanes, de sortir leurs accessoires. Pour en imposer davantage on convoqua des hommes des Bannières ; enfin le prince amenait une partie de ses serviteurs héréditaires. La veille du départ, Ts'eu-hi, pour rehausser encore l'éclat du cortège, imagina d'y adjoindre son grand eunuque Li Lien-yin. C'était un peu de sa majesté que ce personnage allait répandre...

Li Hong-tchang ne parut nullement démonté. Sans doute trouva-t-il étrange de se faire accompagner de la chaise jaune impériale et du premier eunuque du Palais ; mais, comme les autres, il se prosterna respectueusement. Sa revanche fut vite prise. À T'ien-tsin, il fit tonner les canons ; à Port-Arthur, il présenta les instructeurs allemands de son armée ; à Tche-fou, il fit les honneurs de la petite flotte chinoise, et, comme prenant le prince sous sa protection, il l'amena à bord des Français et à bord des Anglais.

À son retour, Tch'ouen se dit émerveillé. Il était fanatique de Li Hong-tchang. Le régente l'encouragea à consigner ses observations. C'est à ce désir que l'on doit les *Essais poétiques d'un voyage en mer*.

T'seu-hi ne partageait pas la satisfaction du prince. Il y avait quelque mécontentement au Palais. On disait que la régente méditait d'élever les eunuques aux p.256 premières fonctions de l'empire, — éternelle crainte de cette cour qui jadis fut tyrannisée par des corporations de castrats. La désignation du favori Li Lien-yin avait donné naissance à ce bruit. On rassura vite les censeurs ; et les rumeurs cessèrent. Mais, au printemps de 1886, des inondations ruinèrent plusieurs parties de l'empire dans la région du fleuve Jaune. De telles calamités ont toujours pour cause secrète une conduite criminelle ; il s'agit de découvrir le coupable. Le

## La vie secrète de la cour de Chine

tribunal des Censeurs se réunit ; l'un d'eux, Tchou Yi-sin, expliqua que si le fleuve à plusieurs reprises est sorti de son lit c'est que la cour, ayant des fautes à se reprocher, n'a pu obtenir du Ciel l'équilibre des éléments, que cet équilibre n'est assuré que par une politique vertueuse et qu'il importait de réprimer les abus. Tchou fut chargé de faire une enquête sur les infractions aux lois et les manquements aux mœurs qui avaient pu se commettre en haut lieu. Son rapport foudroya le Grand eunuque et, par ricochet, l'impératrice régente elle-même. Durant le voyage du prince Tch'ouen, ce personnage méprisable aurait abusé de prérogatives auxquelles il n'avait pas droit ; des hommes du peuple, des lettrés auraient été consternés. Et Tchou ajoutait que le Ciel avait justement manifesté son courroux, que, pour gouverner avec sagesse, les censeurs désormais devaient être plus souvent consultés.

Ts'eu-hi, surprise de tant d'audace, répliqua sur-le-champ :

« C'est parce que les empereurs ont toujours traité avec distinction les soutiens de leur trône que le chef des eunuques a accompagné le prince. Il a servi avec dévouement ; il ne mérite pas de reproches.

Voir dans l'inondation une preuve de culpabilité, p.257 c'est avec la foule des ignorants déduire une conclusion qui n'est pas conforme aux principes contenus dans nos Livres.

Après l'éloge de l'eunuque, Ts'eu-hi ne s'oublie pas.

« Depuis plus de vingt ans que je gouverne, dans toutes les affaires le bien de l'État et le bonheur du peuple ont toujours été les objets de ma sollicitude, de mes soins, de ma prévoyance. Chaque jour appliquée aux affaires, jamais je ne me suis accordé un moment de loisir et d'amusement. Dans les avis donnés par les officiers qui ont droit de remontrance je fais un choix sans idée préconçue. Pour savoir si je dois adopter ou rejeter un conseil, j'examine seulement s'il est bon ou mauvais, voilà ma règle.

## La vie secrète de la cour de Chine

Mais celui qui, sous couleur de franchise, se permettrait de parler à tort et à travers, celui qui formerait un parti en vue d'un intérêt particulier, celui qui chercherait la popularité par de mauvaises voies, je l'avertis que si nous ne sévissions pas il mettrait le trouble dans le gouvernement.

La régente lançait sa menace habituelle ; mais à part elle, au ressentiment se mêlait quelque anxiété. Dans les profondeurs de la Cité Rouge, c'était le bruit sourd, qui ne trompe pas, de l'agitation des clans...

Des décrets avaient annoncé, en juillet 1886, la prochaine remise du pouvoir à l'empereur Kouang-siu. Mais, quand les astrologues fixèrent le jour de la majorité au 7 février 1887, Ts'eu-hi fit connaître que la cour la suppliait de ne point résigner son autorité de régente ; la vérité était autre : contre son éternelle dictature, les grands cabaleurs d'autrefois parlaient d'agencer une coalition. Eux qui avaient dédaigné de grouper leur <sup>p.258</sup> force autour du trône de T'ong-tche, maintenant acclamaient les seize ans de l'empereur Kouang-siu ; ils étaient las du gouvernement des femmes et des eunuques, et ils n'avaient d'yeux que pour le Fils du Ciel, libre, omnipotent. En face de cette hostilité, Ts'eu-hi se buta. Aussi quand le ministre de France, M. Lemaire, eut exprimé le désir de remettre ses lettres de créance à l'empereur lui-même, le *Tsong-li ya-men* lui fit cette réponse :

« Bien que nous soyons actuellement en temps de règne effectif de l'empereur, l'impératrice continue à donner ses instructions pour le gouvernement.

Elle les donnait avec un tel accent impérieux que les mécontents, pris d'effroi, s'étaient terrés. La Cité Rouge paraissait soumise. Alors Ts'eu-hi songea à marier Kouang-siu.

« Depuis que l'empereur est parvenu à la dignité suprême, sa maturité d'esprit a augmenté de jour en jour. Il convient de choisir une personne sage qui soit sa compagne et l'aide à diriger le Palais, qui pratique ses devoirs d'épouse et qui

## La vie secrète de la cour de Chine

soutienne la Vertu impériale. Nous désignons donc la fille du vice-lieutenant Kouei-Siang, de la maison de Ye-ho-na-la.



### Une réception de l'impératrice Ts'eu-hi.

Au premier plan, la "princesse Épouse" et la "Noble Concubine",  
au fond, lady Yu et ses deux filles, dames d'honneur.

Le même décret faisait entrer deux princesses-épouses dans le gynécée ; l'une âgée de quinze ans recevait le non d'*Éclat de gemmes*, l'autre, n'ayant que treize ans, était appelée *Précieuse*.

Le mariage eut lieu le 26 février 1889.

La nouvelle impératrice était fille du frère de Ts'eu-hi. On a dit qu'elle ne séduisit pas son époux, mieux encore, qu'elle fit tout pour se l'aliéner.

## La vie secrète de la cour de Chine

Elle était dévouée à sa tante, qui l'avait stylée de telle façon que l'amour ne pût s'éveiller dans le cœur de Kouang-siu. À la faveur de cette inimitié, Ts'eu-hi pensait perpétuer sa <sup>p.259</sup> domination. Et, rassurée, le 4 mars 1889, elle transmit les pouvoirs souverains à l'empereur.

La politique était épineuse. Depuis trois ans des sociétés industrielles, soutenues par des coalitions de financiers, faisaient le siège de Pékin pour obtenir les travaux prévus par le gouvernement. On les accueillait sans déplaisir, car depuis les palabres de Li Hong-tchang, il était de bon ton à la cour de vanter les chemins de fer, les téléphones, les ports militaires et autres merveilles. Si le vice-roi du Tche-li était l'inspirateur de ce phénoménal snobisme de la Cité Rouge, la publicité bruyante qu'il fit et qu'il fit faire autour de ces projets avait en grande partie déterminé cette immigration de constructeurs de toutes nationalités. Mais Li Hong-tchang ne se doutait pas que la diplomatie étrangère, stimulée par ce mouvement d'affaires, s'apprêtait à formuler la théorie du « dépècement de l'empire chinois ». Le prince K'ing, non plus, ne flairait pas le piège. Il bornait son horizon aux négociations quotidiennes, et il avait soin, pour satisfaire la curiosité du Palais, d'emplir sa mémoire de toute la pesante matière des rapports et propositions dont on l'accablait.

Ts'eu-hi cependant n'arrivait pas à se faire une opinion. Elle prit alors le parti de demander aux vice-rois, gouverneurs et généraux leur avis sur la construction des chemins de fer. Les réponses lui parvinrent après qu'elle eut investi l'empereur de la souveraineté absolue. L'ancienne régente ne put garder le silence ; elle annonça qu'après examen, elle était acquise aux projets du vice-roi Tchang Tche-tong, et, le 27 août 1889, Kouang-siu recevait un long écrit de Ts'eu-hi portant en tête : « Moi l'empereur j'ai reçu de l'impératrice le décret suivant. » C'était lui signifier qu'il devait y apposer sa <sup>p.260</sup> signature de vermillon. Il le fit sans murmurer. Et Li Hong-tchang avec Tchang Tche-tong furent ainsi chargés de commencer la ligne des provinces des Hou par les deux extrémités ; le reste, disait le décret, se fera progressivement.

Ts'eu-hi régnait donc toujours. Sans doute s'efforçait-elle de se détacher du trône, mais une force supérieure à sa volonté l'y

## La vie secrète de la cour de Chine

ramenait ; autour de l'empereur elle voyait des visages qu'elle n'aimait pas, des partisans de Kong...

Un événement abattit son opiniâtreté : la mort de son beau-frère, le prince Tch'ouen, le 1<sup>er</sup> janvier 1891. Elle se retira dès lors sous sa tente confiant ses intérêts au prince K'ing. Elle renonçait à gouverner, mais non à agir sur les hommes publics et, en premier lieu, sur l'empereur. Pour cette direction cachée, elle avait des moyens à elle et des agents habiles.

La résidence des Jardins de l'Ouest ne cessait d'être au fait de ce que voyaient et entendaient salles du trône et appartements impériaux. Le va-et-vient du petit chemin de fer reliant la Cité Rouge à la région des lacs n'était que le va-et-vient de l'espionnage. Au glapisement de la locomotive, Ts'eu-hi sursautait, et, de son allure la plus calme, elle égarait ses pas dans les allées du parc. Un soir l'eunuque qu'elle attendait fut devant elle... Ah ! masqué par un paravent, que venait-il d'entendre ! L'empereur s'était entretenu plusieurs heures avec les vice-présidents du ministère de la Guerre et du ministère des Travaux. Mais comment sa bouche pourrait-elle rapporter les propos insensés de ces deux grands mandarins amis de Kong ?... On outrage la Mère de l'État, devant l'empereur ; on le pousse à ne plus respecter Celle à qui il doit le trône, voilà ! On a dit qu'elle n'était plus qu'une <sup>p.261</sup> vulgaire concubine d'empereur, que si sous T'ong-tche, qu'elle avait enfanté, on ne pouvait l'empêcher de parler au trône, aujourd'hui, les relations de mère à fils n'existant plus, on était en droit d'interdire à elle et à ses gens l'accès du Palais...

Ts'eu-hi n'en entendit pas davantage. Dans son pavillon intime elle réunit ses affidés. Peu après, comme un commandement impérieux, le sifflet du train troubla le sommeil des choses.

Les ordres de la douairière s'accomplirent. À l'instant où le Fils du Ciel allait rejoindre la compagne de sa nuit, il vit au seuil de la chambre des officiers prosternés ; ils lui présentaient un papier couvert de caractères ; ils lui demandaient d'y apposer son paraphe de vermillon. Ces visages, cette graphie... Kouang-siu, tout tremblant, signa et s'enfuit.

## La vie secrète de la cour de Chine

Kong et ses partisans connurent le lendemain le nouveau décret :

« J'ai reçu pendant vingt ans les bienfaits de l'impératrice ; je n'oserais l'oublier. Or le vice-président du ministère de la Guerre et le vice-président du ministère des Travaux l'ont calomniée ; il faut les priver de leur charge et ne plus jamais leur donner d'emploi. Respect à ceci.

Peu après, un censeur représenta à Kouang-siu qu'un Fils du Ciel ne doit pas négliger d'entendre chaque jour la lecture des livres classiques et que, pour cet office, il était urgent de désigner des lettrés. L'empereur allait se rendre à cet avis, mais les conseillers qui avaient pris la place de Ts'eu-hi l'inspirèrent différemment.

« Depuis que je gouverne par moi-même, répondit-il au censeur, j'emploie le peu de temps qui me reste à étudier les Classiques et l'Histoire. Je ne me permettrai pas de rester oisif un instant. p.262

Il n'est pas utile que des lettrés viennent tour à tour me donner des explications. Ils n'ont pas à apprendre l'art de gouverner. Les uns répéteraient des vieilleries, les autres rempliraient leur charge par manière d'acquit, d'autres seraient attentifs à deviner les pensées et les sentiments de leur royal disciple, afin de le flatter et d'exécuter en secret d'astucieux desseins.

Le parti de Kong venait de se dresser contre une nouvelle tentative de Ts'eu-hi.

Alors la souveraine dépitée fit jouer d'autres ressorts. Elle choisit le gynécée comme centre d'action. D'ailleurs, en sa qualité de douairière, elle avait été tenue d'intervenir plus d'une fois dans les affaires sexuelles du Fils du Ciel. Quand l'impératrice-épouse fut pour la première fois après le mariage, empêchée, ce fut Ts'eu-hi qui désigna quelle princesse-épouse devait partager la couche du Dragon.

— Sois attentive et respectueuse, lui dit-elle, pleine de douceur, soumise aux convenances ; n'aie ni orgueil, ni jalousie, conforme-toi aux rites.

## La vie secrète de la cour de Chine

Et le lendemain, pour attester sa virginité, la princesse envoya à la douairière un linge maculé de sang.



**L'empereur Kouang-siu.**

Maintenant Ts'eu-hi projetait de réglementer avec plus de sévérité les amours impériales. D'abord elle étudia le caractère de celles qui devaient inconsciemment servir ses desseins. L'impératrice-épouse avait toujours appartenu à sa volonté ; mais les deux princesses et les quinze dames du palais ou concubines lui étaient moins familières. Elle s'enquit de leur goût, de leurs faiblesses, par l'intermédiaire des

## La vie secrète de la cour de Chine

eunuques, et aussi des préférences de cet empereur, qu'elle allait disputer à des adversaires roués.

Bientôt la partie fut engagée ; tout ce monde féminin <sup>p.263</sup> obéissait docilement aux combinaisons de l'impératrice.

Kouang-siu n'avait plus la liberté de désigner les compagnes de ses nuits. Émancipé dans les salles du trône, il tombait en tutelle dans ses appartements intimes. Plus de régence politique, mais un gouvernement, davantage insupportable peut-être, celui des appétits charnels. En toute occasion, la loi de la douairière s'imposait. Sans doute les fins que poursuivait T'seu-hi étaient-elles de réduire l'empereur à des actes désespérés ou à des mouvements de rébellion ; d'où prétexte pour réapparaître, pour imposer sa volonté. Mais la guerre contre le Japon survint. Soudainement, il fallut faire face aux désastres. Or, comme s'éveillant d'un rêve, la cour désorientée cherchait quelle politique, quel homme contiendrait ces *wei-jen*, ces Japonais méprisables, peuple soumis, esclave ! On ne pouvait plus avoir confiance en Li Hong-tchang : il avait soutenu que les forces de la Chine étaient dix fois supérieures à celles du Japon et la Chine se voyait honteusement battue ! Quant au prince K'ing il était bien incapable dans une affaire ardue de prendre les devants ! Ainsi, par la force des choses, Ts'eu-hi, contre son gré, désigna elle-même le prince Kong qui d'ailleurs enveloppait déjà le trône de son influence. Au mois de septembre 1894, l'habile homme d'État reprit la première place, mais pour conjurer la tourmente qui allait désoler l'empire, un plus grand talent n'aurait pas suffi.

D'ailleurs les problèmes japonais et européens le préoccupaient moins que la Césarite aiguë de l'impératrice douairière. Ou bien, pour régler les questions de politique extérieure avec un esprit tranquille, avec des mains libres, jugeait-il nécessaire de réprimer d'abord la rage de son ennemie.

<sup>p.264</sup> Celle-ci, dans un nouvel accès de mégalomanie, avait projeté de faire célébrer pompeusement son soixantième anniversaire. Elle voulait que l'on exhumât le cérémonial d'antan, et elle demandait que

## La vie secrète de la cour de Chine

les fêtes pussent déborder l'enceinte sacrée sur la ville mandchoue et la ville chinoise afin que tout Pékin, d'un cœur unanime, magnifiât sa splendeur et sa gloire. Pour un tel faste, le trésor devait fournir jusqu'à épuisement.

Kong n'avait pas encore été installé dans ses hautes fonctions ; mais il combattit le projet de la douairière par l'intermédiaire de ceux de ses partisans qui circonvenaient le trône. Sous la pression de ces influences, Kouang-siu ne tarda pas à désapprouver l'ambitieuse fantaisie de sa tante ; et très respectueusement il lui remontra que ces réjouissances sont malséantes en temps d'infortune. Plus tard, dit-il, quand nous aurons vaincu les Japonais, tout l'empire partagera notre joie ; pour l'heure, la Ville close fêtera seule l'anniversaire de notre Sainte Mère.

Ts'eu-hi ne put qu'acquiescer à ces excellentes raisons, — mais elle ne pardonnera pas à Kouang-siu, ni à ses conseillers, d'avoir été si cruellement humiliée...

Le 25 septembre 1894, par un « commandement » à l'empereur, elle renonça elle-même au caractère public qu'elle avait tenu à donner aux fêtes.

« Le bienheureux jour de Notre anniversaire approche, mais comment aurions-nous le cœur d'écouter les souhaits que nous apporteront les mandarins et le peuple ? Nous ordonnons que les cérémonies soient célébrées dans l'intérieur du Palais.

Et l'empereur ajoutait :

« Ces bienveillants commandements portent la tristesse dans Notre cœur. Nous avons insisté à plusieurs <sup>p.265</sup> reprises auprès de Sa Majesté l'impératrice douairière sans obtenir son consentement. Nous pensons qu'Elle agit ainsi par bienfaisance...

Quatre jours plus tard, Ts'eu-hi était contrainte de donner à Kong la « Direction des Affaires du Palais ». Alors, sans doute, jura-t-elle de faire expier ses ennemis, et d'abord l'empereur. Le prince Kong, qui

## La vie secrète de la cour de Chine

avait appris à la connaître dans tous les replis de son cœur, ne s'attendait nullement à une foudrude, à quelque éclat. Il appréhendait plutôt les effets lointains de sa ruse, une vengeance longuement recuite. Et, s'il en avait eu le loisir, peut-être, à ce moment, eût-t-il tenté de rendre inoffensive son ancienne complice, — par quelqu'un de ces moyens qu'inspire la Cité Rouge.

Mais les hostilités sino-japonaises sollicitaient impérieusement son attention. En outre, il était importuné par les ministres de France et de Russie qui voulaient être reçus par l'empereur dans une des salles de sa demeure. Il y avait bien de l'outrecuidance dans pareille demande ! Comment, leur disait Kong, aux audiences que l'empereur vous accorde hors des murs, vous refusez de vous astreindre aux prescriptions rituelles que personne jusqu'ici n'avait éludées, et vous ne craindriez pas de pénétrer au sein même du Palais ! Il disait encore que la personne du Fils du Ciel était d'une nature trop auguste, trop sacrée pour que l'on pût, en face d'elle, se contenter des marques ordinaires de respect. Mais les diplomates répliquaient que les chefs d'État européens avaient reçu dans leurs propres résidences les représentants de la Chine, et ils invoquaient le principe de réciprocité.

Le prince Kong qui, dans les traverses du moment, sentait le prix de la sympathie et de l'appui des <sup>p.266</sup> puissances, décida la Cité Rouge à s'ouvrir aux ambassadeurs étrangers.

L'audience eut lieu le 12 novembre au pavillon de l'*Efflorescence littéraire*, où l'empereur, la deuxième lune, interprète les livres canoniques.

Quatre inclinaisons du corps ; et les diplomates furent quittes de toute autre forme de vénération.

Sur le visage ovale de Kouang-siu se répandait la divine morbidesse des emmurés ; deux taches brillantes : les yeux d'un noir ivoirin. Devant une table, couverte d'un tapis fauve, s'inclinait le buste étroit, drapé dans un manteau de soie violâtre ; aux épaules, à la poitrine brillait la broderie des dragons d'or. Le tout se fondait chaudement

## La vie secrète de la cour de Chine

dans l'atmosphère mordorée de la salle... À tour de rôle, le prince Kong prit les lettres de créance et, par la droite, les plaça sur l'estrade du trône.

À quelque temps de là il fut permis à deux Français de voir le Fils du Ciel dans l'intimité de ses appartements. Pékin le disait malade depuis longtemps ; le ministre de France offrit à la cour les services du médecin de la légation. En dépit des protestations qu'allaient faire entendre les praticiens impériaux, le docteur Dethève fut appelé en consultation ; le consul Vissière l'accompagnait. Dans la chambre latérale à la salle du trône ils se trouvèrent tout à coup en face de l'empereur et de l'impératrice, assis l'un vis-à-vis de l'autre devant deux tables ; on eût dit des idoles tant leur maintien était rigide. Les étrangers s'inclinèrent révéremment ; les souverains demeurèrent impassibles. Enfin la consultation commença ; elle dura plus d'une heure. À l'insu sans doute de l'impératrice, Kouang-siu remit au médecin français quelques auto-observations.

D'après les symptômes relatés dans cette monographie, <sup>p.267</sup> l'on peut conclure qu'il était atteint d'urémie lente. Il narre tous les signes de ce qu'en pathologie l'on dénomme « forme neurasthénique de l'insuffisance rénale ». Les conditions étiologiques classiques de ce mal sont d'ailleurs réunies ici au complet : vie sédentaire, suralimentation, excitations génésiques, précoces et répétées. Il n'en faut pas tant pour produire chez un taré de naissance, les lésions définitives qui créent l'insuffisance hépato-rénale !...

Cette audience privée accordée à deux étrangers ne se reproduisit plus. Mais pour que la réception officielle devînt une tradition, le corps diplomatique au premier prétexte sollicita une nouvelle audience ; le 14 février 1895, jour de l'an chinois, il exprima à l'empereur les félicitations des chefs d'État étrangers.

À cette date il était question des préliminaires de la paix avec le Japon. Le prince Kong se reposait entièrement sur son ami Li Hong-tchang pour mener à bien les négociations, pour modérer le plus possible les prétentions du vainqueur. Négociations longues,

## La vie secrète de la cour de Chine

difficultueuses qui aboutirent au traité de Shimonoseki du 17 avril 1895. On ne pouvait imaginer traité plus onéreux ; indemnité de guerre de 200 millions de taëls, cession du Leao-tong, de Formose, des Pescadores...

Mais quelle surprise à la cour de voir la France, la Russie, l'Allemagne prendre fait et cause pour la Chine en obligeant le Japon à rétrocéder le Leao-tong, avec Port-Arthur, au Céleste empire. Aimables « nations protectrices » ! Cependant lorsque, pour rentrer en possession du morceau de l'empire perdu, il fallut verser au Japon une autre lourde indemnité, ce fut une petite déconvenue. Mais la cour n'était qu'au seuil d'une série de consternations. En novembre 1897, l'Allemagne <sup>p.268</sup> occupa violemment une partie de la province du Chan-tong, en mai 1898 la Russie s'empara de la presqu'île du Leao-tong avec Port-Arthur, en mai de la même année la France s'installa à Kouang-tcheou-wan, dans la province qui a Canton pour capitale. Les trois « nations protectrices » se payaient de leurs bons offices ! Et le « dépeçage de l'empire » passait de la théorie à la pratique.

Durant près de quatre ans, le Palais fut ouvert à toutes les convoitises des étrangers. Kong semblait perdu dans le savant imbroglio diplomatique. Comme animé d'un inlassable esprit de conciliation, il s'inclinait devant les pires exigences. Que ne lui aurait-on pas soutiré !

Mais s'il avait encore quelque pouvoir de conjecturer l'avenir, sans doute était-il loin de se douter que les plus remarquables résultats de sa politique complaisante seraient la déchéance de l'empereur et le retour au pouvoir de l'impératrice douairière Ts'eu-hi.

Ces événements, le prince Kong ne les vit pas ; il mourut le 29 mai 1898.

@

XVI

LA CITÉ ROUGE DÉBORDE

@

p.269 Quand la diplomatie, âpre à la curée, assiégeait le *Tsong-li yamen*, de jeunes lettrés faisaient remarquer que les avantages concédés aux étrangers menaçaient l'indépendance de la Chine. L'un d'eux, usant du droit ancien de représentation au trône, adressait à la cour, depuis 1888, des protestations contre les actes de faiblesse du gouvernement qui rendraient l'invasion fatale et entraîneraient, par suite, le démembrement du territoire.

Ce lettré mécontent se nommait K'ang Yeou-wei. Il avait écrit plusieurs ouvrages, une *Histoire de la grandeur et de la décadence de la Turquie*, un *Essai sur le patriotisme japonais*, une *Histoire des réformes constitutionnelles en Angleterre*, une *Vie de Pierre le Grand*, — d'où se dégageait cette opinion : « Il faut que nous réalisions immédiatement des réformes pour devenir puissants. Vouloir conserver nos vieilles méthodes c'est vouloir notre mort. »

Il advint que le précepteur du souverain, l'académicien Wong T'ong-ho, chaud partisan du prince Kong, eut p.270 ces écrits entre les mains. Les ayant d'abord ouverts avec quelque répugnance, il se passionna bientôt pour cette littérature réformiste, si bien qu'il crut devoir la recommander à son impérial élève. Tous deux méditèrent les « nouveautés politiques », discutèrent avec fièvre « l'affaire de la réforme ». Et, après la mort de Kong, ils conçurent la possibilité d'appliquer les idées qui leur étaient devenues chères. Mais cette mort avait éveillé aussi tous les espoirs de Ts'eu-hi ; rien, maintenant, nul chef de clan assez fort, ne s'opposait à ses visées. Son premier soin est de disperser tous les hommes du parti ennemi ; Wong T'ong-Ho, bras droit de Kong, est la première victime de l'hécatombe : l'empereur doit signer le décret de disgrâce qui ne fut publié que le 15 juin. À cette

## La vie secrète de la cour de Chine

date, Kouang-siu avait déjà pris contact avec le maître réformiste ; des entrevues nocturnes avaient eu lieu non loin de la porte de l'*Orient Fleuri*, et le 10, le 11, suivant des notes remises en cachette, parurent des décrets, gros de menaces.

Mais l'impératrice également avait fait diligence ; aux heures favorables à l'action, toujours sa tactique fut brève et prompte. Elle était alors aveuglément servie par son neveu, le général tartare Jong-lou. Dès 1894, lorsque l'influence de Kong l'écartait toujours plus du pouvoir, elle voulut avoir près de sa retraite cet homme qu'elle savait inflexible, et, le tirant d'une garnison lointaine, elle lui fit donner le commandement de la gendarmerie de Pékin. Il eut vite de l'entregent dans le monde des Mandchous fanatiques ; en 1898, quand il obtint la présidence du ministère de la Guerre, il était considéré comme chef de la faction réactionnaire. Jong-lou groupa ainsi autour de Ts'eu-hi les têtes les plus exaltées du Palais ; — le prince Touan avec ses hordes de <sup>p.271</sup> Boxeurs sauvages, Kang-Yi avec les plus cyniques des Grands officiers.

Kong et ses fidèles n'étaient plus dans une posture avantageuse ; ils durent rabattre de leur hauteur. Et sans doute auraient-ils bientôt fini de régner... Mais les partisans de Ts'eu-hi n'eurent pas à porter le grand coup, la mort de l'adversaire les en priva. Et leur programme de révolution de palais n'ayant plus de raison d'être, ils attendaient les événements.

L'impératrice seule agissait. Elle nomma le vice-roi du Tche-li précepteur de Kouang-siu, et pour ce gouvernement vacant elle désigna Jong-lou qui devint ainsi le généralissime des troupes exercées à l'européenne. Dès lors l'empereur fut entre les mains de sa tante ; forte de tous les appuis militaires, il était loisible à celle-ci de le faire choir de sa dignité suréminente. Et peut-être n'eut-elle pas tardé davantage. Mais on lui signalait une agitation insolite autour du trône, des visages nouveaux, des propos étranges. Chaque nuit, disait-on, l'empereur, bannissant toute étiquette, a des conciliabules avec des lettrés sans emploi, des jeunes gens se disant réformistes, dont l'un a le surnom de « Confucius moderne ». Incident inattendu et vraiment cocasse qui dut

## La vie secrète de la cour de Chine

provoquer le rire de Ts'eu-hi. Très intriguée, elle laissa faire. Les décrets révolutionnaires se succédèrent. Alors, comme du temps de T'ong-tche, elle eut grand soin d'isoler le trône du monde gouvernemental et de laisser l'empereur avec ses « petits hommes d'État », étrangers à la cour, sans clientèle, sans surface et aussi sans prestige, sans noblesse. Toujours plus amusée de cette audace juvénile, elle compta les décrets démolisseurs et les décrets organisant l'ordre nouveau qui ne démolissaient et n'organisaient rien. Plus d'un, il est vrai, fut de son <sup>p.272</sup> goût ; elle en approuvait sinon l'inspiration généreuse, du moins l'esprit politique. Les cent jours de la Réforme, pour son esprit curieux, furent cent jours de divertissements et de fructueuses leçons.

Cependant, lorsque les réformistes touchèrent aux prérogatives de la dynastie mandchoue, elle jugea qu'il était temps d'arrêter ces messieurs. Le 5 septembre elle expédie des ordres à Jong-lou ; le lendemain, cinq mille hommes, en marche vers la capitale, campent à T'ien-tsin. Kouang-siu, informé de cette sorte de pronunciamiento, dit le soir aux réformistes :

— Je suis sur le point de perdre mon trône ;

et il les supplie d'aviser aux « moyens de salut ».

Tous ces jeunes gens pressés dans ce réduit des appartements impériaux, où fument quelques blêmes chandelles, se sentent cernés par l'ombre hostile et vaste de la Cité Rouge, arrivés au bout de leur aventure. Et à ce moment suprême, ils cherchent un sauveur. Quelqu'un désigne le général Yuan Che-k'ai qui commande une division à quarante kilomètres de T'ien-tsin. On convient de le pressentir. Puis, entre les quatre frêles cloisons de cet asile, qui durant trois mois fut la salle de conseil de la Réforme, comme naguère, quand ils rêvaient pour la Chine le sort des nations occidentales, tous rédigent des décrets, — mais ceux-ci sentent la poudre.

Ce fut leur dernière réunion. Le lendemain même Kouang-siu était contraint de signer un édit de l'impératrice exilant le chef réformateur à Chang-hai. Deux jours après, le 17 septembre, le nommé T'an se présente devant le général Yuan Che-k'ai.

## La vie secrète de la cour de Chine

- Savez-vous quel homme est l'empereur ? lui demande-t-il.
- C'est le saint maître qui élargit la dynastie. p.275
- Le complot de T'ien-tsin le connaissez-vous ?
- Vraiment j'en ai entendu parler.
- Aujourd'hui pour sauver l'empereur il n'y a que vous. Si vous voulez le sauver, vous le sauvez. Si vous vous y refusez, je vous prie d'aller me dénoncer au parc Yi-ho (où résidait Ts'eu-hi).

Et T'an se passa la main sur la nuque ; puis il ajouta :

- Cela vous rapportera profit et gloire.

Le général devint cramoisi, et d'une voix forte :

- Monsieur, pour qui me prenez-vous ? L'empereur est maître de nos actes. À vous et à moi il advient une rare fortune ; nous avons la charge de sauver l'empereur. Ce n'est pas vous seul qui l'avez reçue. Si vous avez des instructions à me donner, je désire les entendre.
- Jong-lou complot de prendre le commandement des différentes armées afin d'accomplir la grande affaire, le renversement de l'empereur. Mais le concours des deux autres armées ne leur suffit pas pour réussir. Le salut de l'empire est entre vos mains. Vous vous opposerez aux forces de Jong-lou, vous défendrez l'empereur, vous restaurerez son pouvoir. Nettoyer le Palais, c'est un exploit qui sera célèbre pendant de nombreuses générations.

Yuan sans doute en convient, mais il ne veut pas être le séide aveugle d'un parti.

- Si l'empereur, en toute hâte, entre dans mon régiment et m'ordonne de donner la mort aux fauteurs de troubles, je pourrai à votre suite sauver l'empereur.

Le réformiste sent une résolution quelque peu flottante. Il demande :

## La vie secrète de la cour de Chine

— Si Jong-lou vous a bien traité, comment le traiterez-vous ?

C'est l'aide de camp de Yuan qui répond : p.276

— Jong-lou et ses brigands ne traitent pas bien le général. Quand il a été question d'augmenter nos troupes, Jong-lou a dit : « Les Chinois ne doivent pas prétendre à de grands commandements militaires, car jusqu'ici ils n'ont pas dépassé les barreaux de leur cage. » Et Jong-lou ensuite n'a-t-il pas nommé intendant de circuit un calomniateur du général ? Comment le général ne s'en souvient-il pas ?

T'an osa une dernière impertinence.

— Jong-lou est extraordinairement courageux ; lui rendre la pareille, j'ai peur que ce ne soit bien difficile.

Yuan Che-k'ai lui jeta un regard furieux en s'écriant :

— Si l'empereur était dans mon camp, je châtierais Jong-lou comme on tue un chien !

Après avoir envisagé les moyens de faire échouer le coup d'État de l'impératrice, le général parut s'engager :

— Dans mon régiment les fusiliers, les artilleurs et un grand nombre d'officiers sont des hommes de Jong-lou. Combinez un plan d'action. Je nommerai des officiers sûrs, je saurai me garantir des fusiliers et des artilleurs. Alors peut-être réussirai-je...

Le 19 septembre Yuan-Che-k'ai reçoit un décret secret. Il comprend qu'on lui demande de mettre à mort Jong-lou et de s'emparer de Ts'eu-hi, désignée sous le nom de « dame Na-la ».

Mais sans doute juge-t-il l'affaire périlleuse. Il se rend chez le condamné.

— Ma bouche se refuse à proférer des paroles,

Et il lui montre le décret.

— Que ne l'exécutez-vous ? p.277

## La vie secrète de la cour de Chine

Alors le général observe qu'il s'acquittera plus tard de sa tâche, si le vice-roi désire faire ses derniers adieux.

Peu après Jong-lou était auprès de l'impératrice. Des soldats furent appelés et placés aux issues du Palais ; l'empereur était prisonnier dans ses appartements. Ts'eu-hi, à la fin de cette journée du 19, le fit appeler ; elle ne l'épargna pas ; la bouche pleine d'invectives elle lui fit honte de sa conduite. Ce n'était pas la tentative réformiste qu'elle lui reprochait, — jeu d'enfants ! expérience concluante ! Il y a des fantaisies qu'il faut savoir passer aux souverains... Le crime n'était pas là, mais dans l'entreprise des derniers jours. Vouloir anéantir son pouvoir ! Ordonner à des Chinois de porter la main sur sa Majesté ! La proscrire elle, si tendrement tutélaire !...

Elle le souffleta de son éventail !

Mais un décret était prêt. On présenta à l'empereur le pinceau ; et, par une signature de vermillon il proclama lui-même sa déchéance en instituant régente l'impératrice Ts'eu-hi, « notre mère adoptive ».

Le procès de la conjuration fut rapidement mené. Deux réformistes, dont le chef du Comité, parvinrent à se réfugier au Japon. La Haute-cour attendit la fin des opérations de police ; et, au moment où elle allait examiner l'affaire, Kang-Yi, président du ministère de la Justice, vint lui remettre un décret apocryphe de l'empereur ordonnant la condamnation à mort de tous les factieux détenus. On avait tenté d'arracher à la haine de l'impératrice une décision plus cruelle : châtier les familles des suppliciés en faisant subir la castration aux hommes et en livrant les femmes aux beys musulmans du Turkestan.

Au point du jour les condamnés furent amenés au <sup>p.278</sup> marché aux légumes, à deux pas des légations. Après la dernière décollation, des gens du peuple, par pitié, replacèrent les têtes sur les troncs.

La répression ne s'en tint pas là ; il y eut des emprisonnements, des bannissements, des destitutions ; et l'on exécuta aussi les serviteurs du Palais qui avaient obéi aux réformistes.

## La vie secrète de la cour de Chine

L'auguste coupable lui-même subit la vindicte du parti vainqueur, de la Cité Rouge que remuait la frénésie de ses parasites, un instant troublés dans leur quiétude.

Le Grand eunuque et quelques nobles tartares pénètrent à l'heure du repos dans la chambre impériale où, parmi les étoffes azurées de sa couchette, le Fils du Ciel est anéanti. Ils l'enlèvent comme une chose fragile et, par la porte du *Guerrier Divin*, le sortent du Palais. Les porteurs de la chaise vont vers la fraîcheur des lacs. À l'extrémité orientale du pont de marbre ils prennent le chemin de la presqu'île du *Blanc suburga* ; les souffles nocturnes murmurent à travers le feuillage immarcescible. Non loin de là, dans un kiosque formant îlot, l'on relègue « Celui qui est sacré »...

De la vie du monde l'empereur n'entend que les cris des échassiers, et le brame des cerfs blancs, des daims fauves, les plaintes des antilopes qui peuplent le *Parc Divin*. Il clôt les yeux souvent, longtemps, et lorsque ses pesantes paupières se soulèvent, il fait un geste, comme pour écarter un nuage ; la salle est pleine d'eunuques aux faces ridées...

Cependant, comme s'il n'avait pas été retranché du Palais, on lui fait prendre l'initiative de la réaction ! Tous les décrets de la Réforme sont rapportés, et la signature souveraine, dont les imposteurs font largement p.279 usage, s'étale, en traits de vermillon, au bas des décrets transmis au Grand conseil.

Et Pékin ignore tout de ce drame. Pourtant des bruits étranges circulent. On dit que Kouang-siu est gravement malade ; puis l'on annonce qu'il a été tué par les réformistes ! Enfin, le corps diplomatique reçoit officiellement l'avis que l'empereur souffrant n'accordera pas d'audience. Voilà qui donne à penser aux ministres étrangers...

Les indigènes, plus expérimentés, ont la sensation que la Cité Rouge franchit un peu sa clôture ; il y a dans Pékin comme un vague bouillonnement, et des gestes, des paroles, déjà vus, déjà entendues, et des faciès d'énergumènes aperçus on ne sait où, on ne sait quand.

## La vie secrète de la cour de Chine

Si le fanatisme du Palais commence à déborder sur Pékin, les convoitises étrangères également s'ouvrent un accès à travers la digue sacrée. De cette pénétration réciproque naît un trouble qui ne fera que croître... Ts'eu-hi est comme au centre du remous de ces passions contraires ; loin de se déconcerter, elle joue avec les difficultés, elle improvise sa politique au jour le jour en servant des coalitions qui ont remplacé les clans d'autrefois.

Tour à tour elle satisfait l'étranger avide et le Chinois fanatique du passé, le Mandchou xénophobe et le Chinois ami du progrès. Elle répète inlassablement : « tenir en toutes choses le juste milieu ; ne verser ni à droite, ni à gauche ». Après avoir penché vers l'intransigeance conservatrice, elle cède aux progressistes, et inversement ; elle veut un empire puissant, riche, invincible et un empire fidèle aux traditions ; et elle n'oublie pas que le sort de la dynastie manchoue est entre ses mains.

Dans ce foyer ardent de convoitises, de haines, d'idées passionnées, elle sait plutôt se dédire, se contredire que <sup>p.280</sup> refuser aux camps opposés les semblants de satisfaction qui calment les impatiences. Il faut durer et, pour durer, prodiguer ses sourires.

Li Hong-tchang est son interprète auprès des Russes et des Français, le prince K'ing auprès des Anglais et des Japonais ; mais le Grand eunuque seul a sa confiance, — et, à employer ce canal, tous se ruinent ! Un homme cependant peut sans intermédiaire faire encore accepter sa pensée ; c'est Jong-lou qui après avoir été, depuis l'affaire des réformistes, Grand conseiller et investi du commandement suprême des troupes du Nord, est entré au ministère des Affaires Étrangères ; mais, comme tant d'autres, il finit par ouvrir boutique ; de préférence il achalande les Anglais.

Alors, lasse d'entendre tous ces avocats de l'étranger, tous ces vendus, Ts'eu-hi se rapproche des exaltés : le prince Touan, le président Kang-Yi, murés aux avances, incorruptibles, avec la haine des innovations professent un xénophobisme théorique, tout en paroles et en gestes. Leur approche c'est déjà un baume et un réconfort ; et, en

## La vie secrète de la cour de Chine

ce temps où chaque bouche conseille de s'abandonner aux puissances occidentales, l'impératrice aime subir l'empire de ces hommes, leurs puissantes exhortations.

Ils triomphent le 24 janvier 1900 : le fils de Touan est désigné comme l'héritier de la couronne. On ne pouvait donner au parti xénophobe de plus précieux gages d'amitié et de confiance.

Dès ce moment des affiliés à la « Société du grand couteau » et à d'autres sociétés, connus sous le nom de Boxeurs, sont embrigadés par la cour ; leur devise est : « Protégeons la dynastie, exterminons les étrangers ». Ce sont des forcenés. p.281

Plutôt que de céder à l'étranger, l'impératrice s'abandonne aux xénophobes.

Cependant le 8 mars 1900, elle offre un banquet aux dames des légations. Quelques-unes d'entre elles gardaient un souvenir agréable de la réception qui leur avait été faite deux ans auparavant, au plus fort de la réaction conservatrice ; pour la première fois devant des yeux étrangers s'était révélé le grand moyen de gouvernement de la souveraine, — ses qualités de séduction, et aussi ses qualités plus secrètes de charmeuse : en servant le thé elle trempait ses lèvres dans chaque tasse et, sur un ton câlin, disait : « une famille, toute une famille ! » À la veille de se livrer aux xénophobes, ses attraits ne furent pas moins vifs. Elle minaudait auprès des dames étrangères, tandis que la « Force de la Plaine de Pékin », les « Tigres glorifiés » et les Bannières impériales », formant l'« Armée des Vengeurs » se préparaient à l'assaut des légations.

Cependant, le corps diplomatique finit par s'émouvoir. Mais il se borna à réclamer la dissolution des bandes de Boxeurs, simples auxiliaires des Impériaux.

Le 10 juin le chef des xénophobes entra au tribunal des Affaires Étrangères, comme membre titulaire. Le 16, enfin, les amiraux européens commençaient les hostilités à l'embouchure du fleuve.

## La vie secrète de la cour de Chine



**L'incendie des légations et des églises de Pékin, avant l'arrivée des troupes internationales en 1900.**  
(cet incendie avait été allumé sur différents points de la ville par les "Agents de la Cité Rouge" et les soldats de l'"Armée des Vengeurs").

À cette nouvelle le Grand conseil se réunit. Le prince Touan, le président Kang-Yi exposent leur politique sanguinaire ; Jong-lou et d'autres font des réserves, mais les exaltés déclarent qu'ils prennent la responsabilité de l'affaire et sortent en criant : « À mort les étrangers ! » Cri qui galvanise la Cité Rouge jusqu'en ses troubles abîmes. Eunuques, « Ceintures rouges », Ceintures jaunes », serfs de l'Intendance acclament les maîtres de l'heure.

## **La vie secrète de la cour de Chine**

p.282 Ts'eu-hi s'était laissé arracher la souveraineté par un clan, qui s'érigea en comité de salut dynastique. Durant près de soixante jours le fanatisme déborda à pleins bords de la Cité Rouge ; la peine de mort était décrétée contre les tièdes et les suspects. Quand le 14 août l'armée internationale pénétra dans Pékin, l'inondation restait étale ; légations et églises avaient disparu. Et la Cité Rouge était vide.

@

## XVII

### ELLE VA MOURIR... IL MEURT

@

p.283 La cour fuyait Pékin et la vengeance de l'Étranger...

En 1860, à la cinquième ou sixième étape, elle avait renoncé à pousser plus loin, vers la Mandchourie, sa marche pénible. Maintenant il lui semblait que jamais assez de distance ne la séparerait de cette Cité Rouge où elle avait prémédité son forfait. Et elle fuyait sur les routes qui mènent au Tibet ; enfin, dans l'antique cité de Si-Ngan fou, capitale du Chen-Si, elle resta en place, rompue, exténuée ; deux cents lieues venaient d'être franchies. Le vice-roi lui ouvrit sa demeure.

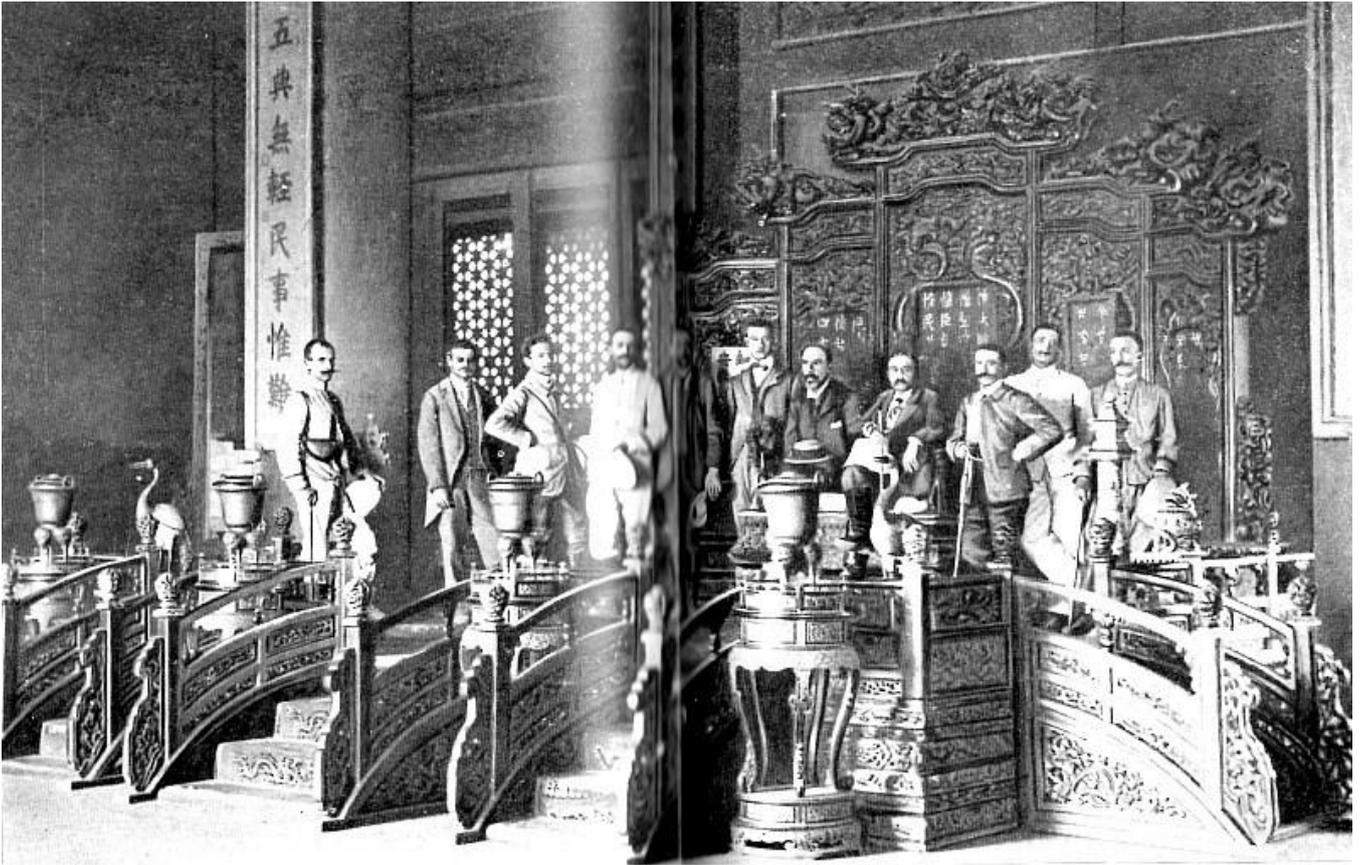
Elle y vécut plus d'un an. Autour de la souveraine, impératrice douairière, de l'empereur fantôme, de l'impératrice-épouse se pressaient les concubines et les femmes du gynécée, des princes, des princesses et une cohue de membres de la maison impériale dépourvus de titres nobiliaires, « Ceintures jaunes », « Ceintures rouges », d'hommes des Bannières, de dignitaires...

Extrait du Palais, ce monde ne vivait pas plus que des poissons hors de l'eau. Il était aisé de tirer avantage p.284 de leur faiblesse ; les eunuques n'y manquèrent pas ; et leur grand chef, favori de Ts'eu-hi, devint comme le Premier ministre de cette cour en exil.

Après la conclusion de la paix avec les puissances et les signatures du protocole final, l'on reprit la route de Pékin. Avant d'y arriver, le 7 janvier 1902, Ts'eu-hi apprit la fin de celui qui l'avait autrefois fascinée et qui, dans l'empire comme dans son esprit, avait tenu une place immense : Li Hong-tchang était mort à la suite d'une indigestion de pâtisseries.

Au seuil de la demeure impérissable le vieux prince K'ing vint recevoir les maîtres. Il leur apprit la navrante nouvelle, que l'Étranger sur le sol sacré avait osé planter sa tente ! Quarante ans plus tôt aussi,

## La vie secrète de la cour de Chine



**Après la fuite de la cour, en 1900, M. Pichon, ministre de France, fait les honneurs de la Cité Rouge.**  
(M. Pichon occupe, sur le trône impérial, la place de l'empereur).

**Les aides de camp du général Frey,**  
installés, en 1900, dans le "Temple des parents décédés", à l'est de la Cité Rouge.



## La vie secrète de la cour de Chine

quelque chose d'indéfinissable avait, au retour de Jéhol, trahi la présence de l'envahisseur ; mais maintenant la prise de possession n'était que trop visible ; partout des aménagements nouveaux, — combien barbares ! Et que d'absences, que de manques ! Ah ! quels dévaliseurs ces alliés...

Ts'eu-hi était trop peu sentimentale pour donner de longues heures au chagrin. Elle envisagea la situation. De vieilles assises n'avaient pas résisté à la secousse ; table rase avait été faite des clans d'autrefois. Libérée enfin de ces multiples tyrannies, la souveraine allait pouvoir gouverner sans s'épuiser en combinaisons pour maintenir l'équilibre entre tant de forces. Sa suprématie désormais ne saurait plus être contestée ; et jusqu'à sa mort l'empereur resterait en tutelle.

D'abord il importait de paraître donner satisfaction à l'Étranger ; on y réussit. À l'exil furent condamnés les fauteurs de xénophobie qui n'avaient pas disparu, notamment le prince Touan, dont on ne considéra plus <sup>p.285</sup> le fils comme héritier présomptif. Et, selon le désir des puissances, le tribunal des Affaires Étrangères prit le caractère d'un ministère.

Puis Ts'eu-hi, ayant remis en train les anciens rouages, laissa au hasard des intérêts nouveaux le soin de rapprocher les hommes. Elle parut se consacrer uniquement à ranimer la vie culturelle du Palais, à rétablir les cérémonies religieuses et civiles à grand spectacle. Comme il est essentiel que dans les sacrifices à la Nature, aux Esprits, l'empereur soit le premier officiant, Kouang-siu devint uniquement une sorte de premier rôle ; de même dans toutes les solennités gouvernementales. Le malheureux jeune homme était résigné à cette figuration. Il gardait de l'aventure réformiste le dégoût de la politique ; et d'ailleurs il souffrait toujours davantage d'un amoindrissement physique et moral ; la mémoire s'en allait, l'attention devenait pénible, les associations d'idées étaient lentes et difficiles. Il vivait des semaines entières dans la plus complète aboulie. Seul dans sa chambre étroite, renversé sur des coussins, il contemplait l'asphyxie blanche de ses doigts, il observait la sensation de froid qui glaçait ses membres par plaques, suivie de

## La vie secrète de la cour de Chine

gonflements fourmillants, et il sanglotait. Un jour que, suivant la coutume des Fils du Ciel, il était allé se reposer dans le cadre merveilleux du palais de la *Méditation*, on entendit un grand cri ; les gardes du Corps, les eunuques se précipitèrent : il était à genoux sur les tapis, et, les mains jointes contre la poitrine, dans l'ombre des paravents en bois laqué, ses yeux semblaient voir une apparition terrifiante. On voulut le prendre pour l'emporter au palais du *Dualisme du Ciel et de la Terre*, mais, comme si ses nerfs se fussent détendus, il frappa à coups redoublés ceux qui l'approchaient, jeta <sup>p.286</sup> à terre des vases de porcelaine, de céladon, de cristal de roche et brisa avec frénésie de délicats objets, puis, tout à coup consterné, il se laissa emmener.

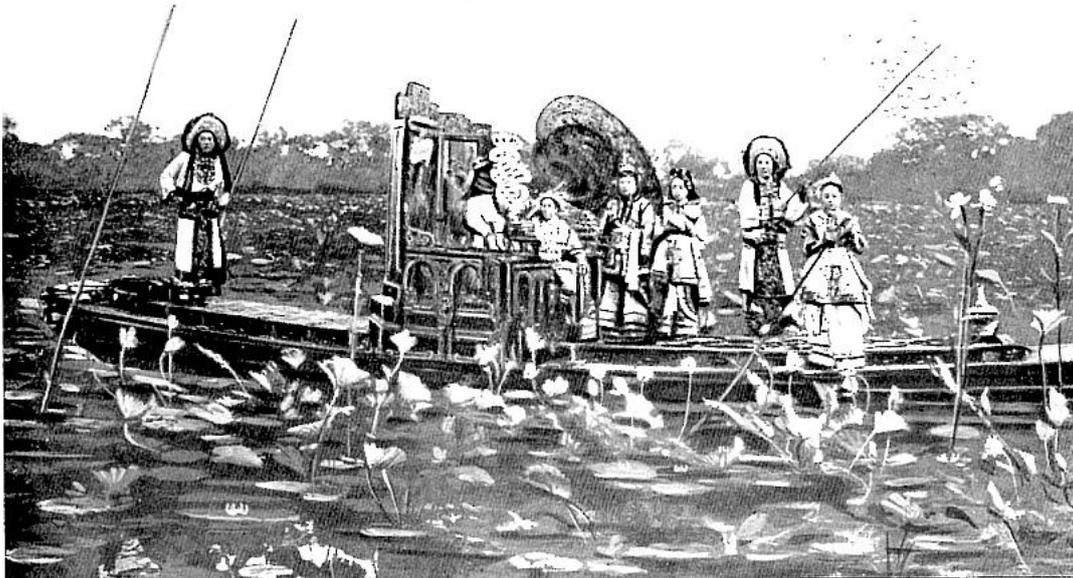
Le président de la cour des Médecins, le vice-président et quatre assistants vinrent examiner l'empereur. Ainsi que le prescrit leur science, ils consacèrent dix minutes à lui prendre le pouls. L'aspect du nez les renseigna sur le fonctionnement des poumons ; l'expression des yeux leur donna des indications sur l'état du foie ; la couleur de la langue témoigna des modalités du cœur ; et si, à observer le bout du nez, ils se rendirent compte des dispositions de l'estomac, ce qu'ils distinguèrent dans le lobe de l'oreille les informa sur la manière dont les reins se comportaient. Ils furent alors à même de rédiger une savante ordonnance ; et ils insistèrent particulièrement sur deux recommandations diététiques : se suralimenter pour se renforcer, et égayer ses sens.

Ce n'était pas pour déplaire à Kouang-siu. Il aimait la bonne chère, les raffinements de la cuisine chinoise, gosiers de moineaux, ailerons de requin au jambon, soupe de chrysanthèmes... Il aimait aussi les jeux du gynécée dont l'impératrice douairière avec sollicitude renouvelait tous les trois ans le personnel. Mais en dépit des conseils et des aphrodisiaques de ses médecins, Kouang-siu n'arrivait pas à vaincre son impuissance de dégénéré. La naissance d'un enfant mâle n'était plus un événement attendu.

À vivre toujours dans la société des dames du Palais et des eunuques, l'empereur s'engoua pour les arts scéniques, pour les

## La vie secrète de la cour de Chine

comédies d'intrigues où figurent des courtisans, pour les drames historiques et les drames domestiques qui peignent les mœurs du peuple, pour les bouffonneries qui tournent en ridicule de graves fonctionnaires, des prêtres taoïstes ou bouddhistes. Que de fois au petit théâtre impérial furent représentés *le Gage d'amour* et *la Housse du lit nuptial* ou encore *le Libertin* et *le Miroir de jade* !



Après la figuration d'une scène mythologique, l'impératrice Ts'eu-hi, accompagnée de princesses et d'eunuques, traverse, sur une jonque de gala, le lac des jardins de l'Ouest.

Ts'eu-hi aussi goûtait ces représentations, si bien qu'elle eut l'idée de faire descendre les acteurs des tréteaux, et, se travestissant elle-même, elle organisa dans ses jardins de l'Ouest des tableaux vivants, des figurations de scènes historiques, mythologiques. Avec les princesses, les concubines, les eunuques elle parodiait, comme Henri III avec ses pénitents blancs, les prêtres et les dieux. Elle aimait surtout se faire revêtir de la parure de Kouan-Yin, déesse de merci, de miséricorde ; et, avec sa suite, elle montait sur une jonque des lacs que des serfs manœuvraient à l'aide de gaffes ; ou bien, dans le même accoutrement, ayant auprès d'elle son Grand eunuque travesti en bonze bouddhiste, elle prenait l'attitude hiératique de « Celle qui prête l'oreille aux cris des hommes ».

## La vie secrète de la cour de Chine

Quelques Grands s'essayèrent à photographier ces curieuses scènes. Car, après un chemin de fer Decauville, après un essai d'éclairage électrique et de communications téléphoniques, la photographie, longtemps proscrite par les pontifes des Rites, avait enfin forcé les portes.



**Dernière photographie de l'impératrice Ts'eu-hi.**  
Travestie en "déesse de la Miséricorde", l'impératrice a,  
à sa droite, le chef, et, à sa gauche, le doyen de ses eunuques.

En 1905, le prince Kong n'aurait pas reconnu la Cité Rouge. Et cependant rien dans sa constitution intime n'avait été modifié. Les apparences étaient autres, — et aussi les mœurs politiques.

## La vie secrète de la cour de Chine

Ce monde claquemuré ne paraissait plus subir comme autrefois le joug de coalitions d'égoïsmes, de clientèles avides, turbulentes et redoutables. Certes, chaque personnage avait encore à sa dévotion un nombre considérable <sup>p.288</sup> de parasites, mais le crédit de ces grands patrons était tombé à peu de chose. Et si l'on cabalait, ce n'était qu'en catimini.

En réalité, l'impératrice douairière régnait sans rien emprunter de sa puissance à l'autorité d'un nom, d'une coterie. Elle régnait par elle-même. Aussi dans ce palais tranquille qui était son Palais, pouvait-elle consacrer de longues heures aux jeux. Mais elle n'avait garde de négliger les affaires gouvernementales. D'ailleurs son exclusivisme l'obligeait à trancher les questions qui, au jour le jour, se présentaient, et qui ne laissaient pas d'être toujours plus délicates.

Une partie de l'empire, impressionnée par les victoires japonaises, faisait entendre des revendications politiques. L'on remarquait comme un mouvement d'opinion en faveur d'un gouvernement constitutionnel et représentatif ; et à la cour même ces idées avaient quelques tenants. L'impératrice, toujours curieuse des thèses nouvelles, mais impuissante à les bien saisir, délégua un duc et quelques Grands mandarins dans les royaumes d'Orient et d'Occident « pour étudier tous les systèmes d'administration et choisir les meilleurs ». En juin 1906, la mission était de retour. Loin d'arriver avec un bagage de projets intelligibles et judicieux, elle déballa une masse de notions fausses ou informes, d'observations contradictoires. Leurs ennemis du Palais eurent aisément prise sur elle ; ils firent ressortir que si ces fameux progressistes ne s'entendaient pas pour formuler une réforme pratique c'est que, sans vouloir en convenir, ils avaient constaté qu'aucune des institutions étrangères ne pouvait prendre racine sur le sol chinois, et s'emparant d'un mot du duc, chef de la mission, ils crièrent que le programme de réformes se bornait à supprimer les <sup>p.289</sup> cérémonies sacrificatoires, et les eunuques, et les concubines, et tous les emplois honorifiques.

Un jour que l'impératrice se promenait avec l'empereur dans les jardins de l'Ouest, les eunuques gradés du Palais vinrent les uns

## La vie secrète de la cour de Chine

derrière les autres. Ils se prosternèrent et, sur un ton lamentable, demandèrent aux souverains protection contre les novateurs, contre le duc. Kouang-siu, prenant l'avis de sa tante répondit :

— Moi, vénérable Bouddha, je n'ai jamais eu l'intention de vous éloigner ; il ne faut pas écouter les bruits du dehors.

Le lendemain ce furent les femmes, les filles des princes, des ducs, des dignitaires qui vinrent pleurer aux pieds de l'impératrice !

— Est-il vrai, demandaient-elles qu'on va bouleverser l'empire, changer les lois, réformer l'administration ? On nous dit chaque jour que des mandarins veulent supprimer les fêtes, les rites, les emplois, les coutumes fastueuses. Que deviendrons-nous ?

À ces gémissements Ts'eu-hi ne répondait que par des larmes.

Elle ne résista pas à de tels assauts. Sans attaquer de front les progressistes, elle leur fut défavorable.

Dès lors, le gouvernement des chefs de clans recommença. Tour à tour ils étaient appelés, puis, subitement renvoyés ; c'était l'ancienne politique de bascule qui de nouveau, comme autrefois, favorisa brigues, péculats, trafics d'influences. En vain Ts'eu-hi cherchait un prince Kong, un Li Hong-tchang. Démoralisée, défaillante, lasse de lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes et toujours plus complexes, elle prononça le mot d'abdication. Après avoir servi un demi-siècle son ambition effrénée, elle n'aspirait plus qu'à peindre des éventails et à composer des poèmes sur la pratique de la piété filiale et sur la persévérance dans la <sup>p.290</sup> vertu. Cependant un jour que, suivant son habitude, elle respirait l'odeur de pommes blettes, à la pensée de remettre le pouvoir à l'empereur Kouang-siu, elle réagit ; cet empereur devait éternellement expier le crime de 1898 ; c'était un interdit, — jusqu'à sa mort.

Au début du mois de novembre 1908, l'impératrice douairière eut une congestion cérébrale, puis une indigestion de fruits. Plusieurs fois dans le jour elle faisait venir les médecins impériaux, mais c'était moins

## La vie secrète de la cour de Chine

de sa santé qu'elle les entretenait que de l'état de Kouang-siu qui l'inquiétait beaucoup. Cette montée des œdèmes, ces grands vertiges, cette céphalée tenace et ces diarrhées subites, qu'est-ce que tout cela signifiait ! Les médecins répondaient que l'équilibre entre le principe actif et le principe passif leur paraissait gravement compromis ; mais le coupable étant le cœur, il s'agissait d'influencer le rein gauche, l'ami. Et ils préconisaient la suralimentation...

Ts'eu-hi ne quittait plus sa résidence des jardins de l'Ouest. Le 12 elle fut frappée d'une attaque de paralysie. Les médecins attribuèrent cet engourdissement des membres à un mouvement d'humeurs malignes ; mais Ts'eu-hi leur disait que les soins dont ils l'entouraient étaient superflus : bientôt le Dragon l'emporterait... Tout de suite alors sa pensée allait à Kouang-siu. Il avait souffert toute la nuit de névralgies ; simple endolorissement d'abord, puis transfixions fulgurantes qui lui arrachaient des cris ; la vue s'obscurcissait de brouillards, l'oreille sifflait, bourdonnait, le cœur palpitait, s'affolait... En avait-il pour longtemps encore ? Les médecins l'espéraient.

Le 14 au matin Ts'eu-hi se sentit perdue. On vit le Grand eunuque aller et venir du Palais à la résidence du <sup>p.293</sup> lac... À six heures du soir l'on apprit une mort, — celle de l'empereur Kouang-siu. Peu après un décret de l'impératrice était publié : « le fils du prince Tsai-fong montera sur le trône et deviendra l'empereur successeur. »

Désormais Ts'eu-hi avec sérénité attendit le moment fatal. Elle s'éteignit le 15, à deux heures de l'après-midi.

@

XVIII

NOUVELLES FIGURES

@

p.294 Aux premières minutes, saisissement, stupéfaction. La Cité Rouge ne vit plus. Quelque chose s'est retiré d'elle, — son âme même ! La pensée, la volonté qui, si longtemps, ont rempli ces lieux et les ont animés, cela est fini ! Les princes, penchés sur le cadavre de l'impératrice Ts'eu-hi, que veillent dames d'atour et eunuques favoris, voient l'effondrement de quarante-huit années de règne. « Avisions à l'avenir de notre empire sur les quatre cents millions de Chinois » pensent ces princes de sang mandchou ; — de fait, une dynastie est éphémère, elle est comme un moment de la puissance éternelle. Or pour que dure l'hégémonie mandchoue, il faut encore dans ce palais une pensée, une volonté. Le régent, prince Tsai-fong ou Tch'ouen, saura-t-il, pourra-t-il ?

Voici déjà la nouvelle que les clans s'agitent, que beaucoup s'éveillent d'un long engourdissement. Les Altesses sortent pour reconnaître leurs partisans. Elles ne rencontrent que fuites éperdues d'eunuques. Par bandes ils ont envahi les appartements impériaux ; main basse sur tout ! Ils se sont élancés à travers les couloirs du gynécée, p.295 et les concubines veuves ont crié d'épouvante, car ils ont jeté des sorts ! Maintenant, aux pieds des princes, ils exigent de l'avancement, des grades, des postes lucratifs, et, pour témoigner de leurs droits, ils soulèvent, d'un geste rapide, les pans des robes : les mutilations anciennes apparaissent ; puis ils ouvrent leurs mains, et ce qu'un tranchant leur a autrefois ravi est là, chose innommable, précieusement conservé...

Il importe de calmer ce troupeau enragé. Ensuite le régent s'efforcera d'amener à lui les têtes du Palais afin que ne se renouent pas les tronçons des cabales. En vérité, ce prince n'a que l'autorité de

## La vie secrète de la cour de Chine

son nom et de son titre, car, jusqu'ici, à l'intrigue il n'a donné que des gages médiocres, et les avides n'augurent rien d'avantageux de sa posture effacée. Quelle douleur pour lui de les voir tous se porter vers le prince K'ing, président du Grand conseil, vers ce demi-siècle de maquignonnages, d'âpreté au gain ! K'ing a commencé son règne avec celui de l'illustre morte, quand, en 1861, sur la route de Tartarie, il mit la main au collet du régent Son Choun. Depuis il a mené à merveille les affaires de sa maison, — servi par le prestige que lui vaut son office. Il fut et est resté un homme d'État considérable, mais combien étriqué à côté de l'envergure et de la fringance d'un Li Hong-tchang, combien balourd à côté du trésor de subtilités d'un prince Kong ! Pourtant du flair pour la pitance, et une aptitude admirable à soutenir et à jouer tous les partis ! On l'a vu traînant une clientèle immense... De préférence, à sa politique rampante, se sont attachés les plus méprisables agents de la Cité Rouge, et aussi les gouvernants dont l'ambition est gênée. Quand Yuan Che-k'ai, ministre des Affaires Étrangères, hésitait devant des réformes, qui, dit-on, feront de la Chine un État moderne, et cherchait <sup>p.296</sup> dans l'équivoque une place confortable, il s'approchait de K'ing. Après plusieurs mois de relations amicales, tous deux en étaient venus à régler la succession au trône : le fils du président du Grand conseil recevrait le mandat du Ciel...

L'impératrice Ts'eu-hi n'avait rien ignoré du commerce de K'ing et de Yuan Che-k'ai. L'association de ces deux tempéraments empoisonna ses derniers jours. Sans doute, dut-elle regretter sa faveur constante envers K'ing et d'avoir mis en vedette Yuan Che-k'ai. Mais, elle vivante, quel péril à laisser des hommes s'entourer du prestige de l'autorité ? Elle sut réduire à rien la politique du ministre des Affaires Étrangères, en favorisant dans le même temps les partis opposés. Car, à travers ces airs appris d'homme d'État, elle voyait toujours le général exalté de 1898, celui qui avait aidé à l'affaire réformiste. Yuan Che-k'ai, en dépit de ses déclarations loyalistes personnifiait l'antagonisme chinois. Ts'eu-hi avait cru percer tous ses desseins. S'il était entré dans le parti de K'ing, ce n'était qu'afin de s'y fortifier... Quand elle ne serait plus là, l'ambitieux, comme les réformistes

## La vie secrète de la cour de Chine

de 98, tenterait de faire de l'empereur un instrument de révolution... À la faveur du désordre il s'emparerait du trône...

Pour en finir avec ce péril, il suffisait de dresser en face de Yuan Che-k'ai son ennemi cordial, le prince Tch'ouen qu'en un jour de discussions, il avait menacé de son revolver.

Sur le lit où s'achevait sa puissance, l'impératrice dit à ses familiers qu'elle voulait sur le trône P'ou-yi, fils de Tch'ouen. Mais sa volonté sera-t-elle exécutée ? Et si l'empereur Kouang-siu lui survivait longtemps encore... Quoi, le Ciel le permettrait ! Une survie d'un jour, d'une <sup>p.297</sup> heure, cela se pouvait-il ? Cet empereur interdit, maître de lui-même, de l'empire !... Les Esculapes avouèrent qu'ils étaient insensés d'y avoir un instant songé. Et l'on raconte qu'ils avaient entendu la souveraine demander, dans son exaltation suffocante, le spectacle ardent qui attisait le peu de vie qui lui restait, que les serviteurs fouettassent au sang les plus jeunes et les plus mignons des eunuques. Alors rassérénée, elle aurait donné des ordres secrets assurant le salut de la dynastie et dicté, peu après, le décret impérial désignant P'ou-yi comme Fils du Ciel ; puis elle s'était laissé prendre par la mort, car Kouang-siu ne vivait plus...

Le régent s'efforçait de ranger le Palais sous sa loi. Le 2 décembre il intronisa l'empereur, son fils ; le nouveau règne reçut le titre de *Siuant'ong* — « Succession intégrale proclamée » — qui deviendra l'appellation habituelle du souverain.

Cependant Yuan Che-k'ai demeurait toujours au pouvoir. Il savait son exécution prochaine, le prince K'ing ayant été éloigné. À l'aube du 2 janvier 1909, avec tous ses collègues il entre dans la salle du trône ; il se prosterne ; une voix s'élève :

« Voici que soudain Yuan Che-k'ai vient d'être pris de douleurs aux pieds qui lui rendent la marche pénible ; il lui est très difficile de remplir ses devoirs. Nous lui ordonnons de démissionner et de retourner dans son pays natal pour soigner sa maladie, afin de lui témoigner notre bienveillance.

## La vie secrète de la cour de Chine

Au coup que lui portait par delà la mort l'impératrice Ts'eu-hi, il se retira très respectueusement. Tsai-tchen, fils du prince K'ing, l'attendait ; ils ne purent que s'embrasser en pleurant. Deux jours plus tard, l'ex-Grand conseiller et ministre des Affaires Étrangères prenait le train pour son village natal, dans la province du <sup>p.298</sup> Hou-nan, sur la ligne de Pékin à Han-K'euou, — à jamais disgracié.

La nouvelle de cette révocation émut les représentants étrangers, — Yuan Che-k'ai s'étant affirmé comme le coryphée du parti progressiste au gouvernement. Mais le régent ne laissa pas s'accréditer le bruit d'une victoire conservatrice. Il fit connaître que les réformes méditées par l'impératrice défunte se réaliseront dans les délais prévus. On crut entendre la voix qui, si longtemps, commanda à ces lieux...

En vérité Ts'eu-hi règne toujours. Son ombre effleure les murs. Les clans se taisent. Et la Cité Rouge continue à vivre les jours calmes de l'absolutisme. Des passions politiques du dehors, ce ne sont qu'échos affaiblis, inintelligibles...

Seul le gynécée impérial, trop plein, assourdissant de querelles, est un grave sujet de préoccupations. Les dolentes concubines de T'ong-tche se plaignent d'être les souffre-douleur des femmes de Kouang-siu. Au lendemain des obsèques impériales, elles avaient refusé de rentrer au Palais ; le prince K'ing dut leur promettre d'aménager pour le repos qu'elles méritaient une résidence lointaine, hors de Pékin, près les tombeaux de l'Est ; prises au piège de cette bonne parole, elles consentirent à reprendre le chemin de leur enfer. Et les voilà prisonnières jusqu'à la mort, dans ce sérail où jadis s'est exercé leur souveraineté charmante, où maintenant tout se revêt d'une implacable hostilité.

Dans quelque douze ans quand, en l'honneur de la puberté de Siuan-t'ong, le gynécée sera renouvelé, les nombreuses veuves de Kouang-siu à leur tour deviendront victimes de la malignité d'une vive jeunesse. Et les nouveaux eunuques ne les respecteront pas...

## La vie secrète de la cour de Chine

p.299 Car Siuan-t'ong, pareil à tous ses prédécesseurs, vivra sa vie intime dans la société des femmes et des castrats. Comment sans femmes et sans castrats, la Cité Rouge pourrait-elle s'éterniser ?

Déjà les quatre ans de Siuan-t'ong annoncent un souverain fantasque. Jamais encore on ne l'a vu couvert de cette mélancolie morbide dont rien ne délivra T'ong-tche et Kouang-siu ; il a le sang vif de sa mère, fille du Tartare Jong-lou. La dégénérescence paternelle aura peut-être été enrayée. Mais les accès subits de colère, à propos de futilités, sont-ils de meilleurs signes que la torpeur des autres ? Il n'est qu'un moyen d'apaiser Siuan-t'ong ; l'impératrice douairière, veuve de Kouang-siu, lui donne des portraits de grands personnages, qu'il s'applique à mettre en morceaux, tranquillement.

On ne compte plus les images de Yuan Che-k'ai que ces petits doigts ont déchiquetées.

@